40e Année. N° 13

JUL 31 1933
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1ER JUILLET 1933

		Pages.
★ ★	*Contradictions de notre Diplomatie.*	5
arquise de Dax d'Axat.	*Souvenirs sur Madame de Staël*	25
ierre-Étienne Flandin.	*Le Rétablissement de l'Étalon-or.*	44
arthe de Fels	*Vatel.* — I	65
rieu La Rochelle	*Le bon Moment*	94
lbert Thibaudet	*Romantiques et Parnassiens.* — II.	116
Koeltz	*Service de Renseignements*	143
osamond Lehmann	*L'Invitation à la Valse.* — III.	155
rançois Leuwen	*Vers les Vacances parlementaires*	189
onstantin Photiadès	*Pour le troisième Centenaire de Lully.*	199
rançois Porché	*Le Théâtre*	213
Albert-Petit	*Les Livres d'histoire*	226

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

L'Amiral lord Wester Wemys

Le 25 mai 1933 l'amiral lord Wester Wemyss est mort à Cannes, âgé soixante-neuf ans. Entré dans la marine britannique en 1877, il y avait fait u brillante carrière. Contre-amiral commandant la 2e escadre de bataille en 19 il avait participé, au début de la guerre, au blocus de l'Allemagne. En 1915 organisa la base de *Moudros*, qui servit de point d'appui pour les opérations Orient. Après l'échec naval du 18 mars, aux Dardanelles, il insista pour qu'on renonçât pas au forcement des détroits. Et les lecteurs de la *Revue de Paris* save par une belle étude de M. Winston Churchill, que, à cette époque, l'opérati dont le succès aurait eu des conséquences incalculables, était *possible*. Nom vice-amiral en 1916, lord naval en 1917, lord Wester Wemyss organisa, avec éner et clairvoyance, la lutte sous-marine. Premier lord naval en 1918, il signa l'a mistice aux côtés du maréchal Foch. Chef aux conceptions justes et audacieus l'amiral Wester Wemyss fut aussi un véritable homme d'État. Il ne se mép jamais sur les conditions possibles d'une paix durable et, dans un article rete tissant publié par la *Revue de Paris* le 1er mars 1922, commenta avec une lucidi prophétique les résultats de la Conférence de Washington. Le moment n'est pas opportun pour reproduire quelques passages de cette étude?

... « En présence des leçons de la campagne des Dardanelles, q peut prétendre que les sous-marins soient sans valeur pour la défense ?

... » La proposition britannique d'abolition des sous-marins éta vouée à un échec dès l'origine. Que le public britannique ait été prêt accueillir avec enthousiasme tout projet tendant à supprimer ce q était devenu pour lui un cauchemar, il n'y a rien là qui puisse étonne Mais il est difficile de concevoir les raisons qui ont pu amener not Gouvernement à croire que d'autres nations donneraient leur agréme à une proposition si désavantageuse pour elles et avantageuse pour nous.

... » La France ne partage pas les idées de M. Balfour sur les sous marins. Elle les estime très nécessaires à sa défense. Et si nous considé rons sa position dans la Méditerranée, où ses intérêts sont partout, ses lignes de communications flanquées par plus d'une puissance no forcément amie, il n'est pas surprenant qu'elle refuse de renoncer à u moyen quelconque d'assurer sa sécurité. Cette attitude lui a valu beau coup d'injures imméritées. On lui reproche d'être impérialiste, chau vine, militariste. Mais il serait bon que ceux qui sont si prompts à montrer du doigt réfléchissent et se rendent compte des réalités...

... » La France revient de Washington avec la réputation immérité d'être exigeante et réactionnaire. »

N'était-il pas entre tous mérité l'hommage que le Gouvernement français e toute l'opinion de notre pays ont rendu à ce grand chef, qui servit si vaillamme la cause des Alliés et sut toujours conserver un pareil esprit d'impartialité et d justice?

La *REVUE DE PARIS* publiera prochainement :

Le Jardin des Bêtes sauvages

par GEORGES DUHAMEL

Général Gaulon

LES CONTRADICTIONS DE NOTRE DIPLOMATIE

Si, comme on l'enseigne à l'école, la contradiction est le signe de l'absurdité, notre politique extérieure est plusieurs fois absurde parce qu'elle est grevée de plusieurs contradictions fondamentales. Elles sont d'autant plus néfastes que loin de s'annuler mutuellement — il advient parfois que deux contradictions s'annulent ou se corrigent de même que deux négations valent une affirmation — elles se multiplient et s'aggravent les unes par les autres. Leur produit et leur synthèse — elles se combinent autant qu'elles se multiplient — aboutissent à des conséquences logiques et paradoxales, logiques par rapport à l'action ou à l'inaction de nos dirigeants, paradoxales si l'on considère leurs intentions ou, ce qui n'est peut-être pas la même chose, leurs déclarations.

Ces conséquences contredisent ces déclarations comme, d'ailleurs, ces déclarations contredisent les opinions de ceux qui les font. Officiellement fidèles au culte de Briand, parce qu'il reste un fétiche électoral, nos dirigeants ne se font pas faute de le dénoncer, dans le privé, comme un péril national. Plus soucieux de sauvegarder leur position parlementaire que la sécurité de la France et d'exploiter de vieux thèmes oratoires que de s'engager dans des voies nouvelles, ils le continuent et le dépassent. Ne pouvant le renier sans se désavouer, ils se glorifient en lui. Malgré le verdict des événements, ils parachèvent ce qu'ils appellent son œuvre.

1er Juillet 1933.

Au lieu de procéder, ainsi qu'il conviendrait, à sa liquidation après faillite, ils hypothèquent, pour sauver la face, l'avenir de la France. A les en croire, les mécomptes du présent sont le gage de sa grandeur future. C'est l'œuvre d'un précurseur; ils en célèbrent la nouveauté, l'audace et la sagesse, en annonçant qu'elle sera bientôt couronnée par l'avènement d'une humanité meilleure. Dès lors peu importe qu'en attendant, elle soit caractérisée, ainsi qu'il est trop facile de le démontrer, par le progrès dans la régression, l'agitation dans la passivité, l'intrépidité dans la capitulation et la continuité dans l'incohérence.

Cette contradiction entre les intérêts électoraux ou parlementaires et les nécessités nationales, ainsi qu'entre les attitudes officielles et les opinions personnelles, n'est pas la seule, ni la plus grave. Elle dérive elle-même de contradictions plus profondes sur lesquelles, nous le verrons, les plus récents phénomènes de la vie internationale jettent de vives et convergentes clartés. Ce sont, pour ne citer que les principales, la contradiction entre l'idéologie de notre diplomatie et les réalités, la contradiction entre ses principes et ses procédés, la contradiction entre des objectifs et des résultats.

Certes, on relève des contradictions dans la plupart des systèmes politiques ou sociaux dès qu'ils entrent en contact avec la vie, qui est souvent brouillée avec la logique. Ce ne sont pas seulement les marxistes qui, selon l'expression de l'un d'eux, ne peuvent rester orthodoxes qu'au prix de continuelles hérésies. Il y aurait une étude intéressante à faire sur les contradictions vitales des systèmes qui ne subsistent, le socialisme et le communisme par exemple, qu'en transigeant avec leurs principes et même en les transgressant ouvertement. Mais s'il y a des contradictions vitales, il en est de mortelles, et si notre diplomatie n'a pas le monopole de celles-ci, elle en a le record.

***

D'abord, la contradiction-mère, celle qui entraîne et explique toutes les autres, la contradiction entre l'idéologie briandiste ou pacifiste, toujours régnante, et les réalités.

Cette idéologie qui, d'après ses adeptes, a la paix pour but, a l'internationalisme pour principe, la Société des Nations pour instrument, les pactes pour moyens. Rompant avec la méthode classique de la paix par l'équilibre et les alliances, elle fuit, selon la règle des couvents, les amitiés particulières et aspire à des ententes ouvertes avec tous les peuples de bonne volonté, ententes qui s'inspirent de l'universalisme genevois et qui, en attendant d'être interplanétaires, se contentent d'être mondiales. Système ouvert à tous pour y entrer, mais aussi — on l'a déjà constaté — pour en sortir, de sorte que cet omnium des peuples est surtout la fosse commune de leurs engagements. Il en est ainsi parce que l'internationalisme, pour exister, doit être réciproque et même plurilatéral, alors que seul l'internationalisme français est un idéal sincère, le feint internationalisme des autres peuples n'étant que l'arme de leur nationalisme.

Notre idéologie pacifiste n'est pas seulement dépourvue de toutes les conditions requises pour lui conférer une valeur pratique, elle est en contradiction violente et croissante avec l'évolution du monde sur le plan politique et avec les réalités essentielles : l'éclipse totale de l'internationalisme; l'impuissance absolue de la Société des Nations; le néant des pactes. Ces deux derniers phénomènes découlent du premier, un internationalisme sain et vigoureux étant indispensable pour animer la Société des Nations et vivifier les pactes.

Ceux qui, contre toute évidence, proclament les progrès de l'internationalisme, sont dupes d'une confusion entre la *vie internationale* dont l'intensité croît avec la facilité des communications, et l'*esprit international* qui obéit à un mouvement inverse. Il ne suffit pas de réunir les peuples pour les unir. Cela suffit quelquefois pour les diviser, ainsi que l'expérience en a été faite en maintes compétitions diplomatiques, économiques ou sportives. Ce mot de Bonald n'a pas cessé d'être vrai : « Les hommes assemblés fermentent comme les matières entassées. » Les peuples plus encore que les hommes.

Jamais, contrairement à notre idéologie et à la phraséologie de ceux qui l'exploitent contre nous, jamais l'esprit international qui est une foi pour notre gouvernement et une étiquette

pour nos adversaires, n'a été aussi bas et il l'est tous les jours un peu plus. Il est moins florissant qu'à l'époque de l'Empire romain qui groupait tous les peuples civilisés contre les barbares. Il est beaucoup moins vigoureux qu'au Moyen âge alors que les couronnes des rois étaient sommées de la tiare, la chrétienté formant une internationale d'autant plus solide qu'elle était supranationale, car elle planait sur les peuples en émanant d'une force supérieure à eux et à elle-même. Après le schisme de la Réforme et les convulsions de la guerre de Trente Ans, les peuples étaient plus unis qu'aujourd'hui, grâce à l'Internationale des rois qui, s'ils croisaient l'épée dans des guerres politiques, n'y engageaient pas les nations et s'entendaient tacitement pour en limiter les frais et l'enjeu. Comparées à nos guerres nationales qui précipitent des peuples entiers les uns contre les autres avec une fureur sauvage, guerres doublement totales parce qu'elles sont faites par tous les hommes et par tous les moyens, ces guerres politiques de jadis ressemblaient, même lorsqu'elles duraient sept ans, à des duels courtois au premier rang. Et le sang répandu était celui de professionnels qui acceptaient le risque et l'aimaient, de professionnels qui, dans les armées françaises, étaient en grande partie les mercenaires étrangers. Enfin, le plus souvent, nos rois, meneurs du jeu politique, étaient les directeurs de combat et, en cette qualité, choisissaient le terrain en dehors de nos frontières. A cet avantage national s'ajoutait l'avantage international de guerres entreprises sans haine et se terminant par une paix sans rancune.

Même après la première grande guerre nationale, la guerre de vingt-deux ans, avec trois invasions de la France, que notre révolution a déchaînée en 1792 en déclarant, comme le font aujourd'hui nos pacifistes, la paix au monde, l'esprit international n'avait pas perdu sa sève comme après la dernière guerre. Malgré tous ses défauts, la Sainte-Alliance, a procuré à l'Europe une période de paix qui a duré jusqu'au retour offensif de la diplomatie révolutionnaire, avec l'avènement de Napoléon III et son : « L'Empire, c'est la Paix. »

Cependant de 1871 à 1914, la période d'entre deux guerres a été marquée par un esprit international dont on parlait peu, mais qui agissait, alors qu'il n'existe plus maintenant

que dans les discours officiels. Il y avait encore une Europe. Le concert européen, fils plus ou moins légitime de la Sainte-Alliance, avait recueilli une partie de sa succession et assumait, dans l'intérêt supérieur de la paix et de la civilisation, une action collective dont, aujourd'hui, nous chercherions vainement l'organe. Soit par l'organisation d'une gendarmerie internationale en Macédoine, soit par la présence concertée de leurs navires de guerre dans les eaux crétoises, les puissances qui appartenaient cependant à des systèmes d'alliances opposés, ont collaboré pour traiter des points névralgiques et, par là, conjurer ou retarder des crises redoutables. Mais c'est surtout en Chine, pays classique des interventions européennes, que se manifeste la régression de cet esprit international dont notre politique postule le progrès. L'expédition entreprise contre les Boxers en 1900 par huit nations dont les contingents, y compris le contingent français, étaient placés sous le commandement supérieur d'un maréchal allemand permet de mesurer le chemin parcouru, à reculons, par l'Europe jusqu'à la crise actuelle. En présence d'attentats plus graves et d'une situation plus menaçante pour la paix générale, les mêmes puissances sont demeurées inertes et divisées. Quant à la Société des Nations, elle n'est intervenue, avec une activité brouillonne et partiale, que par des mots, pour envenimer le conflit sino-japonais en flattant la xénophobie de la Chine et en irritant l'orgueil national du Japon.

De fait, les nations étaient plus sociables quand elles ne se rencontraient pas nominalement dans une société patentée. On peut le déplorer, mais il n'est pas permis de l'ignorer et de fonder toute une politique sur la méconnaissance de ce fait capital et évident.

Le danger de la situation internationale gît dans l'antithèse qui existe entre les nationalismes « déréglés », pour parler comme le pape Pie XI dans son encyclique de décembre 1922, et notre internationalisme unilatéral et dirigé, entre la fièvre, le délire même, des nationalismes agressifs, et la torpeur de notre nationalisme défensif.

Le nationalisme qui divinise l'État comme en Italie, ou la race, comme en Allemagne, est d'autant plus virulent qu'il

sévit jusque dans les milieux qui devraient y être le plus réfractaires puisqu'ils constituent des internationales par définition. En Allemagne, la IIe Internationale socialiste fait chorus avec les hitlériens et l'Internationale catholique, le Centre, complète cet unisson. Pendant que, à Paris, les représentants de tous les cultes accueillent fraternellement les victimes de l'antisémitisme naziste, l'évêque de Berlin s'associe aux manifestations organisées en l'honneur de Schlageter, fusillé pendant l'occupation de la Ruhr pour avoir fait sauter un de nos trains militaires et dont la mémoire est cultivée, dit-on de l'autre côté du Rhin, « comme une merveilleuse fleur de haine ».

En dehors de la France, ce nationalisme « déréglé » est la règle. Il trouve à Genève, dans le temple désaffecté, sans être débaptisé, de l'internationalisme, un admirable champ de manœuvre contre nous. Ce ne sont pas seulement les nationalismes les plus agressifs, ceux de Berlin, Rome et Moscou, qui se coalisent pour nous désarmer. Quand notre délégué, M. Massigli dit à son collègue anglais : « Vous limitez les tanks qui sont les cuirassés de terre, pourquoi pas ceux de la mer? », il est parfaitement logique. Mais le nationalisme anglais, d'ailleurs légitime, n'est pas logique. Il reste fort bien réglé chez lui, même sous un gouvernement pacifiste, mais il est déréglé quand il n'admet pas le nôtre, plus légitime encore. La France est menacée, la Grande-Bretagne ne l'est pas; les cuirassés de mer sont beaucoup plus coûteux que ceux de terre; leur construction ne peut être camouflée, tandis qu'il n'y a pas de contrôle pour empêcher l'Allemagne de construire des tanks en dépit d'engagements que nous serions seuls à respecter. Même attitude des États-Unis qui nous invitent à désarmer sans renoncer à un seul de leurs bateaux et qui, en même temps qu'ils signaient le pacte Kellogg, ont entrepris l'exécution du plus formidable programme naval qui ait jamais été conçu. De son côté, le Japon règle sa conduite en vue d'obtenir la reconnaissance du Mandchoukouo par les États-Unis et la Grande-Bretagne. Dans cette course aux avantages particuliers, son égoïsme national est le plus sympathique parce qu'il est le seul qui n'arbore pas les couleurs internationales et qui ne nous demande rien. C'est

d'ailleurs celui que nous avons le plus maltraité. Quant aux autres puissances, elles exploitent notre internationalisme soit pour nous désarmer et nous asservir, soit pour stabiliser leur hégémonie au plus bas prix. Toutes s'adressent à nous en faisant parler à leur intérêt le langage du droit et à leur égoïsme le langage de la générosité. La France, à la Société des Nations, fait figure d'une vieille rentière au milieu de voisins et d'héritiers qui ont inventé des trucs pour la dépouiller ou avancer sa fin, qui flattent ses manies pour en obtenir des cadeaux ou être couchés sur son testament.

La faillite de la Société des Nations est aujourd'hui trop éclatante pour avoir besoin d'être démontrée. Le plus indépendant de nos anciens délégués à Genève raconte qu'après une des premières sessions de l'assemblée, alors présidée par Léon Bourgeois, ses pontifes furent horrifiés en lisant dans le *Journal Officiel* de l'institution, à la suite d'articles et de discours qui tous annonçaient l'avènement d'une ère nouvelle, cette conclusion imprimée par les soins d'un prote judicieux et badin : « Un peu de rêve, un peu d'espoir et puis bonsoir. »

La vérité ayant toujours été à Genève la dame nue qui fait scandale si elle se produit en public, le prote fut congédié. Mais son appréciation n'en est pas moins exacte, sauf qu'elle est trop flatteuse. Impuissante pour le bien, la Société des Nations ne l'est pas pour le mal. Elle ne survit à son idéal que pour en prendre le contre-pied et en achever la ruine. Elle organise la paix en facilitant le réarmement des belliqueux et en désarmant les pacifiques. Gardienne des traités, en vertu d'un de ses articles fondamentaux, elle en poursuit la destruction. Vouée par ses fondateurs au culte de la justice, elle est devenue la servante de la force. Enfin elle est une source d'insécurité dans la mesure où elle inspire encore une fausse sécurité aux peuples abusés.

La faillite des pactes conclus sous les auspices de Genève n'est pas moins évidente. L'examen de chacun d'eux les fait apparaître comme de grossiers panneaux de publicité parlementaire ou électorale qui tous cachent et protègent le contraire de ce qu'ils annoncent. Ils proclament, d'ailleurs, leur néant par leur nombre, leur caducité par leur multiplicité.

Pourquoi en conclure toujours de nouveaux qui n'ajoutent rien aux anciens si ceux-ci ont quelque valeur, et, s'ils n'en ont aucune, pourquoi ceux qui les remplacent en auraient-ils? C'est la dévalorisation de toutes les signatures par leur inflation.

Cet aperçu très incomplet de l'irréalisme où s'obstine notre diplomatie doit mentionner après ces trois postulats aujourd'hui en ruines, progrès de l'esprit international, efficacité de la S. D. N., valeur des pactes, ce quatrième postulat, le plus audacieux de tous; le désarmement du Reich.

***

La contradiction que nous constatons entre l'idéologie de notre diplomatie et les réalités, éclate aussi entre ses principes, ou ses prétentions et ses procédés.

Cette diplomatie se dit nouvelle. En arrivant au quai d'Orsay, M. Paul-Boncour a dit qu'il ferait du nouveau tout en déclarant qu'il continuerait Briand. Ce qu'il y a de nouveau chez l'un et l'autre, c'est l'attachement à de vieilles erreurs en dépit des démentis sanglants que l'histoire leur inflige. La généalogie de ces erreurs remonte par Léon Bourgeois, Frédéric Passy, l'abbé de Saint-Pierre jusqu'à l'antiquité la plus reculée. Elles n'intéresseraient que les archéologues si leur exhumation et leur résurrection, après les hécatombes que nous leur devons, ne posaient un problème de pathologie mentale ou de psychologie électorale.

Cette diplomatie se dit publique et s'en vante. Elle l'est, en effet, en un certain sens. Elle est publique dans ses manifestations et plus secrète que jamais dans sa véritable inspiration. Elle est occulte et foraine. Elle parade sur les tréteaux, mais elle s'élabore dans l'ombre. C'est du théâtre ésotérique. Elle évoque le mot du cardinal de Retz sur le voile qui cache le mystère du pouvoir et qui, s'il se déchirait, découvrirait des choses si affreuses que ce serait aussitôt la révolution. Ces choses, ce sont les consignes des comités et des Congrès qui dominent les partis et qui, eux-mêmes, les reçoivent de puissances moins visibles, superposées dans une impénétrabilité croissante.

Les sociétés dites secrètes sont encore dans la pénombre. Les loges maçonniques sont des cadres électoraux trop solides pour n'être pas à même d'imposer des mots d'ordre en politique extérieure. Mais elles ne représentent que le premier degré de l'initiation avec — sans doute pour symboliser la clairvoyance de notre diplomatie oratoire — le rite du discours prononcé par l'orateur avec les yeux bandés. Leur rôle est de transmission, non de direction. Celle-ci, en dernière analyse, est exercée par deux pouvoirs en apparence ennemis, en réalité unis, du moins contre nous : la finance internationale et la IIe Internationale socialiste. Toutes les défaillances de notre politique extérieure, évacuation de la Ruhr, plan Dawes, évacuation de la Rhénanie, plan Young, moratoire Hoover, abandon des réparations à Lausanne, abandon des clauses militaires de Versailles à Genève nous ont été imposées du dehors quelquefois ostensiblement. Les évacuations de la Ruhr et de la Rhénanie ont été votées par les Congrès de la IIe Internationale, puis par notre Parlement. Ne nous étonnons pas de la façon dont la France est défendue à Genève dans la question du désarmement, alors que le dernier Congrès radical-socialiste, réuni à la salle Wagram, a voté à l'unanimité une motion de M. Pierre Cot, membre du Cabinet actuel, aux termes de laquelle le désarmement pouvait précéder la sécurité. En cela, le Congrès, qui n'était pas spécifiquement international, était l'instrument du parti socialiste et subissait la servitude qui résulte de l'alliance avec ce parti, lui-même asservi, comme avant 1914, à la sozial-demokratie.

Ces deux puissances souveraines, occultes et alliées, la finance internationale et la IIe Internationale ont, ou avaient, respectivement pour capitales New-York et Berlin. Aujourd'hui, elles se sont effrondrées, l'une dans la crise américaine, l'autre dans le triomphe de l'hitlérisme. La finance américaine sollicite le concours de la finance française et la sozial-demokratie acclame Hitler. Cependant, ces deux puissances dominent toujours notre politique extérieure un peu comme peuvent encore courir des canards après avoir été décapités. Ce phénomène n'est pas ce qu'il y a de moins mystérieux dans les arcanes de notre diplomatie « publique ». Secrète dans son inspiration, elle l'est aussi dans ses négociations.

La France, y compris son gouvernement et son Parlement, n'a appris que par les mémoires de Stresemann ce que Briand avait fait à Thoiry. Briand a fait école. En cela aussi, il est continué. Les discours et déclarations n'ont que des rapports intermittents et ténus avec le fond des choses. C'est une musique destinée, comme celle de certains charlatans, à attirer la foule et à couvrir les cris du patient pendant l'extraction de nos dents.

C'est pourquoi notre diplomatie qui se dit démocratique est aristocratique, non qu'elle soit entre les mains des meilleurs, mais parce qu'elle se moque du public. Pour elle, le peuple est, selon une définition, comme la portion de la nation qui ne sait pas ce qu'elle veut. En France, c'est surtout celle qui, si on lui disait franchement ce qu'on veut pour elle, n'en voudrait pas. Ce mépris du peuple s'étend aux représentants du peuple. Régulièrement, ou, plutôt, très irrégulièrement, notre Parlement est mis en présence de faits accomplis et ses membres sont placés dans l'alternative de les entériner ou de compromettre leurs positions électorales. Aristocratique dans ses rapports avec le peuple français, notre diplomatie l'est aussi dans ses rapports avec les autres peuples. Tout en affectant de rester fidèle à notre politique traditionnelle d'amitié avec les États de second ordre, elle ne les consulte pas sur des questions vitales pour eux et, les traitant comme de simples députés français, les met également en présence des faits accomplis, après avoir été délibéré avec les seules grandes puissances. C'est ainsi qu'elle a procédé pour l'évacuation de la Rhénanie dont l'occupation garantissait tout le statut européen, puis, le 11 décembre dernier, pour l'octroi de la *gleichberechtigung*, au Reich, plus récemment dans l'élaboration du pacte à quatre, directoire dont le principe contre vient à l'égalité des États, fondement juridique de la vie internationale, et au suffrage universel, loi de Genève comme de la République.

Enfin, notre diplomatie se dit audacieuse. Elle l'est, en effet, dans cette affirmation. Une publicité savamment orchestrée par Briand lui-même et par les puissances intéressées à grandir son rôle lui attribuait la direction des événements. A son tour, M. Paul-Boncour a dit que la victoire

nous impose le devoir des initiatives. Peut-être nous impose-t-elle surtout le devoir de préserver les résultats de la victoire même dont le plus important est la paix. Quant aux initiatives, notre diplomatie les a toutes subies, Locarno est une initiative allemande en vue d'amorcer l'évacuation de la Rhénanie. Le pacte Kellogg est une initiative américaine, combinée avec Berlin pour nous amener, par l'exploitation de ce mot magique, la paix, à compromettre la chose en nous laissant désarmer. Les plans Dawes et Young ainsi que la Conférence de Lausanne qui, sous couleur de régler les réparations, en ont consommé la ruine sont également des initiatives américaines. Le pacte franco-soviétique est dû à l'initiative de Moscou qui, contraint provisoirement à une neutralité apparente par des difficultés intérieures et par la menace japonaise, nous a vendu à un prix exorbitant ce que les circonstances l'obligeaient à donner pour rien. A ce sujet, relevons une contradiction de détail entre la principale raison alléguée en 1924 pour justifier la reconnaissance des Soviets, l'intérêt des innombrables porteurs de fonds russes, et le dernier pacte franco-soviétique qui ne les mentionne même pas, malgré le « caractère sacré » de leurs droits, aussi « sacré », selon l'ex-vocabulaire officiel, que notre droit aux réparations. Le pacte franco-soviétique est un contrat qui, par cette prétérition, abolit les contrats. Le pacte à quatre est une initiative de Rome et de Berlin. Le plan de fédération européenne était soufflé à Briand par Berlin qui, sous cette étiquette, reprenait le vieux rêve de la *Mittel-Europa*. Le rêve s'est révélé quand M. André Tardieu a proposé son plan danubien, seule initiative française sur le plan international depuis 1924. Initiative sage en elle-même, et d'autant plus chimérique, cette sagesse étant un défi à la folie des impérialismes qui se sont aussitôt coalisés pour lui opposer la question préalable. Tout le monde a le droit de dire non à la France depuis qu'elle n'ose le dire à personne.

Frappée de paralysie et d'amnésie, notre politique extérieure concentre toute sa vitalité dans sa verbosité. Elle parle d'autant plus qu'elle agit moins et qu'elle est plus exclusivement agie. Elle n'a d'activité que dans la passivité. Mais on ne peut dire d'elle, comme de l'armée française, au

temps où il y avait de grandes revues, que son plus beau mouvement est l'immobilité, car elle ne cesse de reculer. La France, « dernière tranchée de la liberté », comme dit M. Daladier, a déjà évacué plusieurs fois cette tranchée, qui est aussi celle de la sécurité et de l'honnêteté — la foi des traités n'étant respectée que par nous et nos alliés — pour la reconstruire toujours en arrière et toujours moins profonde. Aujourd'hui, l'habitude d'être manœuvrés et de ne jamais manœuvrer fait que nous ne nous apercevons même pas que la tranchée est tournée. Comme l'a dit un observateur sagace de la comédie politique, on manque de périscope dans cette tranchée.

Si la tranchée n'est pas encore prise, nous le devons à une autre contradiction, heureuse celle-là, et qui sauve la France malgré ses dirigeants. C'est la contradiction entre leur idéologie internationaliste et les moyens nationaux de salut, armée et alliances, qui seraient inutiles si cette idéologie était fondée. Les habitudes séculaires, l'instinct de conservation, la pression de ce qu'il y a encore de sain dans l'esprit public et dans le Parlement imposent cette contradiction à notre diplomatie. Mais elle la subit. C'est l'internationalisme qui est son amant de cœur.

Certes, une diplomatie digne de ce nom doit savoir combiner des moyens qui, en apparence, s'excluent, et résoudre leur opposition dans l'harmonie finale du but à atteindre. A l'heure actuelle, elle devrait chercher un juste et difficile équilibre entre les leçons du passé et les appels de l'avenir, entre les garanties anciennes et les forces neuves que la transformation du monde met à sa portée, y compris l'esprit international s'il existait. Or elle sert aveuglément un internationalisme qui, selon nous, n'existe pas — et, nous le verrons, ce n'est pas le meilleur moyen de le susciter — tandis que les autres s'en servent contre nous et dans l'intérêt de leurs nationalismes. Qu'il existe ou non, il y a un délicat problème de dosage à résoudre entre des forces contraires à faire concourir à un même résultat. Or, notre diplomatie mêle internationalisme et nationalisme selon la recette connue du pâté d'alouettes. Aux clients qui lui trouvaient un drôle de goût et en demandaient l'explication, le fabricant, répondait : « J'y mets aussi de la viande

de cheval, à parties égales : un cheval, une alouette ». Nous serions reconnaissants à notre diplomatie de fabriquer son pâté pour le goût français et d'y faire prédominer l'alouette gauloise. Mais elle préfère le cheval, son dada, si l'on ose dire, l'internationalisme, qui participe de la jument de Roland, car il est mort, de Rossinante, car elle porte la folie d'un Don Quichotte qui aurait semé Sancho Pança, et du cheval de Troie, car c'est l'ennemi qui l'introduit dans nos murs pour s'emparer de la Cité.

***

Entre les objectifs de l'idéologie régnante et ses résultats, la contradiction n'est pas moins criante. C'est surtout en matière de politique extérieure que les programmes électoraux et doctrinaux auront représenté, avant la lettre, les bilans des faillites futures. Son champ n'est plus qu'un cimetière plein de tombes abandonnées, où il n'y a de fleurs que pour le monument de Briand...

Ne faisons pas à son internationalisme l'injure de supposer qu'au pays des ombres il déplore surtout l'enterrement de ses victimes spécifiquement françaises : les réparations et notre sécurité, détruites par l'évacuation de Mayence et par la psychose d'abdication dont la France est atteinte et qu'il a, plus que tout autre, contribué à développer. Plus passif encore que le barbare de Démosthène qui ne sait qu'accuser le coup qu'il a reçu sans songer à parer le coup qu'on lui destine, notre pacifisme n'accuse les coups que pour en provoquer de plus redoutables, parce qu'il s'en glorifie comme d'une victoire de ses principes supérieurs sur nos intérêts subalternes et y voit le gage d'une revanche prochaine de ces intérêts par le triomphe définitif de ces principes. Briand professait qu'il faut plus de courage pour céder que pour résister. Qu'importent les milliards aléatoires et litigieux des réparations auprès des perspectives éblouissantes d'une coopération certaine et fraternelle avec l'Allemagne? Et que vaut une sécurité fondée sur les armes et les occupations auprès d'une paix éternelle garantie par la réconciliation avec le Reich et par la conscience humaine?

Or, ces rêves ont été les victimes de notre idéologie au moins autant que les réalités nationales qu'elle leur sacrifiait.

La collaboration avec le Reich? Demandez à Hitler comment il conçoit la collaboration avec la France? Nos sacrifices qui, disait-on, devaient avoir pour contre-partie le développement de la démocratie germaniqne ont eu pour résultat le triomphe de la dictature et une frénésie de pangermanisme sans précédent. Les deux lignes ascendantes de ces sacrifices et de cette menace coïncident exactement. Il n'y a pas seulement coïncidence, il y a aussi un lien de causalité. Hitler, a-t-on dit, bien qu'Autrichien, est né à Versailles. C'est possible, mais il a grandi au Quai d'Orsay. C'est là qu'on l'a nourri et soigné en donnant, par nos faiblesses, une chance à son audace. La réaction contre le traité de Versailles ne l'a suscité que parce que nos abdications ont encouragé cette réaction, alors que notre fermeté eût, peu à peu, engendré la résignation. D'ailleurs, l'hitlérisme est au moins autant une réaction contre la sozial-demokratie, alliée de nos internationalistes qui nous promettaient merveille de son concours. Ce concours a consisté à faire, avec notre pacifisme, le lit d'Hitler, puis à s'agenouiller devant lui.

En déchaînant l'hitlérisme et en s'inclinant devant tous les nationalismes, notre internationalisme n'a pas été moins fatal à son idéal qu'à nos intérêts propres. Le chœur irrité des déesses qu'il prétendait adorer, Paix, Justice, Humanité, Prospérité, a le droit de le maudire dans un monde que sa folie expose à la guerre et, en attendant, livre à l'iniquité, à la barbarie et à la ruine. A l'iniquité, si c'en est une que d'avoir, dans les réparations, sacrifié, selon un mot connu, les victimes aux usuriers, et, par là, encouragé toutes les entreprises contre le droit; à la barbarie, si les fureurs hitlériennes et surtout l'indifférence, non de l'opinion, mais des gouvernements qui n'en continuent pas moins à favoriser les desseins de Berlin, sont une menace pour la civilisation; enfin à la ruine, si la crise mondiale est surtout l'effet : 1° de la confiance injustifiée dont nous avons donné l'exemple envers l'Allemagne et qui s'est ensuite manifestée par un abus monstrueux du crédit en sa faveur; 2° d'une insécurité générale qui n'existerait pas sans les défaillances de la France, « gar-

dienne de la paix »; 3° de l'insécurité spéciale de tous les contrats depuis que nous les avons avilis par la pactomanie tout en permettant de violer à nos dépens les engagements les plus solennels.

Sur tous les points, les promesses de notre diplomatie internationaliste ont été démenties par les événements. Elle devait mettre fin aux alliances antagonistes et les remplacer par la communauté des peuples civilisés; mais l'Allemagne vient de renouveler son alliance avec les Soviets, et, qu'il y ait ou non des pactes formels, constitue un bloc avec l'Italie et la Hongrie; les puissances anglo-saxonnes, Grande-Bretagne et États-Unis, constituent un autre bloc qui, dans les affaires du Continent européen, décline toute responsabilité et revendique, d'accord avec Berlin et Rome, toute l'autorité, condamnant ainsi la France à un isolement qui n'a rien de splendide.

Le quai d'Orsay et ses experts nous avaient aussi promis, en même temps que la garantie des réparations, la conversion de l'Allemagne par les crédits, le Reich ne pouvant, sans en tarir la source et sans s'aliéner le monde, renoncer aux voies de la démocratie. Or le Reich hitlérien sursaturé de crédits déclare qu'il ne paiera pas ses dettes et n'en est que mieux traité par ses créanciers qui se flattent de rentrer dans leurs fonds en travaillant à sa prospérité et en collaborant avec lui en vue de notre désarmement.

Bien plus, notre internationalisme a réalisé ce chef-d'œuvre de coaliser contre la France tout ce qu'il y a encore d'internationalisme en dehors de lui, toutes les internationales même, celles qui ailleurs sont en conflit, la IIe Internationale socialiste, la IIIe Internationale communiste, l'Internationale des banquiers, enfin l'Internationale catholique, toutes plus favorables aux nationalismes « dynamiques » qu'à notre statisme.

Mais c'est en Allemagne, sa vraie patrie, que notre internationalisme se prépare les plus cruelles déceptions. En y facilitant l'explosion de l'hitlérisme, il l'a exposée à des catastrophes dont, malheureusement, elle ne sera pas la seule victime. Tôt ou tard, elle succombera à ses excès; le dieu germanique sera foudroyé par son propre éclair. Tous les véritables

amis de l'Allemagne et ses fils les plus clairvoyants pensent comme Gœthe que son « élément faustien » doit être tempéré, par la culture gréco-latine et française, ainsi que par la force française. Or, loin de le tempérer, notre internationalisme l'a exalté, et l'incite à se perpétuer, à se reproduire. Notre idéologie a été séduite par Faust, comme Marguerite, et leur enfant n'est pas la paix. Malgré tant de désillusions, elle lui reste fidèle et s'attache à lui avec la passion de l'amour malheureux.

***

Ainsi notre internationalisme aura été, comme le serait notre désarmement, non un exemple, mais une tentation. Capté par les nationalismes, il les a fortifiés et a servi leurs propres fins. Il a compromis à la fois nos intérêts essentiels et les causes généreuses qu'ils leur préfèrent, mais qui en sont solidaires. En effet, l'avenir d'un internationalisme sain et fécond est lié au maintien et au développement de la grandeur française. C'est si vrai que, chez nous, les patriotes sont des internationalistes qui s'ignorent, les seuls utiles, tandis que les autres devraient être patriotes par internationalisme conscient et organisé.

Un des sonnets écrits en français par Gabriele d'Annunzio en 1915 se terminait par ce cri emprunté à un poème de Marie de France :

France, France, sans toi le monde serait seul.

Si le monde était veuf de la France, il ne serait pas tout à fait seul, mais il serait plus stérile et il aurait pour compagne la guerre avec son cortège d'horreurs. Le mot attribué à Vergennes : « La France a besoin de la paix, mais la paix a besoin de la France », est plus juste que jamais. Sous des formes diverses, les observateurs les plus clairvoyants de notre époque lui font écho à l'étranger. De grands Anglais, plus fidèles interprètes de la conscience britannique que M. MacDonald, M. Winston Churchill et Lord Lloyd répètent que l'armée française est la meilleure garantie de la paix. Un grand journaliste américain, M. Morton Fullerton, s'écrie : « Si la France

osait! » et montre que notre destin importe à celui de l'humanité. Aujourd'hui, la France, reconstituée dans l'intégrité de ses frontières historiques et ayant atteint la limite de son expansion coloniale, ne demande rien à personne. C'est ce qui lui permet d'être utile à tout le monde, pourvu qu'elle conserve son rang et reste fidèle à sa mission d'État régulateur et animateur. Elle peut être l'animatrice de l'Europe, parce qu'elle ne peut ni ne veut en être la dominatrice. Dans les seules victoires qu'elle ambitionne, il n'y aurait pas de vaincus, parce que ce sont des victoires non de conquête, mais de rayonnement, parce que, pour elle, conquérir, c'est surtout se donner. Mais, pour remplir cette mission spirituelle, elle doit conserver sa puissance matérielle. Le progrès, ou, plutôt, la renaissance de l'esprit international, car il est presque éteint, postule une France forte, puisqu'elle en est le dernier foyer.

Le 16 juillet 1914, Jaurès faisait voter une motion de grève générale que Jules Guesde avait combattue vigoureusement parce que, disait-il, son caractère unilatéral désarmait la France et préparait la défaite du peuple le plus socialiste. Et il inculpait Jaurès de « haute trahison à l'égard du socialisme ». Aujourd'hui, pour la même raison, les internationalistes qui s'acharnent à désarmer la France méritent d'être inculpés de haute trahison à l'égard de l'internationalisme.

Plus la France sera française, plus elle sera un facteur de collaboration internationale. L'identité de ses intérêts et des intérêts légitimes des autres nations ainsi que les valeurs universelles de raison, d'arche, de mesure, de justice, inhérentes à son génie, permettent de lui appliquer ce jugement de Charles Maurras, sur la Grèce : « Au bel instant où elle n'a été qu'elle-même, l'Attique fut le genre humain. »

La France n'en demande pas tant, mais le genre humain, s'il n'était pas aveuglé par les passions nationales, la supplierait de se sauver pour la sauver. Elle se sauverait et le sauverait si, au lieu d'être à la remorque de ceux qui la perdent et le perdent, elle menait le jeu.

Pour mener le jeu, la France n'a qu'à jouer son jeu. Ce qui lui manque, ce ne sont pas les atouts, mais la volonté de s'en servir. Des possibilités infinies s'ouvrent à elle si, fidèle à son génie, elle applique des idées claires et s'inspire des

réalités, après avoir rompu avec les abstractions obscures de ses internationalistes, avec ce que Jules Guesde, déjà nommé, appelait les « grues métaphysiques » dont l'entretien est ruineux pour le peuple, mais qui entretiennent richement leur personnel.

Pour liquider cette liaison dangereuse, il suffit de substituer la méthode expérimentale à la méthode, si c'en est une, oratoire et incantatatoire. Il suffit que la France écoute la voix de l'expérience et se débarrasse des gens qui font des expériences sur elle comme si elle était le cobaye des nations.

L'équipe dirigeante proclame qu'il n'y a pas d'autre politique que la sienne et met au défi ses détracteurs d'en proposer une autre. Ceux-ci répliquent avec raison que la correction d'erreurs magistrales a déjà une valeur positive et que, au milieu des ruines accumulées par tant de plans « constructifs », la destruction de cette destruction est la préface de la construction. Mais la préface de cette préface serait une sincère déclaration de faillite par l'actuel conseil d'administration de la maison France. Pour l'ajourner, nos dirigeants continuent, à l'exemple des banquiers américains dupés comme eux par l'Allemagne, à faire figurer dans leurs écritures, pour une valeur nominale fictive, les crédits gelés ou déjà volatilisés.

Après l'assainissement de la situation, le terrain serait déblayé pour une construction, sur un plan ancien avec des matériaux nouveaux. L'idée directrice en serait fournie par nos dirigeants actuels, car, pour la dégager, il suffirait de renverser leur système. Partis d'une nuée — l'internationalisme — pour y absorber et dissoudre la France, ils nous enseignent à partir d'une France rénovée pour cristalliser autour d'elle un internationalisme purifié. Que, par une démarche inverse et conforme aux lois de la raison, la France aille du connu à l'inconnu, du certain à l'incertain, du solide à ce qui est encore à l'état fluide et même gazeux. Qu'elle commence par ce qui dépend d'elle en rétablissant, par la prédominance de la patrie sur les partis, sa cohésion intérieure, principe de son attraction extérieure. Qu'elle fasse d'abord les États-Unis de France et de ses colonies. Qu'elle organise en même temps, sur tous les terrains, sa collaboration avec

nos alliés naturels, Pologne et Petite-Entente, qui forment un bloc de 80 millions d'habitants et qui viennent de donner, dans la question du pacte à quatre, une preuve éclatante de sagesse et de vitalité. Par là, nous enrôlerons au service de l'ordre européen ce principe des nationalités qui a été et pourrait être encore un principe de révolution. Il le serait certainement si nous laissions l'Allemagne s'en emparer pour l'exploiter au profit de son impérialisme en invoquant les droits des minorités. Il est à deux fins, la paix ou la guerre, selon l'usage qui en sera fait, comme l'azote, selon la façon de le traiter, produit des explosifs ou des engrais.

Du point de vue politique, le système France-Pologne-Petite-Entente a la meilleure des garanties : l'identité absolue des intérêts vitaux entre tous les co-contractants.

Du point de vue militaire, la valeur de ces peuples et de la Belgique est multipliée par la position enveloppante qu'ils nous assurent autour de l'Allemagne. Tous les spécialistes savent que si la France avait consacré à coordonner l'aviation de ces pays et la nôtre une partie des milliards qu'elle a avancés à l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie, la paix serait assurée.

Du point de vue économique, ces peuples qui n'ont pas de colonies devraient être les clients des nôtres et former avec la *République impériale française*, un groupement de 180 millions de consommateurs.

Un pareil bloc ferait la loi au lieu de la subir, mais il devrait ne la faire que pour le bien commun de l'humanité. Il serait assez puissant pour rallier nos anciens amis et nous en faire de nouveaux. Il offrirait la meilleure chance, s'il y en a une, d'attirer un jour l'Allemagne et d'en préserver le monde tout en la sauvant d'elle-même.

Cette politique est pédestre. Elle ne chevauche pas la chimère, mais elle autorise le rêve d'un avenir meilleur en le fondant sur la réalité. Elle se soumet au fait pour diriger autant que possible les événements. Elle se place sur le plan des intérêts nationaux, mais pour les prolonger et les sauvegarder par leur solidarité organique avec les véritables intérêts internationaux, ceux qui ne sont pas le masque et l'instrument des impérialismes. Sur ce plan qui seul offre un

terrain ferme, elle s'oppose doublement à une idéologie qui est à la fois plus haut et plus bas, trop haut par ses prétextes qu'elle demande à l'empyrée des idées pures, trop bas par ses véritables raisons qu'elle trouve dans les calculs du plus sordide intérêt électoral, dans l'exploitation du mirage d'une paix perpétuelle et sans effort. Cet ambigu de mystagogie et de démagogie n'est pas comestible. Cependant, notre équipe dirigeante ne servira à la France et au monde que cette viande à la fois creuse et empoisonnée aussi longtemps que, pour se servir elle-même, elle cultivera la plus logique de ses contradictions, en associant Sirius et le Café du Commerce.

★ ★ ★

SOUVENIRS
SUR MADAME DE STAËL

Les curieuses pages que nous publions ici et dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Georges Monpelas de Dax, ont été écrites par Anastasie de Saint-Priest, fille du comte de Saint-Priest, le célèbre ministre de Louis XVI, dont nous avons publié jadis une partie des Mémoires (voir les livraisons du 15 décembre 1928 et du 15 janvier, 1er février et 15 février 1929). Mademoiselle de Saint-Priest était née à Constantinople en 1781, son père étant à l'époque ambassadeur de France en Turquie. Elle avait épousé en 1796 le marquis de Dax d'Axat. Le comte de Saint-Priest n'ayant pas obtenu de Napoléon l'autorisation de rentrer à Paris (l'Empereur ne lui pardonnait pas d'avoir laissé ses fils servir dans l'armée russe), s'installa à Genève en 1809. La marquise d'Axat le rejoignit aussitôt et séjourna assez longuement avec lui sur les bords du Léman. Elle eut l'occasion alors de voir bien souvent madame de Staël, sur qui elle écrivit par la suite les souvenirs qu'on va lire. (N. D. L. R.)

Le sceptre de la société de Genève était tenu par celle qui en était l'âme. Esprit d'homme au cœur de femme, nature bonne et généreuse, génie admirable et fécond aux brillants reflets, telle était Madame la baronne de Staël-Holstein, née mademoiselle Necker. Mon père voulut me présenter à elle; je mourais d'envie de la voir, en même temps j'en avais une peur horrible, il me semblait que j'allais lui dire quelque balourdise qui m'imprimerait un cachet de bêtise ineffaçable.

Dès qu'elle apprit mon arrivée, elle nous envoya une invitation à dîner pour le lendemain. On me prévint qu'elle fai-

sait peu de prévenances aux femmes et qu'une fois qu'elle leur avait dit bonjour, elles devenaient ce qu'elles pouvaient. Cet avis me rassura un peu, elle fut bien plus polie pour moi qu'on me l'avait annoncé : les premiers compliments se passèrent assez bien. Le moment fatal fut lorsqu'on vint avertir qu'on avait servi. J'étais la seule femme invitée, j'attendais un cavalier pour me donner la main, nul ne bougeait, ce n'était pas l'usage chez elle, je l'ignorais. « Madame, nous allons vous suivre », me dit madame de Staël; mes genoux commencent à fléchir par l'idée d'ouvrir seule la marche; dans mon trouble il m'est impossible de distinguer la porte de la salle à manger, pour mon malheur c'était une porte rase recouverte de tapisserie. Enfin je ne sais qui eut la charité de me l'indiquer.

Il n'y avait pas ordinairement chez elle de place distinctive, la sienne était à un des bouts de la table, chacun se plaçait à son choix. Je me trouvai à côté du marquis Ducrest, frère de la comtesse de Genlis, la conversation était générale et intéressante, je m'enhardissais peu à peu : ne voila-t-il pas qu'on apporte du vin de Champagne mousseux, que M. Ducrest en prend goulûment un grand verre et qu'il le verse entièrement sur moi; je portais une belle robe de soie grise arrivée de Paris, elle fut inondée, tous les yeux à l'instant se tournèrent de mon côté. M. Ducrest, que je voyais pour la première fois, au lieu de me faire des excuses, débitait mille impertinences avec de grands éclats de rire; je l'eusse volontiers battu et de colère et d'embarras; mais, sentant que c'était une occasion décisive, je réunis tout mon courage pour tourner l'accident en plaisanterie et répondre je ne sais plus quoi qui fit applaudir l'assemblée; mon père me regarda d'un air satisfait.

A dater de là, ma terreur cessa; je voyais madame de Staël tous les jours, bientôt nous logeâmes vis-à-vis d'elle; nos rapports étaient continuels, je ne comprenais plus comment elle m'avait fait tant de peur, car c'était la bonté même. Je n'oserais dire à quelqu'un qui l'aurait peu connue que c'était une bonne femme parce qu'il semblerait que je veux rabaisser ses talents et son génie, mais j'en parlais sur ce ton à ses admirateurs et à ses nombreux amis; ils convenaient qu'elle méritait ce titre dans toute son acception et c'est certainement faire grandement son éloge.

Elle avait beaucoup de bontés pour mes frères Emmanuel et Louis, notamment pour le dernier dont elle estimait l'esprit et les idées poétiques. Tout ce qui tenait à l'imagination avait toujours le droit de la charmer, jamais il n'y en eut de plus vive, de plus brillante que la sienne. Elle faisait profession d'honorer et, disait-elle, d'adorer mon père, prétendant qu'il lui rappelait le sien. Elle travaillait alors à écrire sa vie, elle y mettait tous ses soins, tout son talent. Elle venait sans cesse consulter mon père à ce sujet, il était souvent très embarrassé. Ministre d'État en même temps que M. Necker, n'ayant jamais partagé ses opinions, il n'avait pu juger, ni agir de même : il craignait donc ou de blesser sa fille, ou de lui donner des notions inexactes.

Elle aimait et jugeait son père avec adoration, lui-même était fier d'une fille pareille et ce sentiment allait jusqu'à la faiblesse. En 1790 on s'apercevait à Versailles que, quelque secrètes que fussent les discussions des ministres, il en transpirait toujours une partie. Un jour on débattait au conseil un point très important et chacun donna sa parole d'honneur de n'en parler à qui que ce fût; le lendemain la chose était publique; plusieurs ministres se plaignirent hautement. M. Necker avoua d'un air confus que peut-être sa fille l'avait découverte! « Comment voulez-vous que je fasse, disait-il naïvement, je m'enferme dans mon cabinet, madame de Staël arrive, frappe, crie, pleure jusqu'à ce que je lui ouvre; à peine entrée elle se jette sur mes papiers, lit les uns, emporte les autres, les communique à sa coterie... » Quelquefois pourtant il la réprimandait doucement : « N'est-ce pas, mon père, lui demanda-t-elle un jour au milieu d'un grand dîner, que j'ai beaucoup de caractère? » — « Sans doute ma fille, répondit-il, car vous en changez souvent ».

Madame de Staël était à cette époque très enthousiasmée de la révolution naissante, elle en propageait avec ardeur les idées nouvelles et elle n'eut que trop d'influence sur la part inconsidérée qu'y prirent dans le principe seulement quelques grands seigneurs, notamment M. Mathieu de Montmorency qui reconnut bien vite ses erreurs.

Madame Necker, née Curchod, était une femme sèche, austère, sa fille la craignait plus qu'elle ne l'aimait et fit une réponse

assez singulière à quelqu'un qui lui demandait la raison de la différence qu'elle mettait dans son affection pour ses parents : « Ah! dit-elle, j'envie trop le sort de ma mère pour la chérir. »

Vers 1782, monsieur et madame Necker étaient venus à Montpellier pour leur santé, ils s'établirent dans la jolie maison de campagne de feu monsieur Estot sur le chemin de La Verune; leur fille les suivait, elle était grande et formée quoiqu'elle eût à peine seize ans. Elle avait déjà composé quelques légers ouvrages, en parlait hautement, se jetait dans un fauteuil, gesticulait, discutait avec les hommes. Ses manières causaient un grand étonnement à une époque où les demoiselles étaient encore sévèrement tenues.

M. Estot ne voulut pas recevoir le prix de sa location. M. Necker lui envoya un beau service complet en argenterie; le soigneux provincial après le premier coup d'œil d'admiration le remit dans ses étuis et ne l'en sorti jamais. Ayant eu peu de temps après un dîner de noces à donner, il emprunta partout de l'argenterie plutôt de toucher à la sienne.

Peu après son retour du Languedoc, mademoiselle Necker épousa le baron de Staël-Holstein, d'une des plus anciennes familles de Suède. C'était en tout point un beau parti pour elle. Quant à lui, il ne tarda pas à s'en repentir. Les vives allures, les goûts passionnés et inconstants de sa femme lui déplaisaient; lorsqu'il osait le lui témoigner, elle s'en plaignait dans son comité intime. Un jour qu'il allait entrer dans son salon, quelques propos extravagants frappèrent ses oreilles; il ouvrit vivement la porte et, tout ému, allait se plaindre, lorsque madame de Staël, s'empressant de commencer la scène par d'amers reproches d'avoir écouté aux portes, parvint à le mettre tout à fait dans son tort et à l'obliger à sortir. Il mourut jeune laissant deux fils et une fille.

A l'époque où je connus madame de Staël, elle avait passé la quarantaine, sa taille d'environ cinq pieds un pouce était massive et sans grâce, sa poitrine et ses épaules trop fortes. Sa figure était celle d'une cuisinière, au premier abord, le teint brun et rude, de grosses couleurs, des lèvres de

négresse et de longues dents avancées qu'elle montrait toujours. Les yeux faisaient oublier ses défauts, ils étaient grands, noirs, habituellement doux et veloutés. Parlait-elle, s'animait-elle dans une discussion, ils lançaient des éclairs sans perdre pour cela leur expression affectueuse. Elle savait qu'elle était laide et avait la faiblesse de n'être sensible qu'aux éloges qui tendaient à le dissimuler. Elle sut un gré infini à M. de Chateaubriand qui avait comparé la couleur noire de ses cheveux à l'aile du corbeau. Elle savait que sa main et son bras étaient beaux, aussi ses manches étaient excessivement courtes et jamais elle ne portait de gants chez elle; afin que la circulation du sang ne rougît pas son bras, elle le tenait constamment élevé, tenant dans ses doigts une petite branche de peuplier; j'ai vu son maître d'hôtel apporter sur un plateau plusieurs de ces sceptres champêtres. Quand la saison s'y opposait, il y suppléait par de longs et minces cornets de papier blanc. Elle était coiffée habituellement d'un cachemire roulé en turban autour de sa tête, cela lui seyait, le reste de son costume était pareil à celui des autres femmes.

Elle était tellement blasée sur tous les éloges littéraires qu'elle parlait d'elle-même sur le même ton que ses admirateurs et disait naïvement : « Mes talents, mon génie ». « Pour rien au monde, ajoutait-elle quelquefois, je ne voudrais recommencer ma carrière de gloire. » Pourtant elle avait une telle soif d'hommages que ceux qu'elle recevait à Genève et à Coppet de l'Europe entière ne pouvaient lui suffire; nulle personne un peu distinguée ne serait passée sans solliciter vivement l'honneur de lui être présentée. Mais il lui fallait Paris, ce Paris dont elle était bannie, où elle régnait au commencement de la révolution, où elle croyait se sentir appelée pour y jouer encore un beau rôle.

Napoléon semblait la redouter. En punition de quelques passages de son ouvrage sur l'Allemagne, il lui défendit d'approcher de sa capitale à moins de quarante lieues. Cet exil dont elle parlait sans cesse, fut une des peines les plus amères de sa vie. « Quinze cents livres de rente, un troisième étage, s'écriait-elle inconsidérément, mais vivre et mourir à Paris. »

Par cette raison, elle ne soignait point sa terre de Coppet;

le parc aurait été ravissant si elle avait tant soit peu aidé la nature : une position accidentée, charmante, de belles eaux, de superbes ombrages. On voyait dans l'un des recoins les plus solitaires un carré de hautes murailles entouré d'arbres qui dérobaient, disait-on, à la curiosité, les corps de Monsieur et de Madame Necker embaumés dans des cercueils de verre. On savait que la tendresse filiale allait souvent les visiter.

Le château de Coppet était beau, élevé au-dessus du lac de Genève, mais il croulait de toutes parts; les meubles étaient sales, brisés, on ne s'asseyait sur un fauteuil qu'avec la peur de culbuter avec lui. « On n'embellit point son exil », répondait madame de Staël à quelqu'un qui lui faisait des représentations à ce sujet. C'était en effet l'unique raison de ce désordre, car sans paraître s'en occuper elle gouvernait très bien ses affaires, les réglait elle-même et a laissé à sa mort cent mille livres de rentes.

Madame de Staël avait de fondation chez elle, une table de douze couverts, très bien servie. Quant au souper qui avait lieu vers onze heures, elle n'y admettait que les plus intimes.

Lorsqu'on était à Coppet, chacun devenait ce qu'il voulait toute la journée, on ne se voyait qu'aux heures des repas. Après dîner on restait réuni : jamais de jeu, mais des spirituelles et intéressantes causeries, quelquefois de la musique pendant laquelle madame de Staël ne cessait d'étouffer des bâillements, tout en voulant paraître passionnée pour les arts — il en était de même pour le dessin et la peinture auxquels elle n'entendait rien.

Le château possédait un joli théâtre, elle y jouait elle-même et excellait dans la comédie, la tragédie, tous les genres. Souvent les pièces étaient de sa composition, elle avait refait celle d'Agar composée d'abord par madame de Genlis. Elle faisait un jour le rôle d'Agar, il fallait qu'elle s'évanouît au moment où, en renversant sa cruche d'eau, elle pressent la mort de son enfant. La chute ne fut pas assez bien prévue, sa robe s'obstina à laisser voir ses jambes et un peu plus; personne n'admirait ni les formes, ni la couleur, nul n'osait l'indiquer en allant les recouvrir. Il fallut attendre que l'ange vînt la réveiller : il avait envie de rire. On ne parla pas à l'actrice de ce léger

accident. Il fallait que les plaisanteries fussent du meilleur ton pour lui plaire. Quoique malheureusement elle fût loin d'être irréprochable, jamais je n'ai entendu raconter chez elle une histoire scandaleuse, ni tenir de discours à double sens ou tant soit peu libre. « Fi! fi! disait-elle en riant si on s'y hasardait, c'est de mauvais goût! »

A Genève elle arrangea aussi une petite salle de spectacle dans son appartement, il y avait presse et cabale pour y être admis. La charmante princesse polonaise Henri Lubomirska, jouait avec elle et la secondait à merveille avec ses beaux yeux. Sa physionomie était pleine d'expression, sa taille élevée et svelte et il y avait tant de charme dans ses manières, qu'ayant bien voulu donner son portrait à mon père, ce fut avec l'applaudissement général qu'il traça au bas ce vers de Delille :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

La princesse Thérèse parlait très purement le français. Son mari avait été mené tout petit et élevé à Paris par sa tante, la grande maréchale Lubomirska, dont il devait être l'héritier; il était à dix ans d'une beauté idéale, la célèbre madame Lebrun le peignit en amour. Il pouvait avoir trente ans quand je le vis, il était encore beau, ne respirait que pour l'affranchissement de sa patrie. Il adorait Bonaparte, il le croyait pieusement décidé à lui rendre sa couronne[1] par complaisance; il exécuta devant nous la mazurka avec sa femme. Tous deux la dansaient divinement, ce fut réellement un ravissant spectacle. Ils n'avaient qu'une petite fille nommée Isa.

Albert, second fils de madame de Staël, la désolait. Il avait de la beauté, de la taille, de l'esprit, mais il ne voulait l'appliquer à rien : il n'aimait que les folies bizarres. Il arriva une étrangère à Coppet dont il fut ou feignit d'être amoureux. D'abord repoussé, il n'imagina rien de mieux pour l'attendrir que de se faire apporter dans le salon, la figure barbouillée d'encre et dans l'attitude d'un agonisant qui vient de s'empoisonner avec son encrier. Sa mère eut d'abord une terrible angoisse, bientôt la ruse se découvrit, on l'envoya se débar-

1. Il s'agit de la couronne de Pologne, à laquelle les Lubomirski aspiraient depuis longtemps.

bouiller et on se moqua de lui. Bientôt elle l'envoya voyager avec un homme instruit, il était étourdi, querelleur, il fut tué en duel en Prusse.

Le baron Auguste de Staël était tout l'opposé de son cadet, il avait vingt et un ou vingt-deux ans en 1809. Sa taille et sa figure n'offraient rien de remarquable, il était doux, bien élevé, d'une tendresse, d'un respect pour sa mère d'autant plus admirables qu'il n'ignorait pas ses faiblesses.

Le bruit se répandit qu'un libraire allait mercantilement publier la correspondance de M. de Guibert avec mademoiselle de Lespinasse et plusieurs autres de ses maîtresses. Madame de Staël fut aux champs, elle lui avait écrit aussi et craignait, disait-elle assez franchement, que ses lettres ne se ressentissent de l'étourderie de son jeune âge; ce fut son fils qu'elle chargea d'aller à toute bride à Paris pour les ravoir à quelque prix que ce fût, il les lui rapporta.

M. Auguste était alors éperdument amoureux de madame Récamier, cette belle amie si dévouée de sa mère. Dans la tristesse de son absence, il se mit à me faire une cour peu dangereuse. Je ne lui voyais pas alors un esprit très distingué, il parlait peu, toujours avec déférence et modestie. Quoiqu'instruit, il ne semblait pas occupé de travaux littéraires; c'était un bon et aimable caractère auquel il était impossible de ne pas s'attacher d'amitié.

Albertine de Staël avait treize ans, sa mère l'élevait elle-même avec soin et s'occupait toute la matinée de son éducation. Quand l'heure des études était passée, elle passait et repassait devant la fenêtre, espérant que je l'appellerais pour la mener à la promenade. Madame de Staël détestait l'exercice et me la confiait souvent. Elle avait des yeux noirs, les plus beaux du monde, avec des cheveux rouges par un contraste singulier. Dans la société de sa mère cette couleur se nommait blond anglais. Albertine était vive, spirituelle; comme elle entendait sans cesse traiter des sujets au-dessus de son âge, il en résultait un chaos d'idées dans sa petite tête. Elle nous disait par exemple : « Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, mais je me sens des orages dans la tête et des abîmes dans le cœur! » Puis en enfant véritable, elle nous décrivait sa vie future. Jamais coquette ne fit de plus doux projets.

Elle épousa sous la Restauration le duc de Broglie; il est résulté de tout cela la femme la plus raisonnable, la plus dévouée à tous ses devoirs, grandement occupée de sa religion jusqu'à la mysticité, faisant des traités de théologie protestante, en un mot avec beaucoup d'esprit tout l'opposé de sa mère. Elle est morte très jeune.

Madame de Staël, sans doute poétiquement parlant, prétendait que le matériel de l'amour n'était qu'un simple accessoire; on aurait pu croire qu'elle le méprisait ou trouvait indifférent de l'admettre. A la vérité, l'amour qui était sa passion favorite consistait beaucoup pour elle dans une extrême chaleur de cœur et d'imagination, elle en parlait d'une manière si passionnée, si irrésistible que tous ceux qu'elle voulait subjuguer l'étaient bientôt en effet. Outre la vanité qu'on pouvait ressentir de plaire à une femme aussi célèbre, il était facile d'oublier sa laideur en se voyant aimé si éperdument. Elle ne se souvenait pas assez qu'elle avait écrit dans sa Delphine que si « les hommes peuvent braver les convenances, les femmes doivent s'y soumettre ». Sa liaison avec M. Benjamin Constant a été l'une des plus longues et celle dont on a le plus parlé; elle m'a dit elle-même qu'elle n'avait pas voulu l'épouser, parce qu'il exigeait qu'elle portât son nom, prétention inouïe, avec celui que j'ai illustré, ajoutait-elle. Mais elle n'en tenait pas moins à lui et a fait longtemps tous ses efforts pour l'empêcher de se marier avec madame du Tertre, ainsi qu'il le fit plus tard. Un jour qu'il avait été la voir à Lausanne, madame Rolaz, femme respectable dont je tiens les détails suivants, entendit dans sa petite ville de Rolle un grand tumulte sous ses fenêtres; elle vit madame de Staël dans une voiture découverte, à la poursuite de son infidèle, haranguant les habitants dans l'attitude du désespoir, leur demandant s'ils l'avaient vu passer, quelle route il avait pris, et, sur leurs indications, la voilà partant à toute bride pour Lausanne. Peu d'heures après, elle le ramenait en triomphe, criant à tue-tête : « Mes bons amis, félicitez-moi! le voilà! il m'est rendu! »

M. Benjamin Constant, quand je l'ai vu, paraissait avoir quarante ans, il était assez grand, avait les cheveux rouges, la physionomie mobile et spirituelle avec une expression

ironique qu'il prenait surtout lorsque, soit à table, soit ailleurs, le hasard lui donnait un voisin qui n'était pas de force à jouter avec lui. Alors, au grand amusement des auditeurs, il prenait un air de bonhomie, l'engageait perfidement dans quelque question ardue et, quand il l'y voyait bien empêtré, il lui lançait un sarcasme signifiant clairement : « Je me suis moqué de vous ». Je n'ai jamais pu le souffrir.

A Genève on le craignait, sans l'aimer, mais on estimait très haut son esprit vaste, varié, profond, et encore à cette époque était-il loin de l'apogée brillante où il est arrivé depuis comme publiciste et orateur politique.

Il était l'oracle de madame de Staël et du cercle resserré d'intimes qui formaient sa cour intime.

Toujours son commensal soit à la ville, soit à la campagne, il professait pour elle autant d'attachement que d'admiration. Il aimait à mettre la conversation sur les sujets où elle brillait le plus, feignant de les contester, pour lui laisser déployer toute son éloquence. Puis peu à peu battant adroitement en retraite, il lui laissait tout l'honneur de la discussion, à moins qu'elle ne s'égarât d'elle-même dans quelque question qu'elle entendît moins, ainsi que cela lui arrivait parfois, avec mon père, à propos de diplomatie. Elle voyait vite qu'elle s'était fourvoyée, alors elle se rétractait, avançait, reculait en riant, ce n'était plus ce génie qui subjuguait tout, il ne restait que la femme parfaitement aimable et amusante. Elle parlait des amants qu'elle avait eus avec une rare ingénuité.

« Comment trouvez-vous ma *Delphine*? » me dit-elle un jour tout à coup. « Digne de vous par le style, Madame, mais ayant tout à fait manqué le but. Vous voulez rendre votre héroïne complètement ridicule parce qu'elle est pieuse, elle meurt avec une résignation, un calme admirables tandis que vos deux héros philosophes terminent leur vie en véritables enragés. » Elle sourit : « Personne, me dit-elle, ne m'a parlé plus franchement que vous et vous avez raison. Il faut que je vous avoue que j'ai composé *Delphine* tout à fait en haine de la religion catholique. J'adorais Mathieu de Montmorency, il m'aimait, il reprit des sentiments religieux qui l'éloignèrent de moi; dans mon désespoir, je me vengeai par ce livre. J'eus tort, depuis j'ai fait *Corinne* en expiation! »

En effet elle professait ouvertement un grand respect pour le culte catholique; le curé de Genève, M. Vuarin, homme de mérite et de zèle éclairé, venait quelquefois la voir, il espérait toujours en faire sa prosélyte et je suis persuadée qu'elle s'y serait décidée, si elle n'avait craint de blesser la mémoire de son père. Elle donnait au curé pour ses pauvres, sans ostentation, avec une véritable charité; il lui confia un jour qu'il se trouvait dans une grande perplexité : le vieux duc d'Ayen était bien malade, il n'avait jamais pu parvenir jusqu'à lui et s'inquiétait du salut de son âme.

C'était le même qui au moment de la Révolution de 89 s'était empressé de signer le premier Paul Noailles; plus tard il fut en Russie et y épousa la fille d'un professeur de Göttingue, veuve d'un comte Golofkin; il était fixé en Suisse avec sa femme. Je ne sais quel intérêt elle avait de l'entretenir dans les sentiments irréligieux qui désolaient sa fille, son petit-fils Alexis de Noailles et toute sa famille. Dès qu'il était malade, elle empêchait toute communication avec lui. Ne redoutant pas madame de Staël en sa qualité de protestante, elle la laissa entrer; mais celle-ci, voyant son danger, lui parla de ses devoirs avec tant de force qu'il lui promit de les remplir et de revenir à la foi de ses pères. Il guérit et l'oublia peut-être, il n'est mort qu'après la Restauration dans son hôtel à Paris.

M. le comte Elzéar de Sabran était un autre commensal de madame de Staël. Sans désemparer, son caractère était doux, insouciant, éminemment distrait. Il faisait des fables charmantes, d'une exquise moralité, mais il fallait presque les lui dérober; son esprit fin et agréable n'apparaissait que par éclairs; le reste du temps, il semblait dormir. Il était sale jusqu'au cynisme, c'était lui qui disait : « On se lave quelquefois les mains, de temps à autre la figure, il est singulier que personne n'ait l'idée de se laver les pieds. »

Sa fortune était nulle, je ne sais s'il s'en doutait; madame de Staël y suppléait par des soins tout fraternels et avec délicatesse profitait de sa distraction pour échanger son linge et ses habits. Sa mère avait épousé en secondes noces M. de Boufflers, ce brillant chevalier du règne de Louis XVI,

aux poésies légères et galantes. A cette époque il avait suivi à Montpellier le prince de Beauvau qui commandait le Languedoc. Un jour il parcourait une des salles du gouvernement avec l'air rêveur : « A quoi pense-tu donc, Boufflers? dit M. de Beauvau. — Oh mon oncle, je n'ose point vous le dire. — Mais je le veux! — Eh bien je pensais que... » et il se mit à chanter (M. de Beauveau était aussi son oncle) :

Si M. de Vaux eût été plus beau
Et M. de Beauvau fût un peu moins beau
M. de Vaux serait un beau veau
Et M. de Beauvau ne serait qu'un veau.

Hélas, quand je l'ai vu en 1814, le gracieux auteur avait disparu, il restait un être lourd, ennuyeux, qui venait de faire un ouvrage diffus sur le libre arbitre : le papillon était devenu chenille.

M. Simonde de Sismondi était aussi du cercle intime. Si M. de Sabran était blond, nonchalant, fluet, celui-ci était nerveux, robuste, les cheveux couleur d'encre, le teint à l'unisson, les yeux plus noirs qu'on ne les voit d'ordinaire. Son regard était vif et ardent, ses gestes animés et multipliés lorsqu'il agitait un sujet qui l'intéressait ou une question scientifique; la discussion finie, il se tenait en repos, son attitude était habituellement taciturne. Il travaillait alors à *l'Histoire des Républiques italiennes* qui lui a assigné un rang si élevé parmi les auteurs célèbres. Quand on l'en priait, il en lisait le soir quelques passages chez madame de Staël, on les applaudissait et ils me semblaient alors fort intéressants. Depuis, j'ai voulu lire seule cet ouvrage, je l'ai trouvé sec, ennuyeux : évidemment il était trop profond pour moi, c'était son cadre primitif qui m'avait illusionnée. Je n'avais pas échangé deux paroles avec M. Sismondi lorsque je m'aperçus qu'il commençait à suivre Albertine de Staël dans les promenades que je faisais souvent avec elle, ses frères, quelques autres personnes. Nous aimions à aller à l'aventure. Un jour, nous nous trouvâmes arrêtés par une assez grande mare d'eau. Pendant que nous réfléchissions au moyen de la tourner, je me sens enlevée par un bras vigoureux, portée de l'autre côté de la mare, posée à terre en un clin d'œil. C'était une galanterie de M. Sismondi

si peu dans ses habitudes, que tout le monde rit aux éclats, excepté moi qui le remerciai en voyant ses jambes toutes mouillées : il rougissait comme un écolier. A partir de cet instant, il s'apprivoisa avec moi, se plaçait à mon côté, nous causions souvent. Ses idées étaient originales et spirituelles, j'aimais fort sa conversation.

Un jeune Grec, nommé, je crois, Sémellos, passant à Genève, vint rendre ses hommages à madame de Staël, il était instruit, il causait bien; elle le retint toute la journée. Il parlait avec chaleur de l'asservissement de sa patrie, d'un appel à tous les nobles cœurs pour concourir à sa délivrance. La mode des philhellènes n'était pas encore venue; ce premier cri de liberté eut un écho dans toute cette société passionnée pour elle. Le soir nous trouvâmes madame de Staël plaidant avec attendrissement et enthousiasme cette cause, qu'après elle M. Benjamin n'hésitait pas à déclarer belle et sacrée. Sismondi avait l'œil en feu, sa corde sensible vibrait, volontiers il serait parti la croix grecque à la main, criant : Dieu le veut!

Des malheurs modernes on remonta aux temps héroïques de la Grèce, le voyageur les connaissait parfaitement; il en raconta les combats et les victoires, les danses et les chants de triomphe; il ajouta qu'une danse guerrière appelée la pyrrhique, vestige de l'antiquité, était encore en usage dans quelques îles de l'archipel. Aussitôt madame de Staël, ravie de retracer cette image vivante des siècles accomplis, s'écrie qu'elle veut danser la pyrrhique, elle nous fait tous lever, s'empare vivement de la main du Grec un peu surpris et nous voilà à son commandement placés hommes et femmes alternativement sur une même ligne, ce qui signifiait le front d'une armée en ordre de bataille. Benjamin de Constant donnait une main à madame de Staël, l'autre à moi, mon ami Sismondi s'était emparé de celle qui me restait libre, puis venaient la grave madame Necker de Saussure, M. Schlegel, l'aimable poète madame Rilliet-Necker, MM. de Sabran, de Staël, enfin autant de personnes que le salon pouvait en contenir dans toute sa longueur. Nous étions alignés comme de vrais soldats; à défaut de cithares et de psaltérions, le Grec chantait un air lent monotone, à refrains inégaux et fréquents; pendant plusieurs mesures nous ne reçûmes

d'autre ordre que de nous élancer sur le pied droit et reculer sur le pied gauche; c'était la préparation au combat, puis deux couples partirent en avant, ils allaient reconnaître les ennemis et revinrent faire leur rapport muet; enfin toute l'armée s'ébranla, mais notre général grec était à bout de son talent, inhabile à nous diriger, enroué à force d'avoir chanté, il en advint un tel pêle-mêle de coups de pied donnés et reçus que ce fut un sauve-qui-peut universel, avec des rires fous!

M. Frédéric Schlegel, après avoir été précepteur de MM. de Staël, était resté attaché à leur mère; c'était un Allemand, blond, pâle, de taille moyenne, savant distingué, ne faisant jamais parade de son savoir et ne se mêlant guère à la conversation à moins qu'elle n'eût quelque rapport avec sa patrie qu'il idolâtrait; c'était lui et son frère Guillaume qui avaient rassemblé et fourni à madame de Staël les documents de son bel ouvrage intitulé *l'Allemagne*. La vérité était, et ils avaient grand soin de le dire, que ces matériaux lui avaient été présentés tout bruts, que son génie seul pouvait les mettre en œuvre et leur donner un poli, une couleur qu'ils vantaient à juste titre et admiraient sincèrement.

Je surpris un jour M. Frédéric Schlegel sortant de l'église catholique alors laide et pauvre, je lui témoignai mon étonnement de la lui voir préférer, à la vaste et belle cathédrale de Saint-Pierre, qui avait appartenu aux anciens évêques de Genève et dont les protestants avaient fait leur temple en conservant toutefois leurs tombeaux qu'on y voit encore. « Ces murailles froides et nues, me dit-il, cette absence de tout emblème religieux m'attristent; là rien ne parle à mon cœur! Quand j'ai des peines ou de la joie, je ne puis les épancher que dans votre église devant ces images consolantes, aux pieds de ce Christ dont chaque souffrance est une leçon ou un espoir. Ses enseignements divins ont inspiré les moines de Saint-Bernard, les filles de Saint-Vincent de Paul. Qu'elle est belle, qu'elle est adorable, une religion qui produit de tels dévouements. — Embrassez-la donc, lui dis-je vivement émue, vous en êtes digne. » Il soupira et ne me répondit pas.

J'ai vu le commencement des amours de madame de Staël avec M. Rocca, elles ont été les dernières et ont tristement influé sur sa destinée. Ce jeune homme d'une belle taille,

d'une jolie figure était genevois. Sa famille ne comptait point parmi les magnifiques seigneurs; on ne parlait de lui que pour rappeler les folies de sa première jeunesse et surtout ses paris extravagants. Blessé en Espagne pendant la guerre de l'Indépendance, il revint ayant la jambe repliée par derrière et supportant courageusement d'affreuses douleurs. Madame de Staël ne vit d'abord que l'homme souffrant, à ce titre surtout elle le reçut chez elle, l'invita à ses concerts — je l'ai vu, soutenu par elle, placé dans le meilleur fauteuil. Il paraît qu'à mesure qu'il se rétablissait, l'intérêt pour le héros blessé se transformait en amour. Bientôt ce ne fut plus un mystère. M. Rocca avait l'air d'être dans les cieux et, quoique madame de Staël eût bien passé la quarantaine, je crois qu'il l'a véritablement aimée.

Pourtant dès qu'il put monter à cheval, il reprit malgré elle les courses aventureuses de ses plus jeunes ans. Nous dînions tous un jour chez M. Argand; madame de Staël et toute sa cour s'y étaient rendu. M. Rocca se faisait attendre, quelqu'un entra et raconta qu'il venait de monter et redescendre à cheval une rampe d'escalier très dangereuse, qu'il avait exécuté cette folle prouesse très lestement. Madame de Staël s'évanouit, reprend bientôt ses sens, ordonne qu'on le cherche partout, se trouve mal de nouveau en le voyant entrer et ne nous laisse dîner qu'après lui avoir fait une scène très vive de reproches et de pleurs. Il lui baisait les mains, s'excusait de son mieux; nous croyons enfin en être quittes, lorsqu'au second service M. Rocca, étant prié de couper un levraut, s'empare naturellement d'un grand couteau à cet effet. Madame de Staël pousse un cri déchirant, s'écrie qu'on le désarme, qu'il va se tuer, elle se pâme encore. Ce fut une vraie comédie dont j'étais vraiment honteuse pour elle. Peu à peu sa santé s'altéra, des symptômes apparents d'hydropisie, disait-elle, se déclarèrent et se développèrent rapidement, elle partit pour Vienne avec ses enfants et M. Rocca, prétendant qu'elle n'avait confiance que dans les médecins allemands pour se faire faire la ponction. De tout cela il résulte un petit garçon faible et débile qui n'a jamais porté que le nom de son père.

Ce jeune Rocca chétif de corps et d'esprit épousa la fille

du comte Rambuteau, préfet de la Seine. Il est mort à Paris en 1842 sans enfant. De la lignée de madame de Staël, il ne reste plus que les Broglie.

Ce fut alors que madame de Staël se mit à voyager dans toute l'Europe. A Landsberg en Pologne, chez la grande maréchale Lubomirska, elle tenta de s'empoisonner avec du laurier-rose sur un simple soupçon d'infidélité de celui qu'elle aimait, qu'elle épousa réellement et dont elle ne prit jamais le nom.

L'empereur Alexandre était son héros, elle fut en Russie pour l'admirer et en être admirée à son tour. De là elle alla en Suède où elle subjugua tellement le roi Bernadotte, qu'elle faisait elle-même ses proclamations et qu'elle le gouverna ainsi que ses États, tout le temps de son séjour. Enfin elle passa en Angleterre où elle resta jusqu'à la chute de Napoléon, alors elle revint à Paris.

***

L'été est charmant à Genève, on y reçoit autant d'invitations que l'hiver — avec moins de cérémonie. Par exemple, une de nos voisines de campagne, madame Trembley Van Berchem, femme pleine de mérite et d'esprit que j'aimais entre toutes, m'écrivait gaiement : « Je fais grand feu au four aujourd'hui, j'ai à vous offrir une bonne tarte aux cerises. » Là-dessus on arrivait sans toilette, on prenait le thé, on mangeait la tarte sur la terrasse dans une atmosphère embaumée. Car dans toutes les maisons de plaisance, petites ou grandes, les jardins sont l'objet des soins les plus assidus, soit pour l'extrême propreté des allées sablées, soit pour l'abondance et la variété des fleurs et comme si la terre ne suffisait pas à les produire, il y a partout de hauts et vastes gradins de bois, peints en vert, finissant en pyramides. Leurs étages sont garnis de vases de fleurs de la saison, ordinairement de la même espèce, odorantes, dont on assortit les nuances; ainsi j'ai vu chez madame de Finguerlin la plus complète collection de giroflées qu'il soit possible de rassembler; chez M. Pictet de Pregny, un admirable assortiment d'œillets de toutes couleurs.

Il n'y avait pas encore à Genève de Jardin des plantes public. Depuis, le célèbre professeur de Candolle en a enrichi

sa ville natale, on le dit magnifique. Les grands dîners étaient rares : quand on y était invité c'était avec luxe et apparat. Toujours à deux services immenses, abondants, dont les superbes poissons du lac Léman faisaient le principal fondement. J'y ai vu des truites pesant trente livres. Un jour que mon père donnait un grand dîner, son cuisinier apporta un ombre-chevalier d'une telle dimension que même en le coupant par le milieu aucun plat ne fut assez long pour le contenir. On servit les deux moitiés à côté l'une de l'autre sur une grande planche recouverte d'une serviette. Les mets étaient ordinairement préparés aux coulis d'écrevisses de préférence à celui de jambon.

Il était d'usage qu'en sortant de table, chaque convive mît sous sa serviette un florin (9 sols de France) pour les domestiques.

Dans l'habitude de la vie, on accuse les Genevois d'une économie devenue proverbiale : à cette époque les dîners journaliers des meilleures maisons y consistaient invariablement en potage, bœuf et pommes de terre.

Leur service se composait d'une cuisinière et d'une bonne qui frottaient les appartements, lavaient le linge, faisaient en un mot toutes sortes d'ouvrages, auxquels leurs maîtresses s'associaient quelquefois; aussi ces dames n'aimaient-elles pas à recevoir des visites dans le jour à cause de leurs travaux et de leur extrême négligé, le soir parce que l'entrée et l'escalier de leurs maisons restaient dans la plus complète obscurité. Leur tour venait-t-il de tenir l'assemblée, tout changeait de face; on louait un domestique intelligent dont je revoyais la figure à chaque soirée; les salons étaient parfaitement décorés, éclairés, chauffés, le thé et les gâteaux étaient excellents, la maîtresse de la maison, mise à merveille — rien ne clochait.

Un Russe, M. Isakoff qui habitait depuis longtemps Genève avec sa famille, s'était amusé à faire un recueil de toutes les économies qu'il avait remarquées. On y lisait des traits, sans doute exagérés, d'avarice sordide, les plus inattendus et les plus plaisants. Je suis fâchée de ne l'avoir pas conservé. Seulement l'été, ces dames portaient des gants qui me paraissaient singuliers, elles me dirent fort naturellement qu'elles gardaient ceux qu'elles avaient salis pendant l'hiver,

qu'elles les retournaient et les teignaient en citron et couleur de chair; en vérité ce n'était pas trop mal.

Il existait une liberté charmante relativement aux invitations. Vous aviez accepté de prendre le thé chez madame Une Telle, plus tard, une autre vous engageait à un concert pour le même soir : vous pouviez y aller, parce que le plaisir qu'elle vous offrait était plus grand que l'autre; de même s'il vous survenait une invitation pour une comédie de société, vous plantiez là la dame du concert comme celle du thé, personne ne se fâchait, c'était reçu. Le spectacle public était assez mauvais, la salle petite et mal éclairée, la bonne compagnie n'y allait que rarement.

En 1809 la seule promenade de Genève était les allées de la Treille bien abritées de la bise, remplies de bonnes et d'enfants. Tout auprès étaient celles des Bastions, mais quelques exécutions politiques y ayant eu lieu, on les avait prises en horreur et le buste de Jean-Jacques y restait isolé, sauf quelques ramoneurs qui jouaient aux osselets sur sa base.

Il y avait encore la place Maurice[1] d'où l'on découvrait le lac dans toute sa beauté, entouré de jolies villas et de maisons de campagne, borné par le Jura, le mont Blanc, le Chablais. Cette vue était admirable, on la comparait en miniature à la baie de Naples.

Nous faisions de longues excursions autour de Genève, on faisait ce qu'on appelle le tour des jardins sur le bord de l'Arve, on pouvait entrer dans toutes les propriétés particulières. L'hiver, quand les fossés de la ville étaient remplis d'eau bien gelée, les patineurs abondaient et c'étaient des assauts d'adresse que je n'ai vus que là. Un jour très froid, quelques quadrilles d'hommes et de femmes de bonne compagnie arrivèrent sous divers costumes, tous masqués, et exécutèrent des danses du pays tout en patinant et avec grand succès.

Sur d'autres pentes rapides, on se faisait ramener, chacun louait une sorte de petit chariot plat en bois, nommé férat, on le dirigeait soi-même; les chutes, sans danger, n'excitaient que de longs éclats de rire.

Nous voyions souvent M. de Bonstetten, fils d'un noble bernois, auteur du voyage dans le Latium, fort estimé pour son

1. Promenade Saint-Antoine.

savoir, recherché pour ses qualités et son esprit, auquel une distraction légère assez habituelle ajoutait plus de piquant et d'inattendu. Madame de Staël l'aimait fort et le retenait sans cesse chez elle. Depuis longtemps sa curiosité était ardemment excitée par ce qu'on racontait des tombeaux de monsieur et madame Necker (j'en ai parlé plus haut), il mesurait de l'œil ce sanctuaire impénétrable et se retirait précipitamment comme pour échapper à une fascination sacrilège. Un jour que, poursuivi par cette idée, il se promenait de grand matin dans le parc de Coppet, il aperçoit une longue échelle : la saisir, la dresser, la franchir, fut plus prompt que la réflexion, parvenu au sommet il la tire à lui pour redescendre promptement dans l'intérieur, mais hélas! la fatale échelle lui glisse des mains et le voilà à cheval sur le parapet dans l'endroit le plus reculé du parc, tremblant à en perdre le sens d'être surpris par madame de Staël ou par quelque dénonciateur. Il passa quatre heures dans cette cruelle position; le moment de déjeuner approchait, il se vouait à tous les saints auxquels d'habitude il ne croyait guère. Enfin, par le plus heureux effet de son étoile, un homme vient à passer, il l'appelle, lui fait des signes de détresse, celui-ci croit d'abord voir un revenant; néanmoins peu à peu il s'approche, comprend ce qu'on veut de lui. M. de Bonstetten redescend l'échelle sans plus penser à sa première destination; il saute au cou de son sauveur, lui demande le secret, le paye de toute sa bourse. Il nous assura depuis qu'il ne mangea rien de tout le jour et qu'il fut guéri à jamais du désir de contempler ces restes vénérés!

Son fils aîné Alexis épousa mademoiselle de Graffenried. Il nous recommanda le second, Édouard, qui allait à Montpellier pour rétablir sa santé délabrée; nous le soignâmes tout l'hiver d'après; c'était un intéressant jeune homme, nous eûmes le chagrin de le voir repartir pour aller mourir dans son pays. Un de ses amis, naturaliste forcené, l'avait supplié de lui rapporter une collection de scorpions; il en eut facilement de nous qui sont très communs. Les blancs étaient plus rares, nous en trouvâmes près de Sommières et sur la montagne du sémaphore à Cette. On les mit séparément dans des pots bien recouverts de parchemin et cette venimeuse cargaison arriva à très bon port.

MARQUISE DE DAX D'AXAT

LES CONDITIONS DU RÉTABLISSEMENT DE L'ÉTALON-OR

Il semblerait que, pour certains experts, le retour à l'étalon-or ne fût qu'une sorte de couronnement d'une vaste entreprise internationale de restauration économique et financière qui comporterait, comme réalisations préalables : la liquidation du problème des dettes de guerre et des réparations; un relèvement du niveau général des prix-or d'environ 30 p. 100; le rétablissement d'un minimum de liberté des échanges par abolition des restrictions douanières de commerce et de change qui se sont accumulées depuis trois ans; enfin, une entente préalable sur le fonctionnement futur du système de l'étalon-or pour prévenir le retour des épreuves qui lui ont été fatales dans tant de pays.

***

La liquidation du problème des dettes et des réparations est techniquement une condition préalable au retour à l'étalon-or dans la mesure où les transferts internationaux imposés par le service de ces obligations, faute de pouvoir s'opérer en marchandises, ne pourraient se faire qu'aux dépens des réserves monétaires des pays débiteurs. Mais, dans cette

mesure, une adaptation préalable des autres dettes internationales susceptibles des mêmes effets, s'imposerait au même titre.

Il faut reconnaître ouvertement que le complexe « réparations-dettes de guerre » a un caractère particulier du fait de son origine publique et qu'il s'agit, en ce qui le concerne, non pas seulement de prévenir de dangereux mouvements de change, mais avant tout de compléter l'œuvre politique de la Conférence de Lausanne. A Lausanne, les puissances créancières de réparations n'ont pas traité la question des réparations comme un problème financier, puisqu'elles n'ont pas cherché à tenir compte des futures capacités de paiement de leur débiteur, mais ont accepté de liquider le problème par un solde forfaitaire relativement infime, dans l'hypothèse où leurs propres dettes de guerre seraient traitées suivant le même esprit. La réalisation de cette condition suspensive est nécessaire au succès de toute entreprise internationale de coopération économique et financière, indépendamment des considérations purement techniques. Il ne suffit donc pas que le problème des dettes de guerre soit traité par les États-Unis d'un point de vue exclusivement financier comme toute autre question d'endettement international.

D'un autre côté, il serait parfaitement compréhensible que l'on ne se prêtât, aux États-Unis, à un règlement de liquidation des dettes de guerre que moyennant la certitude de contribuer ainsi à une entreprise internationale de restauration économique; et que, par conséquent, ce règlement de liquidation fût conçu comme une des pièces de la coopération internationale en préparation.

Telle a bien été, en tout cas, la conception qui a dominé la Conférence de Lausanne en ce qui concerne la liquidation des réparations.

Elle avait d'ailleurs été à l'origine de la Conférence lorsque, dès janvier 1932, les Gouvernements français et britannique s'étaient mis d'accord sur les buts à atteindre par un texte que je me rappelle avoir rédigé moi-même et qui était ainsi conçu : « Établir un règlement durable des questions mentionnées dans le rapport de Bâle (les réparations), ainsi que les mesures nécessaires pour remédier aux autres questions

économiques et financières qui ont provoqué ou risquent de prolonger la crise dont souffre le monde. »

***

La deuxième condition préalable qui est posée au retour à l'étalon-or est un relèvement important du niveau général des prix-or dans le monde.

Si nous nous reportons, en effet, aux communiqués qui ont été publiés à l'issue des récentes conversations du président Roosevelt avec M. Mac Donald et M. Herriot, nous lisons :

— dans le communiqué Roosevelt-Mac Donald,

« La nécessité d'une augmentation des prix mondiaux a été reconnue comme primordiale. Pour obtenir ce relèvement des prix, il devient nécessaire d'agir dans les domaines économique, monétaire, politique et commercial. »

— et dans le communiqué Roosevelt-Herriot,

« Les gouvernements des États-Unis et de la France ont pu déjà se déclarer en plein accord pour une prompte réunion de cette conférence (la Conférence de Londres), dont l'objet doit être de favoriser la reprise de l'activité universelle et le relèvement des prix mondiaux... »

Cette thèse a d'ailleurs été renforcée et précisée depuis, dans le discours-programme du président Roosevelt, radiodiffusé le 7 mai dernier, et où celui-ci s'exprimait ainsi :

« L'Administration (américaine) a un but précis : c'est de faire monter les prix des matières premières à un niveau tel que les débiteurs pourront rembourser leurs dettes au moyen d'une devise équivalant à celle qui existait au moment où les emprunts ont été contractés... »

Si donc le Gouvernement américain, lorsqu'il réclame le relèvement des prix mondiaux, recherche surtout une solution au problème des dettes intérieures américaines, par contre, il semble qu'en Europe où, d'ailleurs, le problème de l'endettement des particuliers n'a pas un caractère aussi aigu, on souhaite la hausse des prix pour des raisons plus générales.

Les théoriciens de la hausse des prix sont, à vrai dire, nombreux.

A la base de toutes leurs thèses on trouve cette idée que si

notre misère présente était due à une famine, à un tremblement de terre, à une guerre ou à toute autre catastrophe qui ait détruit des biens matériels ou des moyens de production, nous ne devrions attendre le retour à la prospérité que du travail, de l'abstinence et de l'esprit d'entreprise. Mais tel ne serait pas le cas. Selon le professeur Keynes, par exemple, notre misère est due à quelque défaut dans les opérations de l'esprit, dans le fonctionnement des mobiles qui gouvernent les décisions et les actes nécessaires pour mettre en mouvement les moyens et les ressources techniques que nous possédons déjà. Il en résulte que l'humanité se trouverait devant un problème « d'économie politique », au sens le plus technique du mot. Ceci étant, il serait absurde de s'obstiner à chercher la solution dans un simple effort de travail ou d'ascétisme et de rejeter *a priori* tout stratagème ou tout artifice comme devant être nécessairement inefficace.

Il faudrait donc admettre que la crise présente est paradoxale et artificielle avec une masse de moyens de production inemployés d'une part, et une masse de besoins insatisfaits de l'autre. Et il deviendrait légitime de penser qu'un artifice peut à son tour détruire un mal artificiel.

Dire qu'une situation de fait est paradoxale, c'est reconnaître simplement qu'on ne s'explique pas comment elle s'est produite; ce n'est pas prouver qu'elle repose sur un artifice qui puisse être anéanti par un artifice contraire.

On serait au moins fondé à soutenir que la crise présente est au contraire une réaction naturelle contre les artifices qui ont faussé le jeu des lois naturelles pendant les années de guerre et d'après-guerre. Il n'est pas naturel que les pays belligérants, jetant fiévreusement sur le marché des matières premières le pouvoir d'achat de leurs réserves financières et de leur crédit, aient ainsi provoqué une hausse brutale des prix, puis un accroissement rapide de la production. Il n'est pas naturel qu'après la guerre, ils aient continué cette politique pour leur reconstruction, et qu'ensuite les Etats producteurs de ces matières devenues surabondantes aient voulu en maintenir les prix par une aide de crédit aux producteurs et aient encore accentué l'excès de production. Il n'est pas naturel que, dans le même temps, les législations

sociales et l'action politique aient empêché la diminution de prix de revient des produits fabriqués, en sorte que, au moment où le crédit des États se reconnaissait impuissant à soutenir plus longtemps le prix des produits du sol, les populations agricoles aient été brusquement dans l'incapacité d'acheter des objets manufacturés dont le prix de vente ne pouvait être suffisamment comprimé. Il n'est pas naturel enfin que les banques d'émission des pays industriels dont les finances publiques étaient écrasées par la charge d'entretien des chômeurs et dont la balance commerciale était chaque jour plus déficitaire, aient continué à favoriser l'expansion de crédit jusqu'à impossibilité de conserver l'or indispensable à la couverture de leur monnaie.

Il faut reconnaître, par contre, que la réaction naturelle inévitable contre tant d'abus a été aggravée elle-même par des causes artificielles : dettes politiques internationales, nationalisme économique, et, d'une façon générale, que cette réaction naturelle a été aggravée surtout par les stratagèmes mis en œuvre dans chaque pays pour se défendre contre la crise : protection douanière, restrictions de change, subventions et aides du crédit public...

Avant de poursuivre le débat et avant d'analyser les moyens que l'on préconise pour faire hausser les prix, il convient donc de déterminer quelles sont les causes réelles de la baisse des prix.

***

La baisse des prix qui s'est produite au cours de ces dernières années, n'a pas été la conséquence d'une insuffisance de moyens de paiement, mais d'un développement excessif de la production.

La baisse des prix n'a pas commencé, d'ailleurs, à se manifester — comme on le croit trop souvent — en 1929. Elle a commencé en 1925. C'est, en effet, pendant cette dernière année que les prix de gros ont atteint le plus haut niveau ainsi qu'en témoigne le tableau ci-dessous qui indique la moyenne annuelle de l'indice des prix établi par le *Bureau of Labor* des États-Unis :

(Base 1926 = 100)

1925	103,5
1926	100,0
1927	95,4
1928	96,7
1929	95,3
1930	86,4
1931	73,0
1932	64,9

Depuis 1925, l'indice des prix de gros des États-Unis a donc fléchi de 103,5 à 64,9, soit une baisse de 37 p. 100.

Cette baisse ne peut pas être attribuée à une restriction de crédit, car, pendant cette période, le volume du crédit aux États-Unis n'a pas cessé de s'accroître.

On peut démontrer même que la baisse des prix s'est produite parallèlement à un développement du crédit bancaire.

D'après le Federal Reserve Board, le montant des crédits consentis par les banques privées a progressé, en effet, de la façon suivante :

fin 1923	30 797 millions
— 1924	32 458 —
— 1925	35 658 —
— 1926	36 777 —
— 1927	38 426 —
— 1928	40 782 —
— 1929	41 918 —

De 1923 à 1929, le montant des crédits a donc augmenté de 31 à 42 milliards de dollars. De 1925 à 1929, il est passé de 36 à 42 milliards de dollars. On ne peut pas dire ainsi que la baisse des prix, qui a commencé en 1925, ait été due à une restriction de crédit.

En réalité, la baisse des prix a été la conséquence d'une surproduction excessive de matières premières et denrées agricoles. On en voit la preuve dans l'augmentation continue des stocks mondiaux qui est survenue au cours de la dernière décade.

Voici, d'après les statistiques élaborées par le Département du Commerce des États-Unis, quelle a été l'évolution des stocks mondiaux. Le tableau ci-dessous indique les indices

annuels des stocks mondiaux des principales matières ou denrées alimentaires :

INDICES DES STOCKS MONDIAUX
(base 1923-25 = 100)

Décembre.	Indice combiné.
1923	96
1924	106
1925	117
1926	134
1927	141
1928	158
1929	187
1930	229
1931	276
1932	263

Décembre.	Blé.	Coton.	Sucre.	Café.	Thé.	Soie.	Cuivre.	Étain.
1923	102	91	87	73	94		110	101
1924	97	108	115	110	107		105	120
1925	102	135	144	121	103	97	96	87
1926	117	163	140	134	107	107	101	78
1927	125	146	154	225	110	119	88	76
1928	185	155	167	240	118	113	80	118
1929	197	165	213	325	135	154	112	135
1930	205	206	264	431	137	183	148	204
1931	220	216	346	512	130	213		246
1932	217	229	314	426	155	193		220

L'examen de ce tableau montre que les stocks n'ont pas cessé de s'accroître à partir de 1923. D'année en année, on a constaté dans l'ensemble une accumulation de matières premières. L'indice général qui s'établissait à 96 en 1923 a progressé d'une façon ininterrompue jusqu'en 1931, révélant ainsi un déséquilibre entre la production et la consommation.

L'aggravation du déséquilibre a été due, non pas à une diminution de la consommation mondiale, mais à un trop grand développement de la production. Depuis 1923, les superficies consacrées, par exemple, à la culture des denrées agricoles n'ont guère cessé de s'étendre.

SUPERFICIES CULTIVÉES DANS LE MONDE
(millions d'hectares).

	1922-23.	1930-31.	Augmentation p. 100
	—	—	—
Blé	99,3	134,0	35 p. 100
Seigle	40,2	48,9	22 —
Orge	27,1	36,5	35 —
Avoine	51,5	59,9	16 —
Maïs	73,0	80,3	11 —
Riz	54,0	56,3	4 —
Pommes de terre	15,3	18,7	22 —
Betteraves à sucre	1,7	3,3	94 —
Vigne	6,6	7,1	8 —
Thé	0,6	0,8	33 —
Coton	26,4	35,1	33 —

De 1923 à 1931, les emblavures ont augmenté de 35 p. 100. Les superficies ensemencées en coton se sont accrues de 23 p. 100, ainsi que les étendues consacrées à d'autres cultures.

Cette extension des cultures a coïncidé avec une amélioration des méthodes de production (emploi plus large des engrais, machinisme agricole). Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que le volume de la production se soit fortement développé et ait dépassé les besoins.

Les besoins, en effet, ne s'accroissent que très lentement. En outre, le progrès économique se manifeste non pas par une augmentation de la consommation d'une denrée déterminée — le pain par exemple, — mais par la naissance de besoins nouveaux (automobile, T. S. F.).

L'Institut international d'Agriculture de Rome a constaté, en particulier, que la consommation du blé avait eu, depuis la guerre, plutôt tendance à diminuer qu'à augmenter, par suite de l'augmentation de la consommation de la viande. Voici, d'ailleurs, comment a évolué la consommation du blé, dans le monde, en kilogrammes par habitant, pendant les périodes 1909 à 1914 et 1922 à 1927 :

	1909-1914.	1922-1927.
	—	—
Allemagne	92	65
Belgique	228	181
Danemark	112	118
Espagne	163	151

	1909-1914.	1922-1927.
	—	—
Finlande	55	43
France	224	195
Grande-Bretagne et Irlande	163	158
Italie	167	183
Norvège	43	65
Pays-Bas	120	117
Portugal	55	66
Suède	70	82
Suisse	142	131
Canada	312	188
États-Unis	146	133
Argentine	178	151
Japon	14	20
Australie	179	178
Nouvelle-Zélande	163	160

On remarquera que dans treize pays la consommation a diminué, tandis qu'elle n'a augmenté que dans six pays. Le résultat a été qu'à la suite de récoltes successives, anormalement élevées, les grands pays devenus surproducteurs par des moyens artificiels, essayèrent de résister au mouvement de baisse qui devait se produire, refusèrent de vendre leurs excédents au-dessous d'un certain prix et durent conserver en magasins ou silos, à la fin de chaque campagne, des stocks très importants qu'ils reportèrent sur la campagne suivante, avec l'espoir de pouvoir s'en débarrasser à la faveur de mauvaises récoltes dans les pays consommateurs. Cet espoir fut déçu et depuis 1928, malgré quelques tentatives de reprise, le fléchissement des prix s'est accentué, occasionnant en 1930 une véritable débâcle.

Le développement de la production a été la conséquence de la formidable inflation de crédit qui s'est produite à partir de 1933 dans la plupart des pays et, surtout, aux États-Unis.

Le crédit a servi à l'expansion de l'agriculture et de l'industrie. Au début, la création de nouveaux pouvoirs d'achat a déterminé une hausse des prix. Mais, par la suite, l'arrivée sur le marché d'une quantité plus considérable de produits a déterminé un fléchissement des prix.

Voici, d'ailleurs, quelle a été l'évolution des prix aux États-Unis :

PRIX DE GROS AUX ÉTATS-UNIS
(Bas 1926 = 100)

Moyenne annuelle.	Indice général.	Matières premières.	Produits finis.	Produits semi-manufacturés.
—	—	—	—	—
1923.	100,6	98,5	99,2	118,6
1924.	98,1	97,6	96,3	108,7
1925.	103,5	106,7	100,6	105,3
1926.	100,0	100,0	100,0	100,0
1927.	95,4	96,5	95,0	94,3
1928.	96,7	99,1	95,9	94,5
1929.	95,3	97,5	94,5	93,9
1930.	86,4	84,3	88,0	81,8
1931.	73,0	65,6	77,0	69,0
1932.	64,9	55,1	70,4	59,4

En 1927, le mouvement de baisse des prix a été particulièrement accentué. Il en est résulté, aux États-Unis, un ralentissement des affaires.

Cette baisse des prix était la conséquence des excès commis dans le domaine de la production. C'était le signal annonciateur de la crise. Il aurait fallu laisser se poursuivre la baisse, afin qu'elle provoque une diminution de la production.

Mais les autorités bancaires américaines, sous prétexte d'enrayer le ralentissement des affaires qui commençait, ont aussitôt procédé à une vaste inflation de crédit, grâce à laquelle les producteurs ont pu trouver les moyens de financement nécessaires pour conserver leurs stocks et poursuivre une production qui dépassait déjà les besoins.

L'inflation de crédit a pu masquer temporairement le déséquilibre existant entre l'offre et la demande. Elle n'a pas pu le faire disparaître. Elle l'a, au contraire, fortement aggravé.

On s'en est aperçu le jour où les banques ayant pleinement utilisé leurs capacités de crédit, les producteurs n'ont plus pu trouver les moyens de financer les stocks et la production. Ce fut le début de la crise que nous subissons aujourd'hui. Elle a commencé en 1929, au lieu de 1927, mais elle s'est produite dans des conditions beaucoup plus redoutables, car le mal auquel le monde doit remédier est beaucoup plus grave et plus profond qu'en 1927.

L'examen du tableau indiquant l'évolution des prix aux États-Unis montre que, de 1928 à 1932, les prix des matières premières ont fléchi de 99,1 à 55,1, soit de 45 p. 100. Pendant la même période, les prix des produits finis n'ont baissé que de 95,9 à 70,4, soit de 27 p. 100.

La baisse la plus prononcée des matières premières prouve que la crise a pour origine une expansion excessive de l'agriculture. Cette baisse, en réduisant le pouvoir d'achat de la classe agricole, a déterminé une contraction des débouchés de l'industrie et un ralentissement général des affaires.

L'évolution des prix depuis 1928 fait apparaître un profond déséquilibre entre le fléchissement des prix de matières premières et celui des prix des produits fabriqués. C'est à ce déséquilibre qu'il faut remédier.

***

Peut-on remédier à la crise par une inflation de crédit? Le moment est venu d'aborder l'examen des moyens monétaires proposés par les théoriciens de la monnaie dirigée.

Sans doute, ces moyens diffèrent quelque peu dans leur application, mais, pratiquement, s'inspirent toujours du même principe, celui d'une expansion monétaire à la fois interne et internationale.

Dans un temps où les chômeurs se comptent dans le monde par millions et où il n'est pas un État qui n'en supporte la charge, sous une forme ou sous une autre, et plus ou moins lourdement, il est normal que tout plan d'expansion monétaire interne se présente sous la forme d'une action de crédit public permettant de donner du travail à un certain nombre de chômeurs.

Le fond du problème n'est d'ailleurs pas l'action contre le chômage, c'est la recherche, par des dépenses publiques additionnelles sur fond d'emprunt, d'un pouvoir d'achat additionnel susceptible de provoquer un relèvement des prix et de l'activité économique. Accessoirement, cette politique prétend aboutir à une augmentation des recettes publiques et résoudre ainsi, dans un certain délai, les problèmes d'équilibre budgétaire qui se posent dans tant d'États et dont la solution ne peut plus être cherchée dans l'élévation des tarifs

fiscaux, ni dans la compression des dépenses. Cet accroissement du pouvoir d'achat par de nouvelles dépenses publiques sur fonds d'emprunt est si bien l'essence de tous ces projets que parfois l'on envisage comme une alternative la possibilité de consacrer le produit de l'emprunt considéré non plus à des travaux publics, mais à la couverture de dépenses budgétaires courantes à condition que le déficit budgétaire soit volontairement provoqué par des allégements d'impôts.

Le professeur Keynes, dans la si intéressante étude qu'il a récemment consacrée aux « means of prosperity », a développé, à l'usage britannique, un plan analogue.

Cependant, dans le passé, le crédit de l'État a déjà été employé, dans ce pays, à des dépenses additionnelles, sans qu'un effet de reprise économique se soit fait sentir.

M. Keynes le reconnaît lui-même. Mais il fait observer que l'on n'a jamais jusqu'ici combiné, au moins en Angleterre, une politique de grands travaux et une politique de protection douanière.

Dans le premier stade — celui parcouru par le gouvernement travailliste — l'effet économique de l'expansion du crédit public aurait été compensé malheureusement par la perte de substance qu'entraînait l'aggravation du déficit de la balance commerciale.

Plus tard, lorsque le Gouvernement national, par une politique de protection douanière, doublée d'une dévaluation monétaire, porta ses efforts sur l'amélioration de la balance commerciale, il crut devoir en même temps adopter une politique de restriction des dépenses publiques. Il resterait donc à ajouter, aujourd'hui, à l'amélioration de la balance commerciale, l'expansion interne par dépenses publiques sur fonds d'emprunt.

Doutons qu'il soit possible, dans n'importe quel pays au monde, même dans celui où l'opinion est la mieux éclairée et la plus disciplinée, de combiner la dévaluation monétaire avec un développement systématique du déficit budgétaire, sans faire naître de sérieuses inquiétudes sur l'avenir de la monnaie!

Dans cette hypothèse, le Trésor Public serait très rapidement privé de la possibilité d'emprunter pour ses dépenses

additionnelles; et le crédit privé serait même assez vite paralysé à son tour, si bien qu'en définitive le résultat probable serait une nouvelle restriction plutôt qu'une expansion du pouvoir d'achat. Enfin, la manœuvre sur la balance des paiements par la protection douanière et la dévalorisation monétaire n'est pas d'une efficacité absolue, mais seulement relative, puisqu'elle dépend de la politique douanière et de la politique monétaire des autres pays.

L'objection fondamentale qu'on peut faire à toute tentative d'expansion du pouvoir d'achat aux dépens du crédit public ou de la monnaie — en réalité toujours aux dépens des deux à la fois — c'est que l'effet direct (accroissement de la demande de l'Etat de produits ou de services) est submergé par un effet indirect en sens contraire (restriction de la demande des particuliers parce que le vague espoir que peut mettre le public dans le succès de la tentative est plus que compensé par la perception du risque certain infligé aux finances publiques et à la monnaie).

A cet effet restrictif par atteinte à la confiance et au crédit privé s'ajoute celui qui peut résulter de la hausse du loyer des capitaux.

Sans doute, il peut arriver que la tentative, si elle est poussée assez loin, déclenche un brusque accroissement de la demande sur le marché des produits, mais c'est qu'alors la confiance publique aura été ébranlée, au point de déterminer une fuite devant la monnaie et une course aux « valeurs réelles »; l'activité économique serait bien alors momentanément ranimée, mais au prix de la faillite certaine et prochaine du Trésor et de la monnaie.

Il est probable, d'ailleurs, que les partisans de l'expansion systématique du pouvoir d'achat interne ont eux-mêmes aperçu les dangers, pour ne pas dire l'insuffisance du système.

La combinaison de la protection douanière et de la dévaluation monétaire ne joue plus, en effet, sur le terrain international. Et, si tous les pays l'utilisent successivement, on risque alors d'assister à une course ininterrompue aux armements douaniers et à une fuite éperdue devant les monnaies.

C'est la raison pour quoi, sans doute, on propose généralement, sur le plan international, une même politique de

grands travaux publics financés par l'emprunt et une organisation internationale de crédit et d'émission.

***

La quatrième condition préalable au retour à l'étalon-or, s'exprime par une entente internationale qui prévienne le retour des épreuves qui, dans le passé, ont été fatales à la monnaie.

Les Trésoreries et les Banques Centrales devraient être libérées de l'anxiété qu'elles éprouvent de voir absorber les réserves monétaires de leurs pays respectifs. Il faudrait leur assurer des réserves nouvelles de change international.

Ces réserves additionnelles devraient naturellement être basées sur l'or; et elles n'auraient pas le caractère d'un secours accordé à quelques instituts d'émission dont la situation est particulièrement critique, mais s'appliqueraient suivant une formule générale à tous les pays participant au plan de relèvement des prix. Enfin ces allocations de réserves additionnelles ne devraient pas constituer une sorte de supplément permanent aux réserves existantes; elles devraient agir comme facteurs d'équilibre, comme éléments régulateurs, jouer à plein tant que les prix restent anormalement bas et pouvoir être progressivement retirées si les prix s'élevaient trop vite.

Sans doute, il est fort important de chercher à libérer les Trésoreries et les Banques Centrales de l'appréhension où elles se trouvent toutes plus ou moins, à l'heure présente, de voir s'épuiser les réserves monétaires. Mais l'on veut aussi qu'aussitôt acquise une nouvelle liberté d'esprit, les Banques d'émission en usent pour élargir le crédit bancaire, et les Trésoreries pour emprunter.

J'ai déjà fait des réserves expresses quant aux facultés d'emprunter des Trésoreries. Je voudrais montrer aussi qu'il ne dépend pas des Banques Centrales de provoquer la hausse des prix par une action purement monétaire.

1° Les Banques d'émission n'ont pas le moyen d'accroître le volume de la circulation monétaire. Il faut, en effet, que les nouveaux billets mis en circulation correspondent à un besoin, sinon ils tendront à refluer vers la Banque d'émission,

En 1931 et 1932, par exemple, les Banques de Réserve Fédérale, en Amérique, pour remédier à la dépression économique et provoquer une hausse des prix, ont procédé à des larges achats de titres sur le marché. Elles ont, par une politique systématique d'expansion de crédit, exercé une pression continue sur le loyer de l'argent à court terme.

Le taux officiel de la Banque de Réserve Fédérale de New-York a été abaissé de 3 1/2 à 2 p. 100. Sur le marché libre, le taux est tombé à 1/2 p. 100.

Cette politique a permis seulement aux banques privées de rembourser leurs dettes envers les Banques de Réserve Fédérale. Elle n'a eu aucun effet sur le volume du crédit. Elle n'a, d'ailleurs, pas provoqué une reprise des affaires, ni arrêté la baisse des prix.

2° Non seulement les Banques d'émission ne peuvent obliger le marché à leur emprunter des fonds, mais elles ne peuvent pas non plus contrôler l'emploi du crédit créé par elles.

Si le crédit, par exemple, est employé à l'achat de valeurs de bourse, il n'aura pas grand effet sur le niveau des prix. D'autre part, s'il est utilisé à la fabrication d'un article qui est déjà produit en excédent, il entraînera une baisse et non une hausse des prix.

3° Les Banques d'émission n'ont, en outre, aucune influence sur la vitesse de circulation de la monnaie. Si les nouveaux billets créés par elles sont thésaurisés, le niveau des prix ne subira pas de changement.

4° Depuis la crise, les Banques d'émission ont, d'ailleurs, suivi une politique de crédit facile. Sur les trois principaux marchés, Paris, Londres et New-York, les taux officiels d'escompte ont sensiblement baissé, ainsi qu'en témoigne le tableau ci-dessous :

Moyenne annuelle.	Banque de France.	Banque d'Angleterre.	Banque de Réserve Fédérale de New-York.
1928	3,53 p. 100	4,50 p. 100	4,50 p. 100
1929	3,50 —	5,50 —	5,16 —
1930	2,72 —	3,41 —	3,04 —
1931	2,11 —	3,98 —	2,12 —
1932	2,50 —	3,01 —	2,81 —
1933 (1er trim.)	2,50 —	2,00 —	2,82 —

Sur le marché libre, les taux privés de l'argent ont encore baissé plus fortement. Le taux de 1 p. 100 et même de 1 /2 p. 100 a été fréquemment en vigueur :

Escompte hors banque.

	Paris.		Londres.		New-York.	
	Max.	Min.	Max.	Min.	Max.	Min.
	—	—	—	—	—	—
1928	3,37	2,50	4.62	3,72	»	»
1929	3,56	3,37	6,25	4,28	5,69	3,81
1930	3,47	1,94	4,41	2,05	4,00	1,94
1931	2,12	1,06	5,91	1,84	3,37	0,94
1932	2,12	1,00	5,81	0,69	3,06	0,44
1933 (1er term.) . . .	2,44	1,06	0,78	0,50	5,00	0,75

Cette politique d'argent à bon marché n'a pourtant eu aucun effet sur les prix. L'indice du *Bureau of Labor* des États-Unis a fléchi d'une façon interrompue, passant de :

95,3 en 1929
à 86,4 en 1930
à 73,0 en 1931
et à 64,9 en 1932.

Cette baisse rapide des prix montre que la politique suivie a été complètement inefficace.

5° La baisse des prix, qui a ramené l'indice de 95,3 à 64,9 soit une réduction de 32 p. 100, a cependant été accompagnée d'une augmentation de la masse des instruments de paiement. Voici, en effet, comment a évolué, entre 1928 et 1932, le montant de la circulation monétaire (billets et comptes courants de la Banque d'émission), dans les principaux pays du monde :

Les prix ont aussi fortement fléchi dans les pays qui ont bénéficié d'une expansion de la circulation que dans ceux qui ont subi une diminution du volume des instruments de paiement.

Il y a même lieu de noter que la baisse des prix la plus marquée s'est produite en Hollante (48,65 p. 100) où le volume de la circulation s'est accru de 38 p. 100.

	Total de la circulation des comptes courants. Fin 1928.	Fin 1932.	Augmentation (+) ou diminution (—) de la circulation monétaire p. 100.	Baisse de l'indice des prix.
	—	—	—	—
	(en milliards de francs).			
France	71	105	+ 48,12	— 33,79
Allemagne	35	25	— 28,65	— 38,97
Angleterre	61	63	+ 2,09	— 34,10
Belgique	9	13	+ 48,36	— 38,95
Hollande	9	13	+ 38,36	— 48,65
Italie	26	20	— 23,25	— 36,31
Pologne	4	3	— 18,58	— 43,64
Roumanie	3	4	+ 13,17	— 46,68
Suisse	6	13	+ 130,66	— 36,21
Yougoslavie	3	2	— 13,92	— 37,75
États-Unis	111	134	+ 20,83	— 35,26
Espagne	26	29	+ 8,24	— 3,43
Danemark	3	3	+ 12,54	— 21,20
Autriche	4	4	+ 0.87	— 14,98
Bulgarie	0,1	0,1	— 43,92	— 42,60
Finlande	1	1	— 27,83	— 10,90
Grèce	2	3	+ 15,41	
Hongrie	2	2	— 28,32	— 40,00
Norvège	3	3	— 4,43	— 24,55
Suède	6	5	— 3,73	— 25,52
Tchécoslovaquie	1	1	— 26,06	— 29,00
	386,1	446,1	+ 15,12	

Dans l'ensemble de ces 21 pays, la masse des instruments de paiement s'est accrue de 15 p. 100. Cependant, l'indice des prix de gros a fléchi, en moyenne, de plus de 30 p. 100. Ce phénomène montre que, si les banques d'émission ont pu accroître leur circulation monétaire, elles n'ont pas pu provoquer une utilisation effective des nouveaux pouvoirs d'achat émis dans le public.

Admettons, cependant, et malgré toutes ces raisons, appuyées de chiffres, à mon avis, décisifs, que la manipulation monétaire réussisse à créer une hausse momentanée des prix.

Ne doit-on pas craindre qu'une telle hausse soit passagère et qu'elle risque d'être suivie d'une réaction qui laisserait le monde dans une situation pire qu'avant l'expérience?

De quel droit supposer, en effet, qu'une hausse des prix, provoquée par une expansion de crédit de source publique, aurait un résultat plus durable que tels ou tels événements qui, à diverses reprises, ont paru galvaniser l'économie mondiale en faisant escompter tantôt un accord politique, tantôt une entente économique qui, finalement, ne se réalisaient pas.

Chaque fois la déception constatée a provoqué une réaction qui aggravait le mal. Peut-on escompter, avec assez de confiance, que la hausse des prix déterminée par l'expansion de crédit permette une amélioration réelle, une plus grande liberté des échanges par exemple, une meilleure adaptation de la production aux débouchés? Les Parlements et Gouvernements responsables ont-ils le droit d'engager une action internationale aussi lourde de conséquences sur un espoir aussi spéculatif?

Ne vaudrait-il pas mieux utiliser un régime de confiance pour travailler à l'abolition des restrictions de change et aussi de certaines restrictions douanières et préparer ainsi le retour à la stabilité monétaire?

L'expansion de crédit résulterait alors d'une conversion progressive des disponibilités thésaurisées en pouvoir d'achat effectif; elle accompagnerait l'amélioration réelle des conditions économiques. Au contraire, l'utilisation directe de l'action monétaire à une expansion de crédit par les Trésoreries et les Banques d'émission risque de faire perdre à celles-ci la marge de sécurité qu'on prétendrait leur donner et celà sans autre profit qu'une réaction sur les prix qui risque d'être éphémère, si elle n'est pas soutenue par un régime de confiance au vu d'une amélioration réelle des conditions économiques.

A la vérité, on prétend bien obtenir, à la faveur d'une action internationale, non seulement l'expansion de crédit par les Trésoreries et les Banques Centrales, mais aussi, et par surcroît, l'abolition des règlementations de change, l'atténuation des restrictions douanières et même la stabilisation des monnaies.

Mais vouloir obtenir d'un pseudo-renforcement des réserves monétaires à la fois une expansion directe de crédit qui est une consommation de ces réserves et les avantages d'un accrois-

sement de sécurité, n'est-ce pas prétendre tirer deux montures du même sac?

Il faut choisir, et j'avoue ne pas concevoir d'autre choix possible que celui du retour à la stabilité monétaire, convaincu d'ailleurs que l'expansion de crédit de source privée et parfaitement saine, celle-ci, ne manquera pas d'accompagner ce retour.

***

Comment concevoir, en partant de la situation présente, le retour à la stabilité monétaire?

Il conviendrait d'abord de se mettre d'accord sur l'objectif final. Peut-on en imaginer un autre que la stabilisation légale sur la base de l'or?

M. Keynes, après avoir indiqué qu'il lui faut surmonter une forte répugnance pour le vil métal, se rallie au principe de l'étalon-or. Mais, il s'agit d'un étalon-or dirigé. Chaque pays participant à l'action internationale adopterait une parité de fait entre l'or et sa monnaie nationale, parité de fait qui pourrait être modifiée, au besoin, de temps à autre, si les circonstances l'exigent, absolument comme le taux de l'escompte, modifications qu'il faut espérer devoir être de faible amplitude, ajoute-t-on, comme s'il s'agissait d'une question de détail!

Une parité inchangeable serait imprudente, explique-t-on, avant que nous n'en sachions beaucoup plus long sur le futur mouvement des prix internationaux et sur les possibilités qu'aurait le nouvel institut international d'influencer le mouvement des prix.

Comme la science de l'avenir et la possibilité de gouverner les prix seront probablement, longtemps encore, refusées au commun des mortels, il faut bien considérer cette proposition d'étalon-or mobile comme ayant une portée permanente.

Dans un pareil système, l'or jouerait donc un rôle secondaire. Ce qui serait essentiel, c'est l'autorité qui, dans chaque pays, aurait le pouvoir de modifier la parité entre l'or et la monnaie nationale. Il n'est pas question, en effet, de donner ce pouvoir à une autorité internationale, pour d'évidentes raisons de souveraineté. Mais alors, ne sommes-nous pas dans

la pure abstraction financière, je dirais presque dans la sphère des compositions d'école, très loin des réalités humaines et politiques?

Conçoit-on, ailleurs que dans un pays de rêve, cette autorité publique, infiniment sage et infiniment énergique, réglant à volonté la valeur-or de la monnaie avec le seul souci d'atténuer les mouvements de prix sans égard à la pression des finances publiques, aux besoins économiques du moment, aux sollicitations du progrès social et à celles même de la politique intérieure?

Rien, dans l'expérience la plus récente même des pays où l'éducation civique est le plus avancée, n'autorise une anticipation aussi hardie. Et que serait-ce dans les pays politiquement plus frustes; et comment se traduiraient dans la vie économique les différences de conduite d'un pays à l'autre?

Enfin, n'oublions pas que le but principal de la stabilité monétaire est le rétablissement du crédit; il s'agit de savoir ce que contient réellement la promesse de fournir un nombre donné d'unités monétaires à une date déterminée. Si cette promesse contient l'équivalent d'un poids d'or, sa transaction ne repose pas encore sur une base absolument sûre, puisque le pouvoir d'achat de l'or est variable; mais en fait, tout le monde se contente de ce degré de sécurité, faute de mieux. Si le contenu de la promesse de payer reste à préciser suivant l'appréciation ultérieure d'une autorité, nécessairement politique, jusqu'à quel stade lointain de l'évolution humaine faudra-t-il remettre la restauration du crédit? Concluons donc : il est difficile de faire au système de l'étalon-or sa part; c'est lui qui dicte ses conditions.

Les conditions de son fonctionnement peuvent être utilement influencées par une coopération constante entre les principales banques d'émission, mais cette coopération ne saurait donner au système de l'étalon-or les effets théoriques d'un système de monnaie dirigée. Il faut choisir entre l'avantage d'une monnaie ayant une valeur intrinsèque aussi constante que possible, et l'avantage d'une monnaie dont on fait varier la valeur intrinsèque pour agir sur les prix.

Le second système suppose le contrôle international d'une autorité politique, économique et financière aussi sage que

puissante, dont rien, jusqu'à présent, n'annonce l'avènement. L'expansion de crédit susceptible de provoquer un légitime relèvement des prix doit être attendue du retour de confiance déterminé chez les détenteurs de disponibilités thésaurisées par toute action tendant à la stabilité monétaire.

Moyennant un accord international sur le principe d'une telle action, il n'y aurait probablement pas de difficultés insurmontables au sujet des conditions préalables à une stabilisation légale des monnaies flottantes. Le retour de confiance et le relèvement des prix qu'on peut attendre d'un tel accord international faciliteraient, en effet, l'atténuation des restrictions de change et des restrictions douanières.

S'il est permis de dégager de cet exposé une conclusion générale relative à la Conférence internationale de Londres, on peut dire que le fondement indispensable à des négociations utiles consiste, d'une part, en un certain apaisement des inquiétudes politiques internationales, et, d'autre part, en un consentement général au principe d'une monnaie « non dirigée ».

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

VATEL

Comme on ne fait rien pour rien, je vous demande un potage aux carottes, un ragoût de mouton et un de bœuf, comme celui que nous eûmes lorsque Monsieur le Commandeur de Souvré, dîna chez vous, de la sauce verte, un autre plat, soit un chapon aux prumeaux ou telle autre chose que vous jugerez digne de votre choix. Si je pouvais espérer deux assiettes de ces confitures dont je ne méritai pas de manger autrefois, je croirais vous être redevable de ma vie. J'envoie donc savoir ce que je puis espérer pour lundi à midi.

(La Rochefoucauld. *Lettre à Madame de Sablé.*)

La volupté du goût n'appartient pas à notre XVIIe siècle, mais il semble que les « Dames ménagères » de France aient pris plus particulièrement en mains, à cette époque, le gouvernement des « choses de la bouche ». Et grâces certes leur soient rendues, car leurs mains fines eurent tôt fait de substituer quelque sagesse aux grossièretés d'antan. Autorité de l'esprit sur la matière : n'est-ce pas là toute l'histoire de France? Foin des beuveries et gloutonneries pour héros du commun! Phagon mangeant un jour, devant l'empereur Aurélien, un sanglier, un mouton, cent pains ronds et un cochon de lait, arrosés de vingt-quatre mesures de vin; Milon de Crotone engloutissant un bœuf de cinq ans après l'avoir assommé d'un coup de poing... autant d'images de rhétorique pour illustrer la moue de nos Précieuses. Les raffinements même d'un Vitellius, auprès des pires somptuosités de la table française, ne sont que débordements malséants, relevant de l'orgueil, non du goût; et dans les viandes noires de l'orgie romaine, toutes parfumées soient-elles de silphium, de sésame et d'origan, il rôde je ne sais quel péché de l'esprit.

Pour nous faire oublier les vastes cuisines romaines, avec leurs dépendances pareilles à des établissements militaires, l' « olearium », le « promiscundus », le « pistrinum », les « cellæ vinariæ », il ne faudra pas moins que la grâce et la mesure d'un poète :

> Un sanglier de Lucanie
> Pris dans un petit vin du Midi,
> Entouré de raves, de laitues, de racines,
> De la lie du vin de Cos...

O miracle d'Horace! Nous voici suffisamment dépouillés, imprégnés du mystère de la simplicité, pour franchir avec aisance le seuil d'une cuisine de France.

Qu'elle soit de province, et la vertu, pour nous, sera plus grande, de ses aromes et de ses feux.

Il n'était pas peu Français, ce Seigneur de bonne souche qui dînait seul, avec son hôte, dans la cuisine de ses pères... Servantes, suspendez la houppelande du voyageur. Voici les clés de l'argenterie, voici le livre du cellier. Et pendant qu'on s'affaire dans les chambres et que les torches s'allument aux écuries, vous dresserez la table dans la cuisine, face aux landiers de fer : feux de sarments et chants de broche ne sont pas mince régal aux hommes de ma race...

Pour éclairer ce fin commerce de la chère associée aux délices de l'esprit, qu'ai-je besoin d'autre, ô mon hôte! que de quatre candélabres d'argent?... En matière d'apparat, la Province française met tout son luxe dans la sobriété. Aux tables d'ivoire, d'écaille de tortue, d'ébène et de nacre, elle substitue les nappes blanches de linon de Cholet, tissées fil à fil par ses femmes et, pour honorer le vin de ses vignes, elle préfère le pur cristal de Baccarat aux coupes d'or ciselé incrustées de pierres précieuses. C'est que tous, gentilshommes de Bourgogne ou de Provence, de Touraine ou d'Anjou, déposant à l'entrée leurs gants de même pointure, se retrouvent alliés, de bien étrange sorte, par cette Dame de qualité qu'est la Cuisine Française.

Pour tous ces hommes de bonne maison, l'art de bien manger ne saurait être distrait des mérites de la civilisation. C'est un propos courant, à la Ville comme à la Cour, qu'il n'est pas de grand problème qui ne se traite avantageusement autour

d'une table; et souvent un plat fameux a créé un terrain d'entente favorable au règlement des plus graves questions internationales. Un dernier représentant de cette doctrine du grand siècle, M. de Talleyrand, dira au roi Louis XVIII, avant de partir pour le Congrès de Vienne : « Que Votre Majesté veuille bien me croire, j'ai plus besoin de casseroles que d'instructions écrites. »

A la femme française revient l'honneur d'avoir compris ce rôle de la cuisine, et les égards qui lui sont dus par toute maîtresse de maison ayant mission de réunir quelques personnages d'élite dans une atmosphère spirituelle et raffinée.

Viennent les temps de hâte et d'artifice où la chimie fait loi, il y aura toujours l'hommage d'une femme pour entretenir quelque ferveur autour de Celui qui a le mieux personnifié la grande cuisine française, dans son intimité vivante avec la fleur et le fruit même de notre sol : « l'Illustre et Très Puissant » Vatel.

I

ENTREMETS D'UN CYGNE

Prenez un cygne, mettez-le en état d'être rôti, et le mettez à la broche. Pendant qu'il rôtira, faites une pâte claire, arrosez-en votre cygne en sorte qu'elle puisse cuire dessus la peau, et faire comme une espèce de croûte. Au reste prenez garde qu'il n'y ait rien de rompu, ni ailes, ni cuisses, et pour bien faire il faudra dresser le col de même que s'il nageoit dans l'eau. Quand il sera bien cuit et bien doré de sa pâte, tirez-le de la broche et ôtez toutes les brochettes, excepté celles du col. Faites ensuite une tirasse de pâte, qui soit forte et épaisse d'un bon pouce et un peu plus, faites-la cuire sans bouillir, et peindre en verd comme un pré bien herbu. Faites aussi dorer ou argenter votre cygne jusque environ deux doigts près du col et remarquez qu'il faut au moins dorer le bec et les pieds. Ayez un manteau volant qui soit de couleur vermeil par dedans, et armoiriez-le par dehors de telles armes ou autres figures qu'il vous plaira. Servez votre cygne dessus cette pâte, couvrez-le en partie de ce manteau et mettez huit bannières qui tiennent à de petits balais de deux pieds et demi de long, et qui soient aussi armoirées comme dessus.

(*Le Parfait Cuisinier Royal.*)

François Vatel, dont le prénom veut dire *Français*... Son ombre rôde dans nos plus vieilles demeures, autour des casseroles où « mijotent » avec une sage lenteur les sauces succu-

lentes; sur ces daubes profondes où « braisent » calmement de beaux quartiers de bœuf; au creux des cocottes de fonte noire à l'haleine savoureuse; parmi ces bassines où s'écument les confitures; dans la clarté chantante des braises où s'anime doucement un poulet à la broche...

Bonnes gens de nos provinces, bonnes gens de mon enfance, êtes-vous encore là pour m'enseigner?... Femme, redites-moi tout bas, comme une chanson apprise au berceau, « le principe des sauces »; et vous, Chef, ajustez vos bésicles pour chercher avec nous, aux grimoires de famille, une « recette maison » : c'est à Maître Vatel qu'il s'agit de faire place aujourd'hui, au haut-bout de la table. Et moi, pour votre peine, je veux bien vous conter son histoire.

***

... On le croirait bourguignon ou, tout au moins, né quelque part en France dans une de ces maisons basses, aux volets clos, qui cachent à la route un jardin merveilleux, visité de frelons et de mouches à miel. Et pourtant, fait étrange, il n'est point de province. C'est un Parisien de l'Ile Saint-Louis.

Tout jeune et livré à lui-même, car ses parents sont pauvres, il flâne à travers les rues du quartier Saint-Victor, le nez levé aux découvertes de la vie. Parmi tant de boutiques, il en est une fort bien achalandée, qui attire chaque jour ses pas d'enfant : celle du Maître-Pâtissier-Traiteur Jehan Héverard, parrain de son frère Antoine.

Tenir office de pâtissier, à cette époque, mérite bien quelque considération, si nous en jugeons par ce Claude Thomas, qui possédait dans son échoppe « vingt-huit cuillers et vingt-et-une fourchettes d'argent, deux aiguières, trois salières, un vinaigrier, un sucrier, deux coquetiers, une tasse, une écuelle à oreilles, une assiette, sans compter deux petits bassins à cracher, et un grand bassin à laver les mains : le tout valant six cent quatre-vingt-seize livres; et la batterie de cuisine étant à l'avenant ». Dans la salle de boutique, où s'ouvrait le four, les poissonnières, tourtières, chaudières abondaient, et une quantité considérable d'étain, dont le poids atteignait

quatre cent quarante-quatre livres, était rangée sur les dressoirs ou contre les murs. Notez encore que Claude Thomas a de nombreux « rouslots », vaisseaux de cuivre à profusion, et que, les jours de fête, sa femme revêt « cotte de serge rose sèche avec un tablier de damas noir garni de deux boutons d'argent ». Enfin, pour compléter cette maison si bien garnie, sa cave contient « onze muids et deux feuillettes de vin clairet, cru de Laines-au-Bois, estimés ensemble quatre cent trente-deux livres. »

Maître Jehan Héverard, lui, est Pâtissier-Traiteur. Charge bien plus considérable, car elle comporte toute l'organisation des fêtes. Il cuit la grosse viande, il prépare gibier et volaille. Il n'est baptême, ni mariage, dans le quartier, qu'on n'ait recours à lui. Aussi de tous les coins de l'île, et de bien plus loin à la ronde, c'est grand plaisir que d'aller voir la devanture du Maître : les châteaux de biscuit édifiés sur des rochers de meringues, les grottes de confiserie d'où s'échappent des cascades de gelée tremblante, les tours crénelées en caramel disposées sur des « champagnes d'osières », et ces merveilleux carrosses de sucre où, dans un éblouissement de candeur, une grande dame de Cour s'attarde à monter, foulant, comme Cendrillon, d'une pantoufle de vair un marchepied de nougat doré. Et l'enchantement se prolonge ainsi fort avant dans la nuit, par une animation de personnages et d'animaux fantastiques, dont les ombres se livrent à des danses et jeux merveilleux derrière les parchemins transparents éclairés à la chandelle.

L'enfant Vatel vit là un rêve sans contrainte. Ah! toucher de ses doigts le pur miracle de toutes ces tourtes croustillantes, de ces massepains, tartelettes, craquelins et choux bourrés de crème rare; approcher son visage de ces grandes brioches toutes chaudes dont il ne connaît que le parfum; contempler, à toutes heures du jour, les trois Rois Mages sous leur manteau de sucre pilé et le Jésus de pâte rose auréolé de miel blond... Quel éternel Dimanche! On ne peut résister davantage à l'appel des Élus.

A onze ans, conduit par François Vatel et Jacquette Langlois, ses parents, Jean-François Vatel franchit le seuil de Maître Jehan Héverard. Admis aux rites de la grande corpo-

ration, il en revêt l'uniforme : la blouse blanche et le bonnet de coton des apprentis.

II

ENTRÉE D'UN PETIT COCHON DE LAIT

Prenez un petit cochon de lait, échaudez-le bien, et le vuidez proprement. Hachez le foye à part, avec du lard blanchi, des truffes et des champignons, quelques câpres, un anchois, une moitié d'ail, un peu de fines herbes; le tout passé dans la casserole, et bien assaisonné, farcissez-en le corps de votre cochon de lait; ficelez-le bien, et le faites rôtir, l'arrosant de bonne huile d'olives et servez chaudement... Pour bien échauder un cochon de lait, il faut le frotter avec de la poix résine en poudre, avec de l'eau chaude, mais qui ne le soit pas trop : vous l'échauderez ainsi facilement.

Sagesse du sang français à se frayer sa voie... Des années ont passé sur le murmure des villes, et les rivières de France ont emporté plus d'une histoire humaine. Un homme songe, à mi-course de son destin qui ne lui a point menti. Et c'est une belle histoire, qui le mêle encore des mains, autant que de l'esprit, à toute la chair vivante de la France.

Nos plus belles provinces pour lui font choix de leurs plus beaux produits. Sur ses tables de bois blanc, palpitent les oies du Périgord, les poulardes de Bresse, les porcelets de Saintonge, les blanches agnelles de Normandie. Au carrelage de son seuil, les grands courtiers de venaison versent, pattes liées, les plus somptueuses bêtes de nos forêts d'Ile-de-France. Et l'oiseleur lui fait ses visites journalières, déposant à ses pieds, dans de vastes pannerées, les oiseaux du ciel encore chauds et duveteux. De la besace même du braconnier, mainte bête des chaumes chemine jusqu'à lui.

Sous tant de poil, sous tant de plume qu'anime encore un sang royal, quelle plus belle litière que cette coulée d'herbages et de fruits? Potagers du Bocage, du Blésois, vergers clos de l'Anjou, parfumez, à l'office, les grandes hottes de vannerie où l'homme aux mains expertes saura faire son choix. Par-dessus les bassines de cuivre qui embaument la vie souterraine des cuisines, toute la Provence en fleurs lui apporte ses aromates, ses bourgeons et ses câpres. Et les aulx quittent le fond des vallées à l'appel de sa voix. Despotique et patient,

il dispute même aux dames de la Cour ces citrons doux qu'elles aiment réchauffer au creux de leur main gauche et mordre, de temps à autre, pour se donner des lèvres vermeilles...

Car s'il s'agit de belles façons, ne croyez point que son art n'y sache faire droit. Au gré de sa fantaisie, il « pare » de ses plus beaux vêtements un faisan vénéré, il « trousse » dans une feuille de vigne une grive de Lorraine, à moins qu'il ne préfère réduire à la dimension d'une tourte quelques magnifiques volailles du Vendômois, ou faire de dix jambons du Bayonnais une simple tasse de jus précieux. Chirurgien à ses heures, il extraira le cœur, gros comme une noix, d'une magnifique laitue pommée... Sous les guirlandes de boudins longs d'une aune, c'est un Magicien qui fait « ses tours ».

Vous l'avez deviné, le petit gâte-sauce qui, sous l'œil sévère du patron, frottait d'ail les parois d'un mortier, triait un à un les pois les plus fins et nappait de sucre perlé les oranges de Chine, est maintenant « à son compte », Écuyer-de-cuisine chez le puissant Fouquet. Bientôt même, il remplacera Pouilly, le Maître d'Hôtel, et sera de ce fait un véritable personnage, portant « épée au côté et diamant au doigt ». Sa fonction est plus considérable qu'on ne le croit. Véritable Régent, chargé de soucis comme un Commis du Roi, il a sous ses ordres tout le monde des cuisines, depuis les petits mitrons jusqu'au haut personnel de maison choisi par lui : le Grand Écuyer, le Sommelier, le Confiturier, le Cuisinier, le Pâtissier.

Quand Maître Vatel paraît, on lui présente les viandes. Il assiste ensuite à la distribution des pains; contrôle lui-même les achats en charcuterie et en épicerie; veille à ce que la maison soit de tout bien fournie. Il fait le marché avec le chandelier pour la chandelle. En grand seigneur, il visite chaque jour ses sous-sols, s'assurant qu'il ne manque rien à la batterie de cuisine, ni au foyer.

Après quoi, son travail journalier est loin d'être terminé. Il ne lui suffit pas de tout régler dans le gouvernement de la maison proprement dite. Il doit encore descendre aux écuries, placées sous ses ordres comme toutes dépendances, et faire son tour à la Sellerie.

C'est vraiment l'homme dont « la bonne tête est capable de soutenir tous les soins d'un État ».

Son repos? En est-il d'autre qu'à la nuit, au fond de ses appartements privés, le songe solitaire qui le porte, à travers bois et champs, attentif à toutes les ressources du bon terroir francais?

Homme aux douces manières, promeneur invisible... Vous pouvez avec lui suivre ces longs sentiers bordés d'oseille sauvage, qui conduisent sous la lune aux fermes opulentes. Vous pouvez, sur ses talons, parcourir à belles enjambées ces grands espaces verts où repose le bétail; écarter les taillis où gîte le gibier; longer les purs ruisseaux peuplés de vie nocturne...

Mais qu'un chien, dans la nuit, rompe de son aboiement l'enchantement du songe, et nous voici rendus à la réalité. Comme dans les *Contes* de Perrault, la terre soudain s'entr'ouvre, et de nouveau parmi le bruit et l'affairement des hommes, entouré de ses cuisiniers, de ses marmitons, de tous ses aides et gens de service qu'éclaire la flamme des fourneaux, Maître François Vatel, tout investi encore du mystère de ses nuits, dispense à des Français le fruit de ses méditations.

C'est de ses lentes et sages préparations, faites à la gloire de son Prince, et dont il a bien voulu nous garder les secrets, que je vais maintenant vous parler.

III

GRANDE ENTRÉE D'UN ROS-DE-BIF DE MOUTON

Prenez toute la croupe d'un mouton bien tendre; levez adroitement la première peau de dessus par la pointe et la laissez attachée par en bas. On y met quelques tranches de jambon bien minces assaisonnées de persil, ciboule et poivre blanc. Rangez le tout sur la croupe de votre mouton avec quelques bardes de lard et renversez la peau par dessus. Ficelez-le ensuite et le faites cuire à la broche, enveloppé de papier. Étant rôti, panez-le proprement, garnissez de côtelettes de mouton, un ragoût fort riche par dessus, et servez chaudement.

Il y a viande et viande. Un pré-salé de Normandie dont la chair se rompt sous les doigts revêt à la cuisson un ton d'amarante clair. L'anémique brebis des Causses, l'âpre mouton

des Ardennes, pour ne nourrir point graisse si blanche et si lectée, n'en recèlent pas moins saveur délicieuse, tirée des herbes courtes et des pousses mêlées d'aromates sauvages.

Un bon agneau est celui dont les yeux se montrent brillants et « pleins dans la tête ». Recherchez à son col la pureté de ses veines et vous pourrez sans crainte dire qu'il est de race normande.

Un petit veau de Pontoise, âgé d'au moins deux mois, fait honneur à la table d'un hôte de qualité. N'hésitez pas à tirer de ses épaules de fines noisettes, que vous piquerez de lardons fins et mettrez longuement à braiser, avec force lard de poitrine, carottes, oignons, thym et romarin.

Mais qu'est-ce tout cela sinon menue monnaie de table, auprès de ces aloyaux succulents tirés des flancs somptueux de nos grands bœufs d'Auvergne? Il y a dans ces animaux sacrés un manger délicieux dont on ne se lasse point, tant il laisse à la bouche de large et calme volupté.

Le porc est indispensable à la vie ménagère : il a pour elle toutes complaisances, se laissant travailler de maintes et maintes façons. On le débite en boudins, andouillettes, saucisses. On tranche son lard en petits dés, dont l'efficace donne du ton aux légumes et du velouté aux viandes. De ses magnifiques jambons, il régale les tables seigneuriales, tandis qu'aux fêtes familiales ses pieds nacrés, noués deux à deux dans un large ruban, se peuvent servir grillés dans une magnifique coulée blonde de beurre fondu mêlé de mie de pain.

Et ce n'est point déshonorer le chapitre des viandes que d'y faire place à la volaille. César a conquis la Gaule avec un coq au vin. Nous entendrons toujours la voix française d'un Lauzun s'élevant contre les extravagances de la Grande Mademoiselle à Choisy : « Voilà un bâtiment bien inutile! Il ne fallait qu'une petite maison à venir manger une fricassée de poulets. »

En été et dans les premiers jours de l'automne, le poulet de race pure atteint à sa perfection. Nourrie d'herbes sucrées « et d'une pâte qui doit être mollette », sa chair descend dans le gosier avec un velouté délectable. Je parle, bien entendu, de la poulette fraîche née, tendre et bien en chair, de celles que l'on emploie en rôt pour une personne et qui, mises à la broche,

devant un grand feu clair, répandent dans la lèchefrite un jus couleur de vieil or.

Le chapon gras de Bresse est plat d'Évêque ou de Monarque, lorsqu'on laisse à nos truffes le soin de parfumer lentement ses flancs. Mais il n'est rien de comparable au chapon « en pèlerin » ou à la « Capilotade, » aromatisé d'orange, de citron « et d'un tout doucereux bouillon de légumes jeunes ».

***

Et maintenant, toutes viandes apprêtées et servies sur leurs réchauds d'argent, de quels rites entourer leur traitement sur table?

Comme s'il accomplissait un sacerdoce, le Grand-Écuyer-Tranchant s'approche de l'autel : sa haute table garnie d'ustensibles impeccables. D'un geste sobre, il écarte le linge recouvrant les couteaux et, sur de larges tartines de pain mol préparées à cet usage, il essaie chacune de ses lames.

Puis sans attente ni recherche, en pleine autorité, intervient de haute main l'art rigoureux du découpeur. Emmanchant bien ses instruments, il « attaque » tour à tour « les bouillis », les « ragoûts », réservant son plus grand coutelas pour le rôt d'importance.

Tout bon Écuyer-Tranchant respecte les règles de son métier pour les avoir vues longuement pratiquer. Il se souvient du temps qu'apprenti, on lui enseignait comment un petit cochon « au Père douillet », ruisselant encore de son jus de coriande, de thym, de basilic, de romarin, de sauge, de persil et de ciboule, se tranche en huit coups. « Du premier coup, on coupe la tête. Au deuxième coup, et au troisième, on coupe les oreilles. On le rembroche derrière les reins et l'on commence à couper cette partie par la cuisse gauche, puis l'épaule gauche, la cuisse droite. Il vous reste l'épine du dos qui demeure dans la fourchette et auquel vous donnez deux coups. »

Mais ce n'est pas tout que de trancher. Dans le choix des morceaux interviennent encore questions de préséances. L'aile du poulet a droit sur tous autres morceaux. Seules les cuisses de la bécasse peuvent être servies sur table seigneu-

riale. De l'oyson, on ne retient que les deux petites « fourchines » du côté du col. Enfin, dans une tête de veau, on fait l'honneur de la cervelle au premier de la compagnie; on présente un œil et une dent au second; deux oreilles au troisième; puis vient le côté de la mâchoire, etc.

En vérité, le Grand-Écuyer-Tranchant est bien le Maître-de-Cérémonies « des Plaisirs de la Bouche ». Son mérite le hausse aux privilèges d'un rang social plus élevé que le sien. « J'aurais cru manquer d'amour pour ma patrie, nous dit ingénument le Tranchant Pierre Petit, si j'avais négligé plus longtemps de mettre au jour un art qui fait honneur à tous ceux qui le possèdent, et qui ne déroge point à la noblesse, puisque les Rois et les Grands Seigneurs se font une gloire d'avoir un Écuyer-Tranchant qui tient le rang entre les domestiques et son maître. »

Nous ne nous étonnerons pas de voir un jour Vatel, dans son exil, songeant aux anciennes splendeurs de son Maître, faire sans orgueil « hommage à la France » de ses méditations personnelles sur « l'Art de l'Écuyer-Tranchant ».

IV

LE COULIS DE CHAPONS

Prenez un chapon rôti, battez-le dans un mortier le plus que vous pourrez. Passez les croûtes de pain dans du lard fondu; et étant bien rousses, vous y mettez de la ciboule, persil, basilic, et un peu de mousserons bien hachés que vous mêlerez avec le reste et achevez de le passer sur le fourneau. Mettez-y ensuite du meilleur bouillon, autant que vous jugerez à propos et vous le passerez par l'étamine.

Faisant à son maître dédicace de son livre, le *Haut et Puissant Seigneur de la Varenne,* Écuyer de Cuisine, s'exprimait ainsi :

« Monseigneur,

» Bien que ma condition ne me rende pas capable d'un cœur héroïque, elle me donne pourtant assez de ressentiment pour ne pas oublier mon devoir. J'ai trouvé dans votre maison par un emploi de dix ans entiers le secret d'apprêter délica-

tement les viandes. J'ose dire que j'ay fait cette profession avec grande approbation des Princes, des Maréchaux de France et d'une infinité de personnes qui ont chéry votre table dans Paris et les armées, où vous avez forcé la fortune d'accorder à votre vertu des charges dignes de votre courage... Considérez que c'est un thrésor des sauces, dont le goût vous a contenté quelques fois, et qu'après tout, c'est un chef d'œuvre qui part de la main de celui qui sera, toute sa vie, Monseigneur, etc... »

Ce grand cuisinier avait raison. Trancher est une science, assaisonner est un art et qui peut exiger du génie. Qui vous dira pourquoi ce veau insipide, pâle et filandreux, devient tout à coup appétissant, lorsqu'il est « réveillé » d'une sauce « pauvre homme ». Que penseriez-vous de ces magnifiques carpes si, laissées à leur beauté naturelle, on ne songeait à leur donner du « ton » en les nappant d'une crème onctueuse et aromatisée? Vous avez fait perdre leur « duvet » à ces pigeonneaux naissants en les faisant mariner dans une bonne poivrade, et donné au contraire du fondant à ces tétines de vache en les entourant d'une sauce doucereuse.

L'art, en cuisine, consiste à ménager les affinités du palais sans l'offenser jamais de notes discordantes. Or cet accord parfait entre aliments et ingrédients ne se peut obtenir que par l'intermédiaire des sauces.

A la base de presque toutes les sauces, il y a la Sauce-Mère, le jus de viande issu du Pot-au-Feu.

La succulence d'un « pot-au-feu » dépend des ménagements pris envers lui. Le choix du récipient ne va pas sans égards. Dans les campagnes, un vieux chaudron bien patiné peut y suffire, dont la sagesse a fait ses preuves; mais un Vatel, dans ses vastes cuisines, éprouve du regard et de l'ongle, de grosses panses joufflues, en terre noire, de toutes dimensions. Le choix des ingrédients n'est pas moins important. Rejetez l'eau de puits, souvent lourde et trop dure, et lui préférez l'eau vive de rivière, ou mieux encore la douceur aérienne de l'eau de source. Pour cinq litres d'eau franche, jetez quatre livres d'un beau morceau de gîte à la noix; laissez chauffer graduellement, sur des tisons ardents, trois quarts d'heure pendant lesquels il faut, de temps à autre, libérer

l'eau de son écume; puis ajoutez un bouquet de poireaux, six carottes de grosseur moyenne, une gousse d'ail; laissez reposer le tout pendant six heures, en ayant bien soin de ne pas couvrir complètement la marmite. On doit humer un bon pot-au-feu de fort loin à la ronde... J'oubliais : si vous n'êtes trop gueux, ajoutez un poulet pour l'onctuosité du bouillon, et poussez la délicatesse jusqu'à libérer votre pot-au-feu de tout ce qui peut empêcher l'union intime du végétal et de la viande, comme os ou jarret de bœuf.

Voici une recette du Grand Siècle pour « bouillon de malade » : « Ayez des poulets ou chapons rôtis; prenez-en l'estomac avec un peu de meolle, gros comme un œuf de tétine de veau blanchie, un bout-saigneux de mouton, un oignon piqué de clous de girofles... Laissez cuire le temps de six rosaires à tout petit feu et servez chaud. »

Sans un bouillon limpide et doré, on ne saurait concevoir de bonne cuisine. C'est l'ingrédient indispensable, l'essence même de la sauce. Je sais un jus fameux extrait de jambon, de veau, d'un poulet de trois mois, d'un faisan bien en chair, de trois belles perdrix et de plusieurs râbles de lapereaux de garenne, où cependant le bouillon de bœuf joue bien son rôle...

Mais « le trésor des sauces », celui dont s'enorgueillissait le Sieur de la Varenne, n'évoque pas seulement le mystérieux apprêt des jus.

En cuisine française la routine est bien bonne, l'intuition souvent meilleure. Une once de crême versée dans un velouté a rendu à jamais célèbre le Marquis de Béchamel, et nous savons que pour Perrault, la renommée du fameux « Robert » était parvenue jusqu'au monde des Ogres.

Une sauce, fade en elle-même, a besoin d'assaisonnements comme un poème a besoin d'images. Pour avoir « le bon goût », il faut qu'elle ait de la « pointe ». Que diriez-vous d'un ragoût dont la sauce n'accueillerait ni oignons ni échalotes? Et que penseriez-vous d'un canard servi sans sa compagne de misère, l'orange? Le lièvre de Diane de Chateaumorand se suffirait-il à lui-même sans cette sauce si parfumée que l'arome, dit-on, en attirait les Chevaliers de cent lieues à la ronde?...

« Amy lecteur, écrivait un célèbre Cuisinier du XVIIe siècle, je vous donne ces mots pour vous avertir que le paquet d'assaisonnement dont je parlerai ci-après soit composé d'une barde de lard, une ciboulette, un peu de thym, deux clous, cerfeuil, persil et le lier avec une ficelle. Je vous prie aussi de vous souvenir de peler le citron dont vous vous servirez et de le piquer de deux ou trois clous de girofles. Ces deux sortes d'assaisonnements sont fort utiles pour les potages, entrées, entremets, ragoûts, bouillis, coulis, marinades, étuvées, court-bouillons et autres choses... »

L'habile Saucier est un poète qui, par le choix heureux de ses essences, vous transporte à miracle dans le domaine du rêve.

Considérez ce « roux » fait de beurre noisette et de farine de froment pur mêlés au « mouillement » des sauces. Il vous parait bien « bourgeois »? Jetez-y une poignée d'épices telles que poivre, clous de girofles et macis : vous aurez bientôt, par enchantement, quitté votre province pour des terres lointaines et ensoleillées.

Que si vous vous piquez de fidélité au sol de France, je ne sais rien de plus évocateur de notre terroir que, dans une sauce bien réduite de jus de viande, ces rouelles de truffes veinées de blanc, agrémentées d'ail, de fines herbes et ravivées d'un petit verre de vin blanc tout sec... Pour échapper à la hantise d'une forêt de France avec ses chênes centenaires, ses pins couleur de braise, ses hêtraies, il vous faut repousser ce ragoût de cèpes, ce filet madère aux oronges fraîches.

V

TERRINE ROYALE

Prenez une couple de perdrix, une couple de lapins, une bécasse, une demi-douzaine de pigeons, une demi-douzaine de cailles, trois ou quatre filets de mouton, un morceau de filet de bœuf; piquez le tout de moyen lard bien assaisonné, prenez une terrine de la grandeur de votre viande, mettez-y quelques bardes de lard au fond, arrangez-y toutes ces sortes de viandes mêlées; coupez les lapins par morceaux, et laissez le reste entier; étant arrangé, assaisonnez de sel, de poivre, de fines épices, et tant soit peu de fines herbes, d'un bouquet, un peu de persil haché : couvrez-le des

tranches de bœuf battu, et de tranches de veau; quelques bardes de lard dessus; couvrez la terrine de son couvercle et mettez-y une pâte tout autour pour bien la fermer; et la mettez cuire à petit feu, quantité de cendres chaudes autour et dessus; en y remettant de temps en temps; le laissez cuire de cinq à six heures. Faites un ragoût de cette manière : prenez des ris de veau et les lavez dans plusieurs eaux et les faites blanchir; étant blanchis, mettez-les dans de l'eau froide et les détachez; coupez-les en morceaux et les mettez sur un plat de crêtes, quelques foyes gras, des champignons, truffes, mousserons; passez le tout dans une casserole, avec un peu de lard fondu; étant passé, mouillez-le de jus, et l'assaisonnez de sel, de poivre et d'un bouquet; laissez-le mitonner à petit feu; étant cuit, dans la saison, on y met des pointes d'asperges et des culs d'artichauts blanchis; dégraissez-le bien et le liez d'un coulis de veau et de jambon. La terrine étant cuite, tirez-la et l'essuyez proprement; ensuite, ôtez la pâte du tour et l'ouvrez : ôtez les tranches de bœuf et de veau et la dégraissez bien : voyez qu'elle soit d'un bon goût et le ragoût aussi, et qu'il soit chaud, et le jetez dans la terrine; mettez-la sur un plat et servez chaudement.

De tous temps, sur nos terres, la vénerie a été à l'honneur. Les Romains ont appris des Gaulois les grandes traditions de la chasse. Le Moyen Âge a consacré en France les rites de fauconnerie : défense était faite par les anciennes lois capitulaires de donner son épervier, non plus que son épée, pour prix de sa rançon; et la noblesse, chez les femmes, s'affirmait par le droit de porter en public un faucon encapuchonné. Pour désigner des hommes de qualité, l'artiste, sur la tapisserie de la cathédrale de Bayeux, a représenté les premiers personnages, après le roi d'Angleterre, à cheval, l'oiseau sur le poing. On connaît, par la suite, la prédilection de tous nos rois pour la chasse. Louis XI, avec ses chiens, est à jamais figure de prince sur la terre de France, et les Révolutions un jour gronderont contre les fameux « Plaisirs du Roi », sorte de capitaineries où, seuls, les rois avaient le droit de chasse.

La chasse étant rituel de nobles, l'apprêt du gibier portait au plus haut point l'honneur de la cuisine française. Avançons donc avec respect dans ce qui constituait le plus beau fief de l'apanage de Vatel.

***

Qu'il soit de terre ou de marais, le gibier fait son choix de semences fraîches, de racines vivaces, d'herbes aromatisées, de jeunes pousses croquantes. Il se parfume en même temps qu'il se nourrit et sa chair en retient une saveur inaliénable : celle-là même que l'on croit discerner aux plus humbles vocables d'une langue maternelle.

Pour honorer un tel témoin, c'est dans la haute saison qu'il le faut joindre; de la Saint Jean à la Saint Rémy, quand l'année à son comble l'incite à porter son plus libre témoignage.

Et, puisqu'il est question de saison estivale, je traiterai d'abord du « gibier de plume », à chair blanche ou noire.

Parmi les nombreuses entrées dont se parait un menu du XVIIe siècle, il est souvent question de « cailles cuites à la braise », reposant à fond de marmite sous un linceul de lard, de jambon et de bœuf battu, le tout embaumé par un bouquet de fines herbes et paré de crêtes de coq, cuisant très lentement dans un de ces fours de brique qui donnent à l'oiseau « le bon goût mouillé de coulis fin », dont parle avec complaisance « Le nouveau Cuisinier Royal et Bourgeois ». Ou bien il est question de « cailles en fricassée », mitonnant à petit feu dans un jardin clos de clous de girofles, d'estragon, d'oignons mignons, de truffes, de morilles et mousserons, le tout arrosé d'un verre de vin de Champagne. Ou bien encore de « cailles à la poêle », rangées dans une casserole, l'estomac en dessous et fortement serrées dans le linge, « afin que le fumet reste captif ». Ou bien enfin du fameux « poupeton de cailles », pour lequel il fallait un godiveau parfumé d'épices rares, qui venaient de très loin, comme « grains de coriandre et de muscade », ce qui faisait un plat fort recherché des grands, étant fort conséquent.

Pour confectionner ce plat divin, la « caille verte » du laboureur, traînant à travers les sillons son gros petit ventre gonflé de millet et de chènevis, était déjà fort appréciable; mais un Maître-queux de quelque renom n'était pas homme de conscience, qu'il n'exigeât pour sa fricassée meilleure

espèce : une jeune coureuse, prise en pleine course, aux feux du crépuscule, dans la plaine du Vidourle, à moins que, grisée du parfum des cépages rouges, elle ne fût s'abattre dans les vignobles de Lésignan, là où fréquente un autre oiseau de bonne chasse : la grive.

D'autres rencontres sont à prévoir... Solitaire, majestueux, portant beau sous sa livrée roux isabelle et tenant fière allure sur ses hautes pattes dorées, si vous croisez, d'aventure, le « roi de caille », ou râle de genêts, pensez à vos meilleures truffes, mais laissez au Seigneur le plaisir de le tuer : c'est chasse interdite au manant.

Un bec-figue dodu, gavé de mûres, de figues roses, se recherche de préférence en Provence, dans le temps que toute chair au soleil se fait plus essentielle. Véritable petite boule de graisse parfumée, il inonde la bouche d'une joie presque mystique lorsqu'on le mange tout ruisselant dans sa chemise festonnée de feuilles de vigne. D'aucuns lui préféreront son frère, l'ortolan, pris « à la nappe ou au gluau », engraissé d'avoine vive ou de mil domestique, et digne, tant il est succulent, d'être servi sur des « brochettes d'or ».

Autrefois, le rat de ville,
Invita le rat des champs,
De façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans...

Miracle d'une enfance prise au « gluau » des mots de notre langue : au seul nom d' « ortolans », je rêve avec vous de France, ô La Fontaine...

Cependant, loin des plaines lumineuses, perdue dans les sapins et les froides broussailles, voici l'austère gélinotte de Lorraine, qui se nourrit de baies acides, de brimbelles noires. On la donne pour amère : hérésie! Mais à dire le vrai, son parfum singulier n'en supporte aucun autre. Pour elle, point n'est besoin de chemise de lard, d'arroi de truffes, ni d'apprêts d'aromates. Monsieur Vatel s'en est expliqué. On la présente toute nue, chair en soi et parée de son seul mérite.

Faut-il pousser plus loin la « défense et illustration » du petit gibier? Oisillons de toutes sectes et de toutes tribus, fauvettes, linottes, étourneaux, loriots, pieds-verts, girardines

ou ortolans, je vous croque au sel et jusqu'au bec, après que vous avez été bien saisis par un feu de sarments jaune clair, capiteux et vivace à faire jaillir de vos flancs une fusée d'aromes et d'essences.

Mais, pour les gros mangeurs du XVIIe siècle, ce n'était là que menu fretin, pour ainsi dire monnaie d'appoint, et simple distraction. Que l'on en vienne au fait, et il n'est place qu'au faisan ou au perdreau, pièces de conséquence.

Au royaume de France, il est disputé depuis longtemps entre amateurs de perdreaux. Que l'un exalte le fumet relevé du perdreau rouge et s'en aille, s'il le faut, quêter sa bête jusqu'au sud de la Loire; vous souffrirez que d'autres s'en tiennent aux belles compagnies de perdreaux gris, qui volent en Beauce et en Sologne, là où la discrétion française s'exprime avec plus de finesse et moins d'accent. Préparés « à la Polonaise ou Bigoche », en bon français « Galimafrée », cuits avec un peu de ciboulette hachée, d'échalote, de persil, une rocambole bien hachée, une petite poignée de mie de pain, du zeste d'orange, et puis quoi d'autre? contesterez-vous que perdreaux gris forment une entrée royale?

Plût aux cieux qu'un tel mets fût toujours à mesure de contenter notre bonne humeur. Mais hélas! « à la Saint-Rémy, tous perdreaux sont perdrix ». C'est dire qu'il faut renoncer, après cette date, à l'oiseau tendre, onctueux et débile, comme la promesse d'une chair encore mal incarnée. Et dès lors, le vrai goût qu'il se peut donner à la chair de perdrix est de la bien amollir de choux dans un bouillon fort réduit.

Au demeurant il est mille autres façons d'accommoder, en basse saison, la perdrix grise : à l'espagnole, aux fines herbes, aux truffes vertes, à la carpe, à la braise, aux olives mignonnes, en poupeton, en pâté, en biberot. Aux provinces ou à la ville, c'est l'honneur même de la table française, car de quelque apprêt que l'on décide, il n'est meilleure épreuve du savoir-faire d'un Cuisinier.

Mais voici que la terre se couvre de gelées; et sans céder à l'inquiétude, la vivacité française s'exprime avec plus de retenue.

De grands vols d'oiseaux traversent la France d'Est en Ouest, du Nord au Sud, en quête de nourriture et de chaleur.

C'est l'époque des grandes chasses matinales à travers les clairières. Dans les profondeurs désertiques des Landes, ou sur les bruyères usées de la vieille terre bretonne, un mince craquement se fait entendre. C'est Dame bécasse qui est là... Quand vous l'aurez tuée, vous n'aurez pas connu pour cela tous les rites qu'elle commande. Qui veut s'en rendre digne doit d'abord la suspendre par une penne du milieu de la queue. Il n'est ensuite que d'attendre, jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même sur le plancher. Cette chair noire ne livre tout son esprit qu'après que, mortifiée, on l'ait liée de quelque bon coulis, l'amenant savamment à lente composition avec une préparation de truffes, champignons, ris de veau et bon jus de bœuf.

La bécasse a grande lignée : bécassine, bécasseau, bécassoles, ou son parent pauvre, le borgnat, cette bête amaigrie de privations, mais saturée d'étranges parfums que les brindilles aromatisées, conservées tout un hiver sous son duvet léger, ont eu loisir de composer. A tous ces hôtes de l'humus et de la feuille morte l'honneur du rôt sur canapé doré, croustillant et bourré de leurs entrailles mêmes, qu'il n'est point malséant d'allier à quelques oignons jeunes.

Sans m'attarder à ces griffettes de Picardie qui vont glanant aux bords des fleuves une invisible nourriture, non plus qu'à ces charmants pluviers dorés de nos côtes normandes qui, mis à la broche et passés « par un salmis de Bernardin », éveillent encore quelque sourire sur nos lèvres, il me reste à nommer l'être le plus français de toute la gent ailée : cette alouette des Gaules, l' « alaude » de nos pères, ou louangeuse, aujourd'hui la chanteuse chrétienne qui loue Dieu de laudes à matines, éclairant de son chant le pays de Racine et de la Champmeslé.

Alouettes d'Ile-de-France ou de Belle-Isle-en-Mer, alouettes de Saintonge ou d'Autunois, alouettes de la mi-août qu'on cherche en vain de l'œil dans la lumière du matin, mais qu'au soir l'on retrouve, sur une brochette de bois, « les pieds retroussés proprement derrière le dos » et le ventre piqué de menu lard, ou bien paré de mie de pain au sel et frotté d'une échalote avec un peu de jus d'orange, pour quelles fêtes de la chair fûtes-vous donc créées d'essence si spirituelle? Je

pense à tant de contes, de chroniques, dont l'histoire pour nous se fait plus française à la seule mention d'un pâté parfumé de votre nom... Je pense à l'alouette solitaire, abandonnée de ses sœurs africaines, qui, pour n'avoir point voulu quitter la terre française, partage avec nos pauvres gens la pure misère de l'hiver, à grand merci d'eau claire et de ciel libre.

Mais est-ce temps de céder aux creuses songeries? Ce n'est pas avec ce que Rabelais appelait une « face de Carême-prenant » qu'on entretient un peu d'entrain aux devoirs de la table. Et l'entrée en Carême nous doit au contraire alerter à presser les ressources d'un art qui n'est point fait que de matière. L'esprit le plus paresseux ne saurait prendre son parti de ces maigres recettes qui donnent quelques « entrées de racines » comme croûtes de culs d'artichauts, salades d'herbes jeunettes ou autres pauvretés. Il y a mieux à faire pour un artiste véritable, c'est-à-dire à jamais insatisfait, de solliciter jusqu'à la torture son imagination. Et cela sans qu'il soit nécessaire de tricher avec la religion, comme cet illustre Masserot qui, un jour de vendredi saint, servit à un prélat, en guise de haricots, un plat de rognons de poulets; de quoi monseigneur se trouva fort à l'aise, un an après, à pareille date, pour lui dire : « Servez-moi des haricots comme l'année dernière. »

Durant ces périodes de misère, un Vatel s'ingénie à venir en aide à la nature. Il transforme le « gibier à sang froid » et lui fait prendre goût par toutes sortes d'accommodements de sa façon. Écoutez-le traiter de mauvaise chère maigre : « Piquez une macreuse de gros lardons d'anguille; on la bourre de laurier, d'oignons, de clous de girofle, de beurre, et on la fait cuire quatre ou cinq heures à petit feu dans une grosse marmite de feu, et pour servir cette macreuse dans toute sa bonté, il faut avoir grand soin de frotter d'échalotes le plat dans lequel vous la dresserez. »

On peut tâter aussi de la sarcelle à l'hypocrase, qui doit être faite avec des pintes de bon vin vieux bien conditionné, infusé de cannelle en bâton et de sucre fondu sur des cendres chaudes.

Mais quoi! pour aiguiser l'art aux cuisines jusqu'aux premières volées de nos cloches pascales, qu'est-il besoin d'autre

qu'un bon canard sauvage, sur qui toutes entreprises sont possibles, puisqu'on le peut aussi bien manger rôti, en salmis, en tourte, en pâté truffé, aux olives vertes ou même à la purée, comme gibier de qualité?

***

Et maintenant de la « plume », passons au « poil ». Domaine plus facile, et partant moins propice au génie d'un Vatel.

Aussi bien peut-on traiter chez nous de venaison sans se hausser avec emphase jusqu'aux mérites du grand cerf. Un lapereau sauvage nourri de thym, de romarin et de serpolet, ne demande qu'un petit jus d'ail, entre des mains habiles, pour faire un très bon plat.

Un lièvre pris dans sa jeunesse (car « un vieux lièvre et une oye sont nourriture du diable ») se prête à plus d'arrangements. D'avoir frémi de tant de craintes, sur nos guérets et sur nos chaumes, sa chair nous parle de tous les souffles qui s'imprègnent aux ronciers de France. Un bon râble est si tendre qu'on le trancherait à la cuiller. Préparé à la royale, sous une enveloppe de sauce onctueuse, ou dressé en surtout, sur table d'apparat, comme s'il allait reprendre sa course dans les luzernes, le petit lièvre fauve de Bourgogne est plat d'évêque ou de monarque, au même titre que bêtes de grand gibier portant défenses plus pompeuses que notre pauvre « Oreillard ».

Avec la bête de haut poil, l'art se fait plus sommaire, mais le vocabulaire plus solennel. C'est la hiérarchie protocolaire des grands « rôts », la présentation magistrale par « pièces » et « quartiers ».

Il semble qu'à s'éloigner de la mesure française, la préparation culinaire ne trouve plus refuge ici que dans des recettes étrangères. Une gigue de cerf, un cuissot de chevreuil se préparera « à l'allemande », c'est-à-dire avec une gelée de groseille maison; « à l'anglaise » une selle de jeune daim, servie avec son complément de purée de marrons.

S'il faut servir « à la Barberousse » une hure de sanglier tout entière, un Vatel ne s'y résignera point qu'il n'ait d'abord prodigué ces raffinements du goût : « La préparer à l'ancienne,

c'est-à-dire lui fourrer une broche dans le trou du cerveau et flamber tout le poil pour la bien nettoyer si on ne l'échaude ou la rase; la cuire dans un court-bouillon fait des plus fins assaisonnements et d'un pur vin vermeil; réduire le bouillon au moindre que l'on pourra, et laisser refroidir dans un beau bassin d'argent. »

Avant que de le faire rôtir à la broche, assurez-vous que le franc marcassin ait été frotté avec les caillots du sang que l'on trouve dans sa gorge, et qui seul lui saura conserver toute la profondeur de son fumet.

Car il convient, vous le savez, que le gros gibier soit d'abord très mortifié.

Et si sa résistance aux artifices du Cuisinier est encore trop massive, l'art du Charcutier y pourvoira... Adieu, cerfs, daims, chevreuils ou sangliers : une main habile vous a réduits en un énorme pâté de venaison où nos provinces emmêlées viennent consommer la gloire d'une seule chair.

VI

ENTRÉE D'UN GRAND BROCHET

Vous le coupez en quatre; la hure, vous la mettez au court-bouillon; un travers, à la sausse blanche; un, en filet ou en ragoût; et la queue frite, avec une sausse de câpres : et vous dressez le tout dans un grand plat. Vous y pouvez ajouter un petit ragoût de foyes de brochet et laitances de carpes.

« Place aux porteurs de marées!... » Tel est l'écho perçu d'un bout à l'autre de la grande Halle Philippe-Auguste, au « parquet de la marée ».

A l'heure où tout est encore silence sur Paris, où le coq chante pour la première fois le réveil des servantes, les chasse-marées venus de loin sortent de leurs hauts tombereaux un abondant charroi de poissons de nos côtes : barbues, esturgeons, harengs frais, maquereaux, mulets, raies, merlans, rougets, vives, aigrefins, sardines, morues, chiens de mer, sans oublier les tonnelets d'anchois préparés sur place, et de gros quartiers de marsouins ou bélugas, dont il est dit au

livre des *Délices de la campagne* que le lard mis sur des pois représente celui du sanglier. Plus loin sont les grands sacs de crustacés : huîtres de Cancale et du Boulonnais, moules, congres, homards, crabes « et autres poissons armez ».

Et tout ce fruit de la mer semble fraîchement sorti de l'eau, car s'il avait été le moins du monde « hoyé », c'est-à-dire touché, il ne pourrait être vendu avant l'heure de prime sonnée à Sainte-Magloire, c'est-à-dire avant huit heures du matin. Après quoi la vente en gros, dite de « première main », fera place à la vente en détail, ou de « seconde main ».

Près des gens de marée sont les gens de rivière : dans ce même quartier des Halles, à l'entrée de la rue de la Cossonnerie, le marché aux poissons d'eau douce aligne, comme des barques plates, les étals au relent plus fade : goujons du matin même pêchés à l'épervier du haut des berges de l'Ile Saint-Louis, brêmes, éperlans, lamproies, vandoises, aloses, truites, perches, brochets, carpes, sans oublier l'anguille ni ces produits fameux des lacs, comme lavarets et ombles chevaliers.

Car il se consommait une grande quantité de poissons au XVIIe siècle, dans cette France de chrétienté pour qui le calendrier liturgique multipliait les jours de jeûne et d'abstinence. Au Maître-queux chargé d'égayer le « maigre », il fallait une prodigieuse variété de menus.

Examinons le vivier de Vatel, alimenté aux plus belles eaux de France.

***

Nous y trouvons d'abord de ces poissons migrateurs, comme bars, dorades, barbeaux, aloses et saumons que hante l'attrait de nos eaux douces vers le temps de la ponte.

La « Loubine » de Noirmoutier « ou le « Drubigny » de Provence, est toujours ce même poisson de haute classe, réservé aux grandes entrées, que nous dénommons « bar » : chair si ferme et si neuve qu'elle supporte d'être servie à froid dans sa nudité blanche, avec un rien de sauce verte qui sied à sa jeunesse. C'est l'ancien « lupus » des Romains, « l'enfant des Dieux » dont parle un poète grec, et qui de tout

temps fit bonne figure sur une table seigneuriale, couché de tout son long sur un lit de persil frisé.

La dorade équivoque, éblouissante d'or et de pourpre, cherche refuge dans les eaux braques du littoral méditerranéen. Il fait beau voir, aux étangs de Martigues, cette fresque vivante d'une senne lourde de dorades rejetée aux rebords de la rive. La bête est digne de son nom, « qu'on l'accoustre, nous dit Rondelet, bouillie en eau et vin comme on fait en France, ou en eau et vinaigre, avec un peu de safran, poivre, passerilles. Et si vous mettez dans le ventre un bouquet de fenil ou une branche de romarin, elle sent meilleur. » Y trouvez-vous encore à redire? Un peu plus de vin cuit ou de « moust », lui adoucira la salure; de vinaigre, lui donnera pointe plaisante; ou d'oignon, bonne odeur. La dorade est, en somme, comme une belle fille un peu fade et qui manquerait de piquant.

Le barbeau, délicat, et de rare élégance, avait donné son nom à une abbaye, où, dit-on, Louis VII, pêchant en eau de Seine, avait pris un de ces poissons qui tenait en son ventre belle pierre précieuse. Est-ce parce qu'il symbolise la vigilance que les nobles le mettent en blason? A l'enseigne des « Trois Barbeaux », sise aux bords de Loire, on consomme de ce poisson grillé en casserole ou mijoté dans un court-bouillon incomparable.

Et, sur cette même Loire heureuse comme aux bouches de Seine, de grandes barges plates, en forme de fuseaux, glissent lentement au crépuscule, à la recherche du lieu sûr où disposer leurs trémails, cependant qu'à la ville l'impatience s'accroît, dans les propos de table, de ces grosses aloses, bourrées de petits éperlans et qui, bardées de lard et servies dans une sauce au beurre blond, font rôts de premier choix. Gourmets, n'oubliez point que vous serez les seuls à ne manger jamais de ce poisson dans toute sa bonté, car il est vrai de dire que « jamais riche n'a mangé bonne alose », faute d'attendre les dernières dans le temps qu'elles sont grasses!

L'histoire du saumon éveille chaque saison de grandes rumeurs vivantes tout au long de nos fleuves. Il vient d'être signalé aux embouchures et il attend le flux que l'on en parle déjà fort en amont. De larges filets sont tendus d'un bout

à l'autre de la rive par les gens de M. le Grand Pannetier, qui a droit, vu son rang, au premier coup de filet; et c'est grand bonheur pour lui, car, au contraire de l'alose, les premiers saumons sont les meilleurs, ce qui fait dire dans le peuple que « jamais pauvre n'a mangé bon saumon »... Voici la horde qui passe, par rangs d'âge, une femelle ouvrant la marche, puis les plus forts venant en tête; et, de ce fait, le Grand Pannetier aura toute chance de faire porter, par courrier rapide, à la Cour, un splendide saumon mâle qui se débitera en maints morceaux : tronçons mis à la braise et sur lesquels on aura soin de jeter un ragoût de laitance, de champignons et de truffes; tranches grillées, finement préparées à la sauce rousse; ou bien petites hattelettes de menue chair. (« On fait de petites brochettes de la longueur du doigt, on y embroche petits dés de saumon, le tout dans une casserole avec aromates variés et beurre fondu; faites chauffer légèrement et panez avec mie de pain de choix, mettez à griller et servez bouillant comme garniture d'un brochet royal. ») Il ne faut pas non plus négliger la hure qui, présentée savamment, fait un rôt fort appréciable.

Si l'on pêche souvent de magnifiques saumons dans les rivières de Loire, de Bretagne et d'Allier, nous trouvons mentionné dans les annales culinaires de l'époque qu'un esturgeon de neuf pieds de long fut un jour capté dans les eaux de Seine.

***

Mais, saumons de Chateaulin, aloses de Quillebœuf, barbeaux de Gênnes-les-Roses, vandoises bordelaises ou dorades de Martigues, vous êtes les grands nomades de nos eaux douces, et ce n'est pas pour vous, hôtes précaires, que la France au repos compose sur ses berges une ombre délicate.

Je parle maintenant de ces créatures plus humbles et coutumières qui éprouvent à loisir l'intimité de nos ruisseaux, explorent à leur gré les pacages de roseaux, de renoncules d'eau et de renouées en fleurs; ou le gouffre d'eau verte, sous la courbe d'un vieux saule, au voisinage des libellules, des éphémères et des insectes aquatiques, de toute cette

belle vie captive qui donne son sourire, son mystère, ses grandes et douces manières à cette Dame d'eau qu'est la la France aimée du Fabuliste.

Il y a d'abord les « familiers », comme ce chabot à grosse tête sur un corps effilé, vorace et combattif, et qui ne lâche point sa proie : c'est le « Chapsot » de Normandie, le « Bavard » des Vosges (ainsi nommé à cause de la bave dont se couvre son corps), la « Tête d'Aze », ou tête d'âne, du Languedoc, la « linotte » de Franche-Comté.

Le goujon a déjà acquis son droit de cité dans Paris : n'en pêche-t-on pas plus d'un million par an, entre les ponts de Bercy et de Passy?

Puis la chronique des provinces se dispute la brême de l'Yonne, l'aubusseau des rivières poitevines, les chevesnes de l'Eure. Tous ces poissons font merveille dans le beurre fondu et rôtis sur le gril. Mais l'éperlan, de l'embouchure de nos fleuves, le seul « qui ait bonne odeur », mérite un traitement spécial : mis en potage à la matelotte, sur un pain bien mitonné, il constitue un plat recherché de la Cour.

Une superstition faisait autrefois négliger la lotte. Est-ce parce qu'elle possède grosse tête étrange de sorcière, avec barbillon au menton et langue toujours pendante hors son énorme bouche? Prise dans les régions montagneuses et relevée d'une sauce épicée, elle est cependant fort estimable au goût.

Le Lavaret et l'omble chevalier ont illustré déjà le lac du Bourget : ce sont poissons incomparables. La farce de lavaret blanche, onctueuse, imprègne la bouche de douceur, lorsqu'on en fait de fines quenelles trempées d'une sauce aux queues d'écrevisses. L'omble chevalier purifie, dans les eaux froides, cette chair immatérielle et comme parfumée d'une odeur de thym (d'où son nom scientifique de « thymole »), dont nos gens d'Église se plaisent à rappeler que Saint Ambroise l'appelait déjà « fleur de poisson ». C'est un morceau de Roi ou de Prélat. Outre que sa graisse a le pouvoir d'effacer les marques de petite vérole et d'abattre les rougeurs inflammatoires. L'Ain, le Doubs, l'Hérault et la Moselle nous gardent cette espèce précieuse.

Mais il y a mieux. Connaissez-vous rien de plus net qu'une de ces petites truites musclées de nos torrents, saisie dans la

courbe même de sa dernière lutte pour la vie et servie toute nue avec une simple sauce au beurre blanc? Nos pères les préféraient au court-bouillon, au coulis d'écrevisses, à la Sainte-Menehould, marinées, frites ou grillées sur lit de champignons; car « la truite au bleu », pour être parfaite au goût, doit être mangée sur place, dans une modeste auberge, sous l'haleine même du torrent, parmi gens de montagne occupés à vanter les mérites de l'habitante des forêts ou de l'habitante des pierres.

Nous voici loin de ce poisson reptile dont les mœurs singulières ont longtemps défrayé les disputes scientifiques de plus d'une Lieutenance des Eaux et Forêts. Je veux parler de l'anguille, cette sorcière que Rondelet croyait, au XVIe siècle, « née de la pourriture comme les vers de terre, car autrefois, un cheval mort étant jeté dans l'étang de Maguelonne, un peu après on vit innumérables anguilles ».

Étrange bête, en vérité, à qui toute nourriture est bonne, puisqu'elle s'engraisse aussi bien de chair corrompue ou d'ordures ménagères. Nos paysans n'ont-ils point conté aux gens du Roi que, d'aventure, elle quitte son royaume de vase pour aller dans les champs ravager leurs lentilles, leurs haricots et leurs pois? On la préparait en pâté dans sa graisse, « à la rustique », ou bien, prise plus maigre, écorchée vive et grande ouverte par le ventre, tête et queue retranchées, on la débitait par tronçons que l'on rangeait dans la casserole « en rond de limaçon » et qu'on grillait hardiment sur feu rouge. Bien mieux, pour lui conserver toute sa saveur, on pouvait se garder de la dépouiller, mais la « délimonner dans la cendre rouge, ou dans l'eau bouillante pour plus de propriétés, et y laisser la tête et toute la queue ».

... « C'est de toi que je parle, ô Perche, toi, le délice de la table, toi qui t'égales aux poissons de mer parmi tous les produits de la rivière... » Ainsi s'exprimait Ausone sur cette gloutonne, gavée d'ablettes, et qui s'accommode si bien d'un sursaut de câpres, ciboulettes ou muscades, ou bien plus simplement d'être grillée et plongée dans un demi-setier de vin blanc. Prise dans les Vosges, prise dans les lacs de Longemer et de Gérardmer, elle justifie son titre de « perdrix d'eau douce ».

J'en viens au maître de la rivière, à ce pirate de grande flibuste, impitoyable et despotique, véritable requin d'eau douce, devant qui les fuites éperdues font frissonner par instants la chair vivante de nos fleuves : au Brochet. Il n'est pas jusqu'à vous, oisillons des berges, canetons nouveau-nés dans la forêt des joncs, comme frères du Petit-Poucet, et vous, jeunes rats des champs traversant à la brune votre cours d'eau familier, qui n'ayez à prendre garde à cet ogre féroce : il a tôt fait de vous traiter comme gardons ou goujons. Mais sur table royale, le pirate prend figure d'amiral. Et son fils, le brocheton, préparé en « dauphin », c'est-à-dire au beurre blond agrémenté de citron, évoque à notre attendrissement toute l'indulgence du bien vivre aux châteaux de la Loire.

Ménagères d'Amboise, que me contiez-vous un jour de ces chairs de brochet dont vous tirez hachis, panades, saucisses, andouillettes, petit pâtés, et autres délicatesses curieuses! Je vous concède qu'à la base de toute bonne cuisine, au vrai pays de Loire, il n'est meilleur court-bouillon que celui d'un brochet.

... Dame Carpe douairière, Abbesse de haut rang, ici pour vous ma lente révérence. Il faut un train moins vif pour parler dignement des eaux calmes et grasses où vous tenez archives de fastueuse mémoire. Dans nos étangs hantés de tragiques histoires, dans nos bassins et dans nos douves, longeant les vieilles murailles déchaussées que timbre un chiffre seigneurial, les bêtes magnifiques et confiantes, porteuses peut-être d'un anneau d'or, s'en viennent au-devant du promeneur solitaire. Et c'est toute la splendeur des annales de France qui monte gravement à la rencontre de son rêve.

Plus vives que ces bêtes sont celles qu'au poissonnier nous achetons par contrat. Elles seront, sur l'argent, l'ornement de nos tables. Carpes en daube, bardées d'anguilles, ou bien farcies, hachées, grillées, servies à l'ancienne avec une crème onctueuse, habillées d'un coulis de cèpes frais, accompagnées de leur laitance en cassolettes, autant d'entrées royales dans l'ordonnance d'une fête. Je les retrouve jusque dans la chronique d'un splendide festin donné par la ville de

Reims à l'occasion du sacre de Philippe de Valois et de Jeanne de Bourgogne, festin où furent consommées deux mille cent soixante-neuf de ces bêtes fameuses.

Lorsqu'un François Vatel, penché sur les étangs de Chantilly, contemple une carpe de trente livres, et que, soucieux de lui faire fête d'un fameux coulis de sa façon, il dépêche ses courriers jusque dans les hauts parages du Bugey avec mission de lui choisir centaines d'écrevisses parfumées, c'est pur tourment d'artiste qu'il cherche à apaiser.

MARTHE DE FELS

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LE BON MOMENT

I

MARC

19 Mars 1930.

Ma chère Gisèle,

Je t'écris comme si j'allais mourir. Et il me semble vraiment que je vais mourir. Je me sens mal. La fièvre augmente, la gangrène est dans ma cuisse. Si le médecin anglais n'arrive pas à temps...

Quelle histoire imbécile! Je me plaignais toujours d'être mené par une destinée bourgeoise. Or, ne voilà-t-il pas une fin « tragique »? C'est ce que diront les journaux. Mais elle est des plus banales. Un accident d'avion du côté du Tchad, aujourd'hui cela vaut l'accident de mon grand-père sur la ligne de Trouville.

Enfin, du moins aurai-je connu le mot de l'Afrique : c'est une absence de tout. Dans cette case qui est pourtant celle d'un fonctionnaire anglais, il n'y a rien que ma fièvre qui gronde.

Eh bien, Gisèle, je souhaite mourir. Je souhaite mourir, parce que tu ne m'aimes plus. Gisèle, peut-être, dans trois jours tu pleureras toutes les larmes du monde, et pourtant tu ne m'aimes plus. Et je veux mourir, parce que du moins j'aurai ces larmes-là.

Tu m'as donné quelque chose de magnifique; tu m'as donné le plus qu'une femme peut donner à un homme : par-dessus une toquade de jeune fille, une passion de femme. A vingt-trois ans, tu m'as aimé avec le plus vif pressentiment et, devenue

femme peu à peu dans mes bras, tu as employé toutes les forces intactes de la jeune fille.

Nos corps s'étaient promptement et parfaitement entendus et notre longue méditation en commun dans cette chambre — toujours la même — où nos âmes ont été si sensuelles, n'a jamais manqué de découvertes.

Nos goûts ne se sont pas contrariés et se sont même aidés. Tu es plus artiste que moi; mais tu ne l'es pas trop; tu n'aimes pas tellement plus les objets que les livres. Et, comme moi, tu n'es pas trop intellectuelle, tu aimes également les êtres et les livres.

Je suis plus tendre que toi, mais qui sait?

Sans doute, si je vis, tu ne me quitteras jamais. Tu n'as même pas l'idée de me quitter, ou si tu l'as — car qui donc n'est pas visité à quelque moment par l'idée de quitter chacun et tous? — tu l'écartes par le simple soulèvement de tout ton cœur. Tu n'imagines pas la vie sans moi, tu crois m'aimer.

Et nous sommes liés par le travail — mieux que par l'argent, par le travail. — Nous sommes des bourgeois, comme n'importe quel Européen et Européenne d'aujourd'hui : d'abord le confort. Nous savons qu'il faut y sacrifier le loisir. Toutefois, quand je t'ai épousée, j'ai d'abord compté sur l'argent de ton père, par un reste de l'esprit d'une autre époque. Mais tu en as eu moins qu'il ne m'avait promis, et j'ai travaillé de bon cœur pour t'assurer par moi-même non seulement le confort, mais le luxe. J'y ai un peu sacrifié mes curiosités, mais j'y ai accru le plus certain de moi-même; je vaux peut-être mieux comme secrétaire général de l'Intercoloniale que comme dilettante de l'archéologie. Tu m'as beaucoup aidé à atteindre ce poste supérieur : tu as pris sur toi, tu as vu les gens qu'il fallait voir. Tes heures mondaines ont été bien pires que mes heures de bureau, toi qui aurais voulu t'en tenir à dix amis triés sur le volet. Mais maintenant tu plais tellement qu'il ne t'est plus utile de faire d'efforts, et que les imbéciles les plus indiscrets acceptent tes silences.

Tu aimes être seule avec moi. Nous avons réussi, en dépit des obligations, à être extraordinairement seuls. Soirées de musique et de lecture où nous sommes l'un en face de l'autre, élégants et dégoûtés des autres à qui nous avons arraché

cette élégance, mais en regrettant peut-être quelques-uns — soirées hélas écourtées par la fatigue des laborieux.

Tu m'as beaucoup aimé : est-ce pour cela que tu ne te souciais pas d'être mère, et que, l'ayant été, tu m'as toujours préféré?

Nous avons peut-être été trop seuls. Mais quel blasphème et quelle lâcheté, de dire cela! Au vrai, je n'ai jamais calculé notre bonheur. Je n'ai pas craint les imprudences. Je ne regrette pas la plus grande, d'avoir voulu être trop longtemps seul avec toi.

Tu sais ce que j'entends par ce mot : seuls, il ne s'agit pas de « ne pas voir des gens », mais de ne pas voir beaucoup les hommes et les femmes qui sont dangereux.

Avons-nous ignoré ou fui les gens dangereux? Très tôt, par une anticipation extraordinairement aiguë, chacun de nous les a fuis à cause de l'autre; et, les fuyant, il les oubliait très vite, bien sûr. Mais pourtant il les avait fuis.

C'est là où je veux en venir. Tu ne m'as jamais trompé et je ne t'ai jamais trompée. Misérable mot, misérable mot pour une misérable conception. Comme si deux êtres qui ont vraiment vécu l'un dans l'autre pouvaient se tromper. Ne se trompent que ceux qui s'ignorent. Jamais nous n'aurions pu nous tromper : chacun sentait le moindre frisson chez l'autre. Et c'est pourquoi cette lettre est inutile et je la déchirerai peut-être au moment de mourir — puisque tu sais tout cela, ma bien-aimée.

Mais ainsi chacun de nous était prisonnier de la connaissance que de lui avait l'autre. Sous ce regard inévitable, il n'osait pas bouger, parce qu'il savait que le moindre geste aurait chez son compagnon l'ultime répercussion.

Dès le début, nous avons tremblé. Du moins passé les premiers jours d'enchantement — car nous avons eu une nuit de noces et une lune de miel, et vraiment quand, l'autre année, nous avons entendu *Noces* de Stravinski, il n'y en avait pas beaucoup dans la salle qui pouvaient applaudir aussi naturellement que nous —, quand nous sommes rentrés à Paris et que nos yeux clignotaient sous la lumière cruelle des regards, nous avons eu une première peur. Mais elle a assez vite passé, chacun ayant été témoin des magnifiques indif-

férences, des évidentes distractions de l'autre devant la beauté et le génie, il a fallu nous abandonner sans réserves au bonheur.

Mais la peur est revenue depuis trois ans. Et chez nous deux en même temps, comme tout sentiment. Une peur subtile, point dérobée mais pudique, si prévoyante, lancée si avant aux limites du possible qu'il me semble aujourd'hui la voir se confondre avec le sentiment de la mort, qui veille ainsi comme une exquise preuve de vie dans les cœurs bien battants.

Il y a deux ou trois hommes et deux ou trois femmes que nous avons toujours écartés — tu sais bien lesquels — avant même qu'ils ne s'approchent.

Mais notre couple n'a-t-il pas rôdé de très loin autour de ces êtres? Avons-nous été tentés? Certes, et au premier coup d'œil. Car combien de jours dure l'hallucination totale du désir? Combien de jours dure le grand soleil tourbillonnant? Très peu de jours.

Évidemment, en répondant : très peu, je me force par raison, ne voulant pas m'en tenir à ma seule expérience. Car je n'ai vu que toi pendant des années et à travers d'autres femmes qu'il m'arrivait de désirer une minute je retrouvais toujours le type de ta beauté en filigrane. Mais je me dis que je n'y avais aucun mérite : j'avais eu tant de femmes avant toi, et, dans mon premier élan vers toi, il y avait un parti pris de les oublier toutes, qui n'attendait qu'une bonne occasion de se déployer.

Et quand je suis seul l'été ou l'hiver, je sens surtout la fatigue montante des quarante-cinq ans. J'ai fait la guerre et j'ai beaucoup travaillé, beaucoup aimé. Mais toi. Toi, si jeune — et qui n'a connu que moi. Voilà une pensée qui a traversé bien souvent mon cœur depuis quelque temps. Elle n'était pas nouvelle toutefois — car, lorsque je t'ai prise, ayant trente-cinq ans, j'avais jeté déjà cette pensée vers l'avenir. « Salut à tous ceux qu'aimera Gisèle. » J'ai toujours repoussé avec horreur l'idée d'épuiser ta vie. Je n'ai jamais voulu que tu me donnes toute ta vie. Car dans le don total, il y a tôt ou tard du sacrifice et je ne veux pas qu'il y ait de sacrifices pour toi.

1er Juillet 1933.

Il n'y en a déjà eu que trop — ces peurs à grande distance que tu as nourries comme moi, ces fuites à perte de vue.

Mais si je me retourne sur moi-même, — cela s'impose dans cette case percée de moustiques, où je meurs de soif cloué sur un lit de camp — je vois bien qu'après le don, il faut en venir au sacrifice, et ce sacrifice que je voudrais aujourd'hui faire de ma vie pour ta vie, c'est une part inséparable de mon don de toujours. Moi plutôt que toi.

Je remercie le ciel de ne m'avoir donné aucun talent particulier qui me force à opposer mon moi au tien. (Tu rirais de cette expression dans ma bouche d'athée, mais nous savons que « remercier le ciel » dans le langage des hommes, c'est une façon de reconnaître la nécessité.) Si j'étais grand homme dans les affaires ou la politique ou les arts, je n'aurais pas sans réticence l'envie de mourir que j'ai maintenant et de faire place nette auprès de toi. Mais je ne suis pas un grand homme.

Je n'ai rien à perdre que moi, car toi, je t'ai déjà perdue. Tu ne peux plus me donner ce que tu m'as donné si longtemps. Tu m'avais donné et sans cesse redonné tout ce qu'on peut donner à l'autre. Mais, depuis quelque temps, tu commençais à laisser voir des signes d'usure — c'est pourquoi je m'en vais au bon moment. Tu commençais à me donner autre chose que l'élan de ton amour, de ta passion, de ton désir. Tu commençais à me donner de la tendresse, de l'amitié, de la gratitude. Et aussi ta sensualité, prise au piège de l'habitude, s'en venait vers moi par une pente plus molle, ou bien c'étaient des saccades de vice. Or, il est insupportable de voir un être, dont on estime infiniment les dons, vous les faire plus petits.

Ce changement dans la nature de tes sentiments ne t'échappait pas — car, c'est la loi de notre couple, rien ne nous échappe; mais tu l'acceptais, comme l'inévitable changement des saisons. Il te semblait que du même mouvement tu vieillissais et m'aimais moins, et que tout cela était bien.

Gisèle, allais-tu donc mentir si tôt à ta jeunesse? Pouvais-tu ainsi accepter d'être jouée par le temps? Non, je ne peux pas croire qu'il faille mon aide pour que tu te retiennes sur la pente de la résignation. Dis-moi que tu allais, de toi-

même, te détourner de moi, te révolter contre cette figure définitive que mes mérites imposaient à ton destin.

Crois à cette parole que je viens de te dire, qui n'est pas folle, qui est grave. Je t'assure que si mon premier mouvement en t'écrivant cette lettre a été d'un naturel égoïsme et de vouloir ajouter mon sceau sur ton éloignement de moi, d'en faire ma propre initiative et ma propre aventure, la réflexion, après quelques heures qui comptent au centuple, m'épure, et je souhaite du plus profond de moi enfin atteint, par amour pour la beauté et pour la santé, qu'au lendemain de ma mort, tu reconnaisses en toi la force d'une métamorphose qui allait éclore en tous cas.

... Mais je parle d'égoïsme. Or, moi qui ai toujours voulu vivre selon la Nature, qui ai toujours cherché à rapprocher dans la mesure du possible — une mesure que j'ai souvent méditée — la nature sociale de la nature animale où elle puise ses forces — comment puis-je espérer sortir de l'égoïsme? Ne sais-je pas que tout acte ne peut être, dans son essence sinon dans ses effets, qu'égoïste, et qu'en tous cas, cet égoïsme devient poison s'il reste inconscient.

Je me demande donc soudain avec effroi si, par « mon sacrifice », je ne veux pas, soudain abattant le masque, libérant la fureur de jalousie et de possession que je contenais depuis des années sous les dehors calculés de la tendresse, perpétrer sur toi un attentat singulier. Est-ce que je ne veux pas me réfugier dans la mort pour y être à jamais aimé de toi? Est-ce que je ne veux pas me réfugier dans l'image d'un homme encore jeune et encore aimé et encore aimable, pour rendre à jamais impossible la tâche d'un futur rival. Moi, l'homme de claire raison, je veux battre ton amant de demain avec les forces obscures de l'autre monde.

Je te vois dans quelques jours là-bas à Paris : quand tu vas apprendre ma mort, comme je vais triompher! Jamais tu ne m'auras tant aimé, jamais je n'aurai tenu tant de place dans ta vie. Comme nous sommes occupants, les bien-aimés, quand les frontières de notre figure se confondent avec celles du vide! Comme nous sommes forts en esprit! Comme absents nous sommes présents! Il y a une espèce d'absents qui a longtemps et peut-être toujours raison. Si j'ai raison longtemps, ce sera

comme si j'avais toujours raison, car la vieillesse te tombera sur les reins avant que tu n'aies le temps de te débarrasser de mon image.

Voici : je vais être une image, une photo — un fantôme. Comme un fantôme je médite de me jeter sur toi avec la force de l'invisible, pour te dévorer. Enfin je réaliserai le rêve atroce qui remuait au fond de moi quand je te caressais d'une main si courtoise, quand d'une voix si libérale, je te disais : « Sors donc sans moi, ce soir, ma chérie. Va donc voir les Béranger, il est si intelligent. »

Ah non, pas ça. Il me faut vivre, il ne faut pas que je m'abandonne aux mensonges du chagrin. Il ne faut pas te jouer ce tour d'esprit frappeur. Il ne faut pas éluder cette longue pente descendante dont la première chute est de n'être plus aimé, d'être quitté. Je vais guérir, je reviendrai vers toi. Et au premier de mes regards, tu comprendras tout, tu n'auras même pas besoin d'entendre mes paroles. Tu sauras que c'est fini, que je suis devenu celui que ton être dans sa secrète vitalité préparait, que j'accepte ma défaite. Je reviendrai vers toi avec des tempes grisonnantes et dans mes mains décharnées par la fièvre, je te rapporterai le printemps, l'annonce de ta métamorphose.

« Vous savez que Gisèle Bardet a un amant. » On entendra ce mot dans Paris, comme une cloche de Pâques. Et on ajoutera : « Elle n'a jamais été si jolie. »

Moi, je voyagerai. Il faudra que de plus en plus je navigue sur cette Afrique. Je ne veux pas être là pendant le temps que tu attendras, que tu chercheras, je ne veux pas être là au moment où tu trouveras. Je ne veux pas être là pour que tu lises dans mes yeux l'incurable défaveur que je jetterai sur celui que tu auras choisi. Il y aurait là encore un détour de l'égoïsme. J'ai assez vu de ces époux complaisants et venimeux qui jouaient les stoïques, mais ne manquaient pas d'empoisonner le nouveau bonheur de l'autre. Du moins, ils essayaient. Je ne veux pas que tu sois atteinte par le fiel. Je ne veux pas jouer contre toi de notre profonde complicité.

Qui me remplacera? X... ou Y...? Je ne veux pas le savoir. Que ce soit un inconnu, ou l'un de ceux que je connais trop, il sera nouveau pour toi. Car ton deuil — deuil de moi ou de

ton amour pour moi — va te tremper dans un bain de jeunesse dont tu vas sortir toute fraîche, avec des yeux neufs.

Maintenant, tu seras femme. Tu seras une femme dans les bras de ton second amant. Aux yeux du premier, il reste toujours quelque chose de l'enfant.

Ne frissonne pas comme cela. Ne me regarde pas avec cet œil d'effroi, de reproche, d'horreur. Je ne veux pas te blesser, je ne veux pas me blesser. Je veux servir la vie.

Je veux donner un sens à ma mort.

... Maintenant, tu ne me regardes plus. Il y a longtemps que je suis mort. Tu regardes devant toi, et tu recules.

Quoi? Ne serais-tu pas aussi vivante que je voudrais? Pourrais-je te mépriser?

Mais si je te méprise, je me méprise. Tu es ma vie, que je laisse derrière moi. Je veux qu'elle ait été belle, il faut qu'elle le soit encore. Il faut que tu continues d'être très vivante sans moi.

Il faut qu'on puisse dire : il avait bien choisi. D'ailleurs on ne dira pas ça. Non pas qu'on m'ait oublié. Mais on verra désormais les choses à travers toi. On dira : « D'ailleurs, son premier amant était déjà très bien. »

Car j'ai été ton amant; et je meurs pour ne pas devenir ton mari.

... Je vais mourir; décidément, je vais mourir. Et voilà que je regrette la vie. Toute cette lettre n'était que littérature. Je la déchire, je la brûle. Il n'est que la vie. Je ne veux pas mourir. Je veux vivre pour aimer d'autres femmes que toi. Moi aussi, je suis encore capable de métamorphoses. Attends un peu.

... Oui, je meurs. Mais je ne sais plus. Faut-il déchirer cette lettre? Faut-il la laisser aller vers toi? Quand j'étais jeune, j'aimais la vérité, l'atroce vérité. Mais le mensonge est vrai aussi; il est construction. Cette construction de dix ans, notre amour.

... Donnez-lui cette lettre, quand elle sera vieille, près de mourir.

II

GISÈLE

11 Mars.

Marc est parti pour longtemps; il ne sera pas revenu avant un mois et demi. Il n'avait jamais fait que des voyages de huit ou quinze jours en Europe. Le voilà en route pour Madagascar.

Ce soir, je suis seule; j'ai refusé les invitations qui ont plu. Elles me paraissaient indécentes. On dirait les gens à l'affût. Comme si Marc m'avait abandonnée, ou comme si je l'avais abandonné. Ils sont curieux de la figure que je ferai seule, au milieu d'eux.

J'aime être seule, je suis souvent seule. Ou nous sommes seuls. Je vis beaucoup dans ce petit salon où il y a mes livres, mon piano. Ce sont aussi ses livres, son piano. Qu'y a-t-il de moi qui ne soit à lui? Mes robes sont à lui, elles sont choisies pour lui plaire. Mon parfum gris-jaune, nous l'avons choisi ensemble, en tâtonnant.

Je suis étonnée que ce soit lui qui s'en aille; mais moi, dans les dernières années, je suis souvent partie, je l'ai laissé. Autrefois je n'osais pas; cela me faisait honte de le laisser à Paris travailler, d'aller m'amuser ou me reposer de m'être amusée. Et puis j'ai osé. Une fois, je suis restée cinq semaines en Italie.

Je pense à Mathilde qui travaille du matin au soir, soigne ses enfants, en fait plus que son mari qui est pourtant laborieux, mais sans moyens. Les femmes ont trop ou trop peu.

Il était très ému, très anxieux en partant. Il le cachait; je l'ai bien vu. C'est qu'il y avait pour lui et, au fond, pour moi quelque chose de nouveau dans tout cela.

— Comme j'ai été jalouse de lui! Comme j'ai eu peur de le perdre! L'a-t-il su? Il l'a oublié. J'avais si peur d'être inférieure à ma tâche. C'est si dur pour une jeune fille de conquérir un homme. J'étais terriblement jeune fille. Quelle chance j'ai eue de tomber sur un homme comme lui! J'aurais pu si facilement prendre peur, m'empêtrer, me buter.

Pourtant je savais que j'étais jolie. Mais de quel secours cela m'était-il? Il y en a de plus jolies, qui n'ont pas plu, ou qui n'ont plu qu'un jour. Et puis, il ne s'agissait pas de cela entre

nous. Il était entendu que j'étais jolie fille et qu'il était beau garçon : l'intérêt de l'aventure commençait au delà. Tout de suite, quand nous nous sommes vus, nous nous étions promis, sans nous le dire, de risquer l'impossible et de réussir.

Nous avons réussi. Grâce à lui. Comme sa science était discrète! Quelle modestie! Il est trop modeste. J'étais épouvantée et charmée de son humilité devant moi, pauvre fille. Comme il a su me guider, m'aider, me sauver de plus d'un faux pas. Comme il a su cacher ma timidité... et ma pudeur devant les autres. J'ai des amies qui n'ont jamais pu pardonner à leur mari les humiliations faites par les brutes — hommes et femmes en pleine vie, — à la jeune fille qui meurt. Chez lui, ce n'était pas calcul, c'était instinct de l'amour. Quelle chance inouïe pour une femme de rencontrer un amant, là où elle n'aurait le droit que de rencontrer un mari, puisque, jeune fille, elle s'est dérobée à toute expérience, se chargeant de son innocence comme d'un trophée peut-être ridicule pour son vainqueur! Mais comme je l'ai aimé!

Je l'aime.

Comme j'avais peur, quand au retour de notre premier voyage, il a revu les femmes! Et comme il avait peur pour moi de ma peur! Quels triomphes délicieux il a su me ménager.

Je disais bien des bêtises, mais il savait me les laisser dire. C'était à moi de rougir, le lendemain, et de comprendre.

Il ne s'est jamais vanté de ses amours passées; mais il ne me cachait pas qu'il en était encore tout marqué. Devant moi, il a laissé tomber lentement toutes ces marques; peu à peu je voyais comme je l'investissais.

Il avait beaucoup aimé l'une de ces femmes, avec une fougue douloureuse que sans doute il ne m'a jamais donnée. De toute évidence, il croyait ne jamais pouvoir l'oublier. Et pourtant... Mais sans lui, comment aurai-je pu mener à bien cette tâche, la plus délicate qui s'offre à une femme, d'être la cinquième ou sixième maîtresse d'un premier amant? Il s'appuyait toujours sur l'idée certaine qu'il avait de la femme que je suis devenue. Et moi je tâtonnais dans le noir, sans savoir où j'allais.

— Quelle merveilleuse rencontre! Il m'a faite; tout ce que je suis est à lui.

Quel effort il a fourni. Certes, les dons ne lui manquaient pas. Mais enfin, il s'y est fatigué; car il est certain que l'amour est un travail. Si l'amour ne l'a pas été trop pour moi, c'est grâce à la charge que Marc en a pris.

L'amour qui dure. Dès le premier jour, nous songions à cela, nous nous étions promis cela. Tous les deux, nous voulions connaître quelque chose à fond. Il m'a dit deux ou trois fois, à des années d'intervalle : « Je n'avais jamais connu une femme. » La première fois qu'il me l'a dit, quelle émotion inoubliable m'a habitée!

Je sais quelles circonstances heureuses ont entouré notre amour. Nous n'étions ni l'un ni l'autre laids, pauvres, bêtes. Il avait trente-quatre ans et j'en avais vingt-trois. Dans ma demi-province de Compiègne, je n'avais remarqué personne; aucun faux départ.

Comment avais-je pu d'ailleurs attendre l'amour si calmement, moi qui suis si sensuelle! Un an de plus, et sans doute je commençais à perdre la tête, à divaguer, à me jeter à la tête de n'importe qui, comme Mathilde qui, avant de rencontrer son journaliste, collectionnait les amants avec persévérance et résignation. (La fille d'un premier président!)

Lui, toutes ces belles dames adultères commençaient à lui laisser de l'amertume.

13 Mars.

Deux jours passent. Comme nous restons pleins l'un de l'autre, longtemps après nous être séparés. A mon premier séjour en Suisse, après la petite, j'ai gardé tout un mois sur la bouche son dernier baiser.

Nous nous sommes terriblement aimés; trop peut-être. Il me semble que je lui ai tout pris, toute sa jeunesse, sa seconde jeunesse, toute sa force, toute son attention. C'est qu'il me donnait tout, et avec tant de bonheur, avec une telle jouissance dans la générosité.

Il me semble pourtant que j'ai trop pris, que j'ai abusé. Est-ce qu'une femme a ainsi le droit de claquemurer un homme, de faire une fête solitaire de ses idées, de ses mots, de sa profusion? Je l'ai vu quelquefois taire une pensée, une image dans une conversation pour me la donner, à moi seule, dans la voiture en rentrant.

Quelquefois, quand il me regarde, il y a comme un masque ascétique qui se dessine sur sa figure. Fou de Marc.

Et pourtant il est resté sensible aux autres femmes. Et elles sont restées sensibles à lui. Il n'est pas de ces hommes mariés sur lesquels le silence se fait.

Vingt fois, j'ai vu une volée de femmes prêtes à fondre sur lui, parce que, pendant une heure, il avait été éloigné de moi dans un salon. Mais soudain, il se retournait, il me cherchait. Il me trouvait.

Quel tyran je suis; mais aussi quelle esclave. Hier au soir, je suis rentrée seule, je n'ai pas voulu qu'on me raccompagne. J'ai regardé nos fenêtres, les fenêtres de mon heureuse prison. Bientôt dix ans.

Depuis que Marc est parti, je vois autour de moi la comédie que voit une femme seule. Je serais veuve ou divorcée, ce ne serait pas plus piaffant. Comme tout cela est naïf! J'ai pourtant été déjà seule. Et dans des endroits plus intrigants, à Saint-Moritz par exemple. Sur un bateau.

Seule, j'ai été souvent seule. Comme tout sépare un homme d'une femme! Le travail, surtout. Marc a été chaque année plus captif loin de moi, dans une autre prison. De plus en plus de voyages d'affaires. Et j'ai trouvé le moyen de m'en aller de mon côté. Pourquoi? Si je reste trop longtemps à Paris, je deviens laide, par fatigue.

Je deviens laide! Je suis jolie! Nous nous sommes beaucoup trop occupés de moi. Marc se donnait du mal pour me donner du luxe et moi je voyais un tas d'imbéciles pour soulager ce mal ou l'augmenter. Comme je suis égoïste.

Comme il l'est peu : il ne l'est pas assez. Mais pourquoi? Pourtant, c'est un homme courageux et fort; dans les difficultés qu'il a eues quand il a quitté sa première affaire, il l'a prouvé. Il m'aime trop. Je l'ai trop absorbé.

15 Mars.

Comme il est tendre, c'est comme un fou de tendresse. Comme il m'a entourée. Entourée, cernée. Je pense toujours à son inquiétude. Je crains toujours de le blesser; je sais qu'il est en mon pouvoir de le blesser du moindre mot.

Mais comme j'ai fait attention. Une attention de tous les instants qui m'a fatiguée, moi aussi.

J'avais bien besoin de me reposer, au fond, ces temps-ci. Ce repos-ci est différent des autres, car je sais qu'en même temps que moi se repose Marc. Je sais que ce voyage pour lui, c'est une sorte de vacance; il est libéré de ses préoccupations de Paris, de sa routine de Paris. Il voit un peu du monde; il est garçon.

Comme je suis drôle; on dirait que je suis contente que Marc soit parti, pour lui. Au fond j'imagine qu'il est libéré de moi. Comme c'est drôle!

Et comme c'est monstrueux; ne suis-je donc pas inquiète? Cet avion, les maladies de là-bas. Mais il a tellement besoin de changer d'air.

Peut-être avais-je besoin aussi de changer d'air? C'est la première fois que je suis seule à Paris de ma vie.

Je continue à refuser les invitations. A peine si je suis sortie. Chez les Dunan; il y avait les Boulanger.

Je goûte l'amertume d'être seule, l'amertume de ne dépendre que de moi, de tout mesurer à ma seule pulsation. Que ferai-je ce soir? Si je sortais seule? Au hasard, dans Paris.

Ils me téléphonent tous. « Mais on ne vous voit nulle part. Mais vous ne pouvez pas rester seule... »

— Il y a cinq jours que Marc est parti. Télégramme de Tombouctou, tout va bien.

J'ai dîné chez les Lambert. Comme la femme du colonel chez le général. J'ai le cafard, il en est ainsi chaque fois que je vois les Lambert. Est-ce que Marc deviendra comme Lambert? Et moi comme madame Lambert? C'est évident, puisque je sais qu'un jour Marc le remplacera à la tête de l'Intercoloniale : le même désir, quand il est bas, crée les mêmes personnages. Comme ils sont fatigués, les Lambert; comme ils ont travaillé, comme ils se sont contraints ! Mais nous, les Bardet, nous nous contraignons plus; plus inclinés que les Lambert à jouir de la vie, nous avons donc de plus gros sacrifices à faire à l'ambition. Nous serons donc encore plus laids qu'eux : nous le sommes peut-être déjà.

Je viens d'écrire le mot d'ambition. Comme c'est grave de prendre la plume et de fixer ses pensées! Quelle force m'a

poussée vers ce stylo, ce petit bâton magique. Voilà un mot : ambition, que je n'aime pas, que j'évite dans mes songeries. Il me semble que j'aime moins Marc quand je me rapproche de ce mot. Tant pis! Expliquons-nous.

Eh bien, voilà. Je reproche à Marc au fond de moi-même, depuis trois au quatre ans, de ne pas être ambitieux. Oui, cela ne me paraît pas de l'ambition d'avoir travaillé comme nous l'avons fait depuis trois ou quatre ans, pour obtenir la deuxième place dans l'Inter. Je sais bien que ce n'est pas cela que rêvait Marc dans sa jeunesse. Et je sais bien que c'est à cause de moi qu'il s'est tourné vers l'argent.

Je lui en veux un peu. Il m'a donné trop de pouvoir sur lui. Il a fait de moi une courtisane. Dans cette maison tout tourne autour de moi. Mon petit salon est la seule pièce vivante; les tableaux, les livres, les meubles, tout est choisi pour me faire valoir. Marc ne s'habille bien que pour soutenir l'éclat de mes robes. Dans mes deux enfants, il ne cherche que le reflet de ma... beauté, disons le mot. Tout cela, c'est mon tort; mais c'est encore plus le sien. Après tout, je ne suis qu'une sotte. Pourquoi est-il en extase devant une sotte?

Nous aurions pu vivre autrement; il aurait pu vivre autrement.

16 Mars.

— J'ai éprouvé le besoin de parler de toute cette question de l'ambition avec Bernard Boulanger. Il en est le spécialiste. Nul homme qui ait plus d'orgueil, qui ait été plus âprement séduit par l'idée de primer, qui ait ressenti comme une nécessité aussi immédiate et physique l'urgence de battre tous les hommes par leurs propres moyens — et pourtant il est en marge, écrivain politique sans parti, député qui méprise les portefeuilles et vivant si peu avec l'étrange Simone.

— Vous croyez que Marc a bien choisi sa voie?

— Il ne l'a pas choisie, on ne choisit pas, — m'a-t-il répondu.

Il parle par maximes, mais il les enveloppe d'une tendre ironie. Il a l'air de s'excuser que l'expérience pèse d'un poids si décisif sur ses mots.

— Il ne m'a pas choisie? — Ma réplique est partie avec une spontanéité qui empêchait tout juste la coquetterie.

— Non. Vous êtes tombée sur lui.

Ce mot que je cherchais et craignais m'a percée.

Tout dans la bouche de Boulanger prend la cruauté d'un débat essentiel; car aussitôt il a ajouté :

— L'amour vaut bien l'ambition.

Je l'ai regardé avec colère.

— Vous me prenez pour une oie, je sais bien ce que veulent les hommes.

Il m'a regardée de plus belle, sans se démonter le moins du monde.

— Gisèle, je ne cherchais pas à être méchant sous le couvert d'une banalité. Votre ménage est une réussite qui balance n'importe quelle réussite dans le monde.

Boulanger ne m'a jamais fait la cour, mais c'est pire. Il veut me rendre triste en m'entourant d'une admiration que le renoncement fait glaciale.

Pourtant il attachait son regard au mien d'une façon encore plus étroite.

— J'envie votre bonheur, Gisèle, votre bonheur à tous les deux. Vous me dites toujours que je ne m'en accommoderais pas; cela se peut, je ne l'envie pas moins. Et c'est pourquoi mon admiration est sincère, puisqu'elle part de l'envie.

Il a dit encore :

— Les ménages heureux ont honte de leur succès, comme les ambitieux comblés méprisent les sommets d'où ils ne peuvent redescendre.

Il a fini :

— J'offre l'amertume, comme d'autres l'encens et la myrrhe.

Pourtant il a encore crié dans l'antichambre :

— Et je vous salue, pleine de grâces.

Comme nous sommes seuls, Marc et moi.

17 Mars.

— J'ai reçu un radio de Marc, daté d'un endroit perdu. L'avion a eu une panne, il doit attendre un avion de secours. Il chasse, il a l'air ravi. Eh bien, voilà, c'est très bien. Je suis un peu inquiète, pourtant, comme une bourgeoise d'autrefois.

— J'ai dîné chez les Boulanger. Quelle drôle de maison! Quel drôle de couple! Quelle drôle de femme!

On ne sait d'abord s'ils habitent ensemble ou séparément. Il a l'air d'être en visite chez elle, et il a ses livres et ses papiers dans une autre maison, de la même rue il est vrai. D'ailleurs dans l'appartement de Simone, minuscule, tout est arrangé pour plaire à Bernard.

Mais comme elle est dérobée!

C'est une femme prodigieusement bien faite. Son visage seul est laid, tourmenté avec un masque de calme lourd par-dessus. Elle est habillée avec une sorte d'affectation de pauvreté.

Pas aimable avec moi, mais camarade. Jouissant de la présence de Bernard, absorbée par sa présence et indifférente à cause de cela aux autres personnes. Et pourtant n'ayant l'air nullement intéressé par son métier, par ses journées. Quelqu'un ayant parlé politique, elle est tombée dans une distraction complète.

Lui, a parlé à Simone à un moment de la soirée comme à une maîtresse de maison dont il serait l'ami intime, mais qu'il n'aurait pas vue depuis longtemps.

Il paraît qu'il a eu deux ou trois liaisons depuis qu'il vit — si l'on peut dire — avec elle. Elle aussi. Mais elle l'aime profondément. Lui a l'air d'avoir quelque chose pour elle, de réservé, dans un coin. Et elle aussi.

Il ne doit pas avoir quarante ans. Son expression est extraordinairement jeune.

Vers la fin de la soirée je lui ai demandé :

— Pourquoi m'avez-vous dit que vous enviiez mon bonheur? Je ne sais si vous êtes heureux avec Simone — et d'ailleurs vous ne croyez pas au bonheur, vous — mais, en tous cas, elle vous fait la seule vie qui vous convienne.

— Oui, mais je peux avoir deux ou trois vies en même temps.

Il ne m'en dit jamais plus, mais il me le dit avec une sourde brutalité.

Il me parle quelquefois de Marc, et toujours avec la même sincère affection. Pourtant il m'a connue avant lui, mais il a désiré le connaître et lui a fait une espèce de fête discrète. Marc a été séduit par lui aussi.

Je suis restée très tard chez les Boulanger et ce matin, je n'en finis pas de me lever.

Il faut que je me lève, j'ai Mathilde à déjeuner.

18 Mars.

Une chose inattendue et affreuse s'est produite. Une simple conversation.

Avec Mathilde, après le déjeuner. Dès que nous avons été seules, elle m'a attaquée.

— Tu vas bientôt prendre un amant.

— Jamais.

— Orgueilleuse.

— Oui.

— Tu es la pire des infidèles, parce que tu es plus consciente qu'aucune autre.

— Oui.

— Marc souffrira de cette infidélité-là autant que d'une autre.

— Hélas! Mais je suis égoïste, jamais je ne pourrais supporter le chagrin fou que j'aurais d'être dans les bras d'un autre.

— Cette peur te passera.

— Si tard que ce chagrin se confondra avec celui d'être presque vieille.

— Égoïsme de belle dame.

— Ah! Mathilde, comment pourrais-je frapper lâchement dans le dos le jeune homme qu'il a été et qui désespérait les femmes qu'il quittait?

— Attends encore un peu.

— J'ai déjà attendu assez, j'ai consumé ma flamme; un homme sensible ne voudrait plus de moi.

— Et tu n'as que trente-trois ou trente-quatre ans... Attends.

— Trop tard.

— Mais on ne peut pas n'avoir qu'un homme dans sa vie. C'est inhumain.

— C'est aussi inhumain d'en avoir beaucoup. Tu as été bien contente de trouver ton journaliste, à un moment donné.

— Oui, mais d'abord j'avais connu les hommes. Toi, il te reste à les connaître.

— C'est comme si je les avais connus. Tu comprends, je crois que ma rencontre avec Marc a été un accident, comme il s'en produit très rarement. Il s'est trouvé que j'ai rencontré tout de suite mon journaliste à moi. Si tu avais rencontré ton journaliste, tout de suite...

— Je ne l'aurais pas reconnu.

— Mais je n'aurais pas reconnu Marc non plus, ou l'ayant aperçu, je l'aurais aussitôt après perdu de vue, s'il ne m'avait pas aidée, s'il ne s'était pas emparé de moi avec des mains si savantes, si adroites.

— Des mains d'homme qui vieillit, oui.

— Oui.

— Mais maintenant.

— Je ne veux pas trahir le jeune homme qu'il a été. Bien assez que l'âge le trahisse. Il y a des hommes qui ne méritent pas de vieillir, des amants. Et puis, Boulanger, quoi?

— Comment quoi?

— Il ne m'aime pas.

— Bien sûr que non. Ce n'est pas Marc. Mais il pourrait t'aimer. Tu pourrais te faire aimer de lui. Mais ce serait difficile, et tu es paresseuse, tu as pris de mauvaises habitudes.

— Ça, oui.

— Au fond, tu as peur de lui.

— Oui.

— Tu es profondément lâche, ma chère.

— C'est ce qu'on appelle la vertu... Ah! pourtant, qu'il ait un geste vraiment ému, vraiment émouvant, et je ne sais quelle folle je deviendrais. Mais il n'aura pas ce geste.

— Pourquoi?

— Pas assez fou pour me rendre folle, pas assez folle pour le rendre fou. Trop vieux. On ne peut aimer deux fois, trop fatigant, trop fatiguée. La fatigue plus que la lâcheté, voilà ma vertu. Marc m'a rendue fidèle en m'épuisant.

— Tu ne lui en veux pas.

— Je l'en remercie, il a su me prendre tout l'essentiel.

Tous ces mots jamais dits ont soudain jailli de moi, en me déchirant — comme si je ne les avais même jamais pensés.

Marc, comme l'amour est faible! Dix ans par terre en quelques mots! Dix ans qui soudain ne sont plus que du passé.

Marc, je n'oserai jamais te montrer mon visage quand tu reviendras, ce visage où l'implacable Mathilde a arraché un masque.

Un masque, et pourtant toute ma vie est dans ce masque. Sans ce masque je suis morte. Masque léger et délicat que tu avais doucement et longuement modelé sur mon visage, avec tes doigts acharnés à donner une forme à la vie. Masque plus vrai et plus vivant que mon visage!

Je t'aime, Marc. Car si je dis que je ne t'aime plus et que seulement je t'ai aimé, je suis obligée d'ajouter que je ne puis plus en aimer un autre après toi. Je t'ai donné ma substance, à tort ou à raison.

On ne peut pas aimer deux fois, c'est trop fatigant.

Ah, je voudrais que tu ne reviennes jamais, puisque je te pleure.

III

BERNARD

— Tu aimes Gisèle, ne le nie pas.

— J'ai du goût pour elle.

— C'est là ta façon d'aimer.

— Oui. Et on peut avoir du goût pour un être au point d'en souffrir. On peut déjà souffrir d'aimer trop précisément une chose, un vase, une fleur.

— Et elle?

— Elle? Elle a du goût pour moi, aussi.

— Pourquoi ne fermez-vous pas la porte à clef?

— Il s'agit de ça mais de bien autre chose.

— Diable.

— Oui, ce goût que nous avons l'un pour l'autre ressemble singulièrement à l'amour. Nous ne pouvons pas faire un pas l'un vers l'autre qui ne sera pas suivi d'autres, car nous nous sentons capables de les faire tous.

— Diable!

— Jamais nous ne ferons un pas l'un vers l'autre.

— Bon. Après tout, il y a le mari.

— En effet. Gisèle a joué sa vie sur Marc. Comme tous les

êtres qui ont joué leur vie sur un être, il est arrivé un jour où elle a perdu plus que gagné. Mais la perte s'arrêtera un jour comme le gain. Elle ne peut pas se déprendre de lui au delà d'un certain point, de même qu'elle n'a pas pu s'éprendre de lui au delà d'un certain point. Et elle se tiendra entre ces deux points, à cette double opération où gains et pertes s'annulent dans l'accomplissement.

— Mais pourquoi ne partirait-elle pas avec un autre sur de nouveaux frais?

— Elle est née et mourra dans le monde du pari de l'unique amour, du mariage.

— C'est comme cela que tu définis le monde bourgeois. Mais c'est aussi le monde de l'adultère.

— Chaque monde a sa double face. Gisèle représente la face lumineuse de cette vieille pièce d'or usée et salie, l'esprit bourgeois.

— Et toi, tu trouves cela bien.

— J'appartiens à un monde; j'en connais les avantages et les inconvénients. Ayant expérimenté mon monde, je suis capable de juger avec prudence les autres mondes, j'admets qu'ils aient un fort et un faible.

— Quel est donc cet autre monde auquel tu appartiens?

— Le monde des sans-logis.

— Tu es un bohême. Un bohême, c'est une variété du bourgeois.

— Sans doute. C'est pourquoi je respecte d'autant mieux le monde de Gisèle.

— Réflexion faite, tu n'aimes pas Gisèle, et voilà tout. Sans cela, tu te glisserais dans son logis comme font les sans-logis.

— Peut-être. Mais je n'ai jamais provoqué un être à en trahir un autre.

— Elle ne trahirait pas Marc. Il doit bien savoir de quoi il retourne, il est assez sensible. Elle ne le tromperait pas.

— Certes. Il est averti et elle agirait à découvert. Mais là n'est pas la question. Je te dis qu'elle a joué sa vie une fois pour toutes. Si, au moment de l'aimer, elle n'avait pas dit : « Pour la vie », ils n'auraient pas eu ces dix années pleines. Loyale, elle veut payer maintenant le prix de ces dix années.

— Mais c'est de la folie, de la mystique.

— Ou bien c'est raisonnable; atrocement raisonnable, mais raisonnable.

— Tu comprends cela, toi?

— Moi qui change tout le temps, je comprends qu'on ait choisi de ne jamais changer, qu'on se soit refusé une fois pour toutes à la multiplicité des pentes.

— C'est vrai que ton amour serait une pente, qui en se dérobant la jetterait à d'autres pentes.

— Je ne puis dire non.

— Alors Gisèle qui est encore jeune, pleine de métamorphoses possibles, se consumera en attendant la vieillesse auprès d'un homme qui ne sera plus qu'un ami et qui d'ailleurs en aura honte.

— Il ne s'agit pas de lui, mais d'elle. C'est à elle-même qu'elle veut être fidèle.

— Mensonge. Elle a seulement pitié de lui.

— Tout mon amour pour elle, c'est de ne pas croire ça. La crainte et l'horreur qu'elle pourrait avoir de ne faire que céder à la pitié, c'est toute ma chance, mon ignoble chance, dont je n'userai pas.

— Vous voulez paraître cornéliens, mais vous manquez de courage tous les deux, voilà tout. Quand vous êtes l'un près de l'autre, vous n'avez donc pas envie de vous jeter l'un sur l'autre?

— Tu touches presque à la vérité, mais pourtant tu la manques. Nous avons déjà beaucoup aimé, chacun de notre côté. La fatigue — une fatigue morale, j'entends — nous induit à la vertu.

— Tu n'es pas curieux. D'ailleurs, dans une princesse de Clèves, il y a toujours un vilain petit secret.

— Vilain, non. Le secret de la princesse de Clèves, c'est une autre histoire, que je te raconterai un jour, si cela t'amuse. Mais pour Gisèle, il n'y a même pas de secret. Elle est comblée par Marc; moi, je le suis par Simone ou une autre. De là notre double vertu. La clef de sa vertu ou de la mienne pourrait être, comme tu l'insinues, plutôt que courage comblé, absence de courage. Mais c'est courage comblé. Ce n'en est pas moins de la vertu.

— Mais Marc va partir en voyage : elle va se trouver privée. Alors? Envoie donc aussi Simone en voyage et tu verras.

— Mais pourquoi cela? Pourquoi vouloir créer une situation artificielle? Celle où nous sommes ne l'est pas. C'est un ensemble de faits qui se fait respecter. Gisèle et moi nous avons de la vie autant qu'on en peut avoir — elle avec Marc, moi avec Simone. Ce dont nous souffrons, c'est d'un excès de désir : ayant beaucoup, nous sommes tentés d'avoir tout. Mais c'est là rêverie excentrique de nos esprits et non besoin urgent.

— Mais elle a assez de Marc, et toi assez de Solange.

— Eh bien, j'admets avec toi de renverser le problème. Donc, Gisèle et moi, nous glissons l'un à l'autre. Mais nous continuerons de penser aux deux autres. Je n'aurai jamais qu'une moitié de Gisèle et elle une moitié de moi, quelle que soit cette moitié.

— Divorcez, vous oublierez les deux autres, vous expulserez bientôt ce résidu qu'ils laissent en vous. Un résidu, ce n'est ni beau, ni bon.

— On ne peut pas oublier ce qui a duré si longtemps et qui a vécu si fort. Une longue liaison établit quelque chose d'indestructible, une force fixe et rayonnante qui ravage le passé et l'avenir, une force de fatalité. C'est ce que l'Eglise figure dans l'idée du sacrement. Les transgressions sont vaines et amères. Il est entendu que je parle ici des êtres sensibles. A quoi bon. Gisèle est perdue pour le monde. Une amante de dix ans... Tiens, imagine que Marc meurt demain là-bas en Afrique où il va aller... Eh bien, Gisèle veuve et vacante serait comme Gisèle saturée; et offerte par le temps à l'adultère; ce serait comme une nonne jetée hors de son couvent et qui ne peut plus apprendre les gestes du siècle. Simone comprend-elle tout cela, et n'est pas jalouse, la garce.

— Nous verrons bien.

— Oh bien sûr, on peut tout voir. Le temps passe et l'on voit toutes les faiblesses qu'il engendre.

— Tu oublies le printemps que ramène le temps.

DRIEU LA ROCHELLE

LES ROMANTIQUES ET LES PARNASSIENS DE 1870 A 1914[1]

LA POÉSIE LYRIQUE

Des quatre vents hugoliens, un seul a trouvé la voie libre. C'est le lyrisme. La poésie lyrique seule vit, de 1870 à 1930, une vie normale. Elle conserve ses saisons. Elle a ses révolutions, et même une des plus étonnantes de l'histoire littéraire : la naissance du vers libre.

Les premiers poètes de la Troisième République se confondent naturellement avec les poètes du Second Empire. Et les dernières années du Second Empire sont, en poésie comme dans presque tous les autres domaines littéraires, marquées par la disparition en bloc de la génération romantique. Lamartine est mort en 1869, ne comptant plus, comme poète, que dans l'Université et dans les provinces : il attendra vingt ans son Retour des Cendres. Des quatre maîtres et maréchaux du Parnasse, les Tétrarques, Baudelaire est mort, Théophile Gautier disparaîtra en 1873. Seuls, Leconte de Lisle et Théodore de Banville maintiennent un duumvirat parnassien. Mais, en poésie, mort et vie ne s'entendent pas d'abord des personnes physiques. Il y a longtemps que Gautier avait cessé d'agir quand il mourut. Au contraire, c'est sous la République que

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin.

se pose la question de Baudelaire, et que son influence se propage. Tout se passe comme si la tétrarchie des Parnassiens était réduite après 1870 au triumvirat des derniers tétrarques, Leconte de Lisle, Banville, Baudelaire.

LES DERNIERS TÉTRARQUES

Leconte de Lisle, qui avait dépassé la cinquantaine en 1870, et qui mourut en 1894, neuf ans après avoir remplacé Victor Hugo à l'Académie, occupa pendant ses dernières années une situation généralement reconnue de prince des poètes. La gloire lui vint très tard. Depuis une enfance opprimée par un père sévère, jusqu'à soixante ans, il connut des déceptions et des humiliations qui renforcèrent, si elles ne le créèrent pas, son pessimisme.

Si le mot de déraciné, dont on a fort abusé, convient à quelqu'un, c'est à Leconte de Lisle. Élevé durement dans une île à esclaves, il avait rompu à trente ans toute relation avec elle et avec les siens. Il n'eut plus de patrie que la terre de ses études, de sa pensée, de sa langue. Déjà la France de 1848, les milieux phalanstériens, le bouillonnement démocratique, le monde d'idées où il vécut de vingt-huit à trente ans avaient pris figure d'alibi magnifique pour le jeune créole. Il en fut de même, bientôt, de sa Grèce utopique et paradisiaque, faite seulement de belles formes, de grands dieux, de héros stellaires, de vierges dans du blanc, splendides et savantes.

Le mal, pour Barrès, c'est d'être soumis à des disciplines qu'on n'a pas choisies. Le créole Leconte, en France, a trouvé des disciplines, les a aimées, les a choisies. Non les disciplines sociales dont la Réunion, la colonie à esclaves, lui a enlevé le goût, mais les disciplines de l'esprit et celles de la forme.

Pour Leconte de Lisle, la science propre au poète est la science des mythes. Les romantiques lui avaient frayé la voie. Ils avaient créé les plus beaux mythes de notre poésie, Vigny avec les *Poèmes*, Lamartine avec la *Chute d'un Ange*, et Hugo n'attendit pas le *Satyre* ou la *Fin de Satan* pour donner cours à une extraordinaire imagination mythopoétique. L'épopée en prose était entrée dans le jeu, avec *Ahasvérus*, et en 1848 le jeune Flaubert achevait la mise en état

de ce vaste répertoire de mythes qu'est la *Tentation de saint Antoine*. Voilà dans quelle température est éclose en 1848 la poésie de Leconte de Lisle, qui donne en 1852 les *Poèmes antiques*, en 1854 les *Poèmes et Poésies*, en 1862 les *Poésies barbares*. Ces mythes, il entend les puiser aux sources, les exposer en vers avec exactitude, tels que les anciens peuples, Hindous, Grecs, Celtes, Finnois, les ont inventés et exprimés. Il attache une grande importance à ce côté technique, historique, livresque, de sa poésie. Il croit qu'il a mis là une sorte de point final à la poésie française. En 1852, dans la préface des *Poèmes antiques*, il écrivait que, l'art ayant perdu la spontanéité intuitive, « c'est à la science (celle des mythes) de lui rappeler le sens de ses traditions oubliées ». Et quarante ans après, il déclare à l'auteur de l'*Enquête sur l'Évolution littéraire* que cette exploitation des mythes était tout ce qui restait de champ nouveau devant la poésie française, qu'il l'a prise, et que tout est fini!

On comprend que des études sur les *Sources de Leconte de Lisle* soient tout indiquées pour des étudiants en quête de sujets de thèse. Par là le poète, contemporain de Flaubert, appartient solidement à l'historicisme du XIXe siècle. Comme Flaubert il est un passionné du décor, qu'il essaie d'incorporer à la plastique et au physique de sa strophe. Comme Flaubert il se jette dans les siècles anciens, dans les livres, pour échapper à son temps, qu'il hait, pour fournir un alibi ou un calmant à son indignation. Comme Flaubert il a procuré à une ou deux générations des secrets de style, des principes formels. Et plus que Flaubert il a été bousculé par ses successeurs, par les poètes symbolistes que n'intimidait point son terrible monocle, qui virent parfois en lui l'abbé Delille du mouvement romantique, et qui le traitèrent de bibliothécaire pasteur d'éléphants.

Le bibliothécaire, j'entends le rédacteur éclatant des mythes antiques, est aujourd'hui un peu oublié. La fin du roman historique et le déclin du style plastique ont nui à cette poésie décorative, à cette épopée descriptive, à ce cliquetis savant de noms propres dont l'orthographe aux lettres parasites fait l'effet d'un déguisement : les Khiron et les Klytaimnestra restent gauches, aujourd'hui, avec leur plume dans le nez.

Les poèmes de Leconte de Lisle sont éloquents, et l'éloquence, surtout en vers, est dépréciée. La Grèce reste une source d'intérêt éternel, et nous admirons toujours la *Jeune Tarentine* et le *Satyre* : pourquoi la Grèce de Leconte de Lisle, si éloquemment comprise, suscitée en vers puissants, en strophes substantielles nous semble-t-elle désaffectée? Nous nous intéressons à l'Inde plus que jamais, et Leconte de Lisle est le seul de nos poètes, avec Jean Lahor, qui ait pris les mythes hindous pour thèmes épiques ou lyriques : pourquoi *Baghavat* et *Çunacepa*, bien mieux écrits que la *Chute d'un Ange*, nous sont-ils tellement plus étrangers? Tout simplement le *clinamen*, la ligne serpentine, le tremblement de la vie, manquent à cette poésie. L'auteur d'*Anthinea*, arrivant pour la première fois, en 1896, à Athènes par la pluie, loue cette eau et cette nuée de lui montrer d'abord que la Grèce vivante n'a rien de commun avec celle de M. Leconte de Lisle, ainsi que Moréas, d'ailleurs, qui en venait, ne cessait de le répéter au café Vachette.

Mais si nous n'accordons au bibliothécaire mythologue qu'une estime correcte, une place éminente dans l'histoire littéraire et une principauté dans le Parnasse, le pasteur d'éléphants doit nous toucher de plus près, et des deux le grand poète c'est lui. Poète des éléphants, des grands fauves, des chiens sauvages, de l'aigle mongol et du condor.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

Voilà son domaine. Il est le plus grand et même le seul animalier de notre poésie, ou, si l'on veut, il met ici dans la nature tropicale un peu de ce que La Fontaine met à nos coins

de campagne française. Non seulement il avait passé sa jeunesse dans son île natale de la Réunion, mais il avait voyagé dans l'Inde, dans les îles de la Sonde. Lui qui ne connut jamais l'Italie ni la Grèce, avait gardé ces paysages dans les yeux : il les anime avec leurs fleurs, leurs reptiles, leurs oiseaux de feu et leurs fauves, il les fait entrer dans la poésie. Il n'est pas seulement, comme Parny, un poète né dans une colonie française, il est notre premier et jusqu'ici notre grand poète colonial.

Ce pays de tropique, non seulement le poète de la *Bernina*, de la *Fontaine aux Lianes*, du *Manchy*, l'a recréé dans ses paysages, non seulement le poète du *Sommeil du Condor*, des *Hurleurs*, de la *Forêt vierge*, l'a rendu dans sa vie élémentaire, mais encore le poète de l'*Illusion suprême*, d'*Ultra Cœlos*, de *Dies Iræ*, lui a donné une âme religieuse, épouvantée et tragique. Ce n'est pas dans les poèmes hindous de Leconte de Lisle que nous éprouvons la présence de Siwa, mais dans ses poèmes personnels. L'aventure de Pétrarque, sauvé par les sonnets du naufrage de l'*Africa*, sur laquelle il comptait pour lui donner la gloire, est une aventure éternelle.

Théodore de Banville est resté, avec Leconte de Lisle, pour le Parnasse, le maître de la forme, et aussi son théoricien, puisque le *Traité de poésie française* est le seul livre de ce genre qu'ait écrit un illustre poète français. Que Leconte et Banville, qui sont de la même génération, nés et morts à peu d'années l'un de l'autre, appartiennent à la même veine littéraire, faisant équipe dans les bibliothèques et pour la critique, cela nous montre que la communauté d'une école poétique consiste dans une forme beaucoup plus que dans des sentiments, qu'une école n'agit avec vivacité et ampleur, ne s'arrondit en domaine global et organisé, que si par un élan unique créateur de formes, elle comporte des tempéraments opposés, exprime en un même langage des natures humaines violemment différentes, c'est-à-dire complémentaires. C'est le cas de nos deux poètes.

En face de cette destinée de Leconte de Lisle, qui portait comme un fruit naturel le jugement que le monde est mauvais, qu'il serait absolument mauvais sans la circonstance atténuante qu'on meurt et qu'il mourra, voici la nature la plus

heureuse, la narine ouverte aux parfums, la voix prête au rire, les yeux qui brillent à la lumière, l'amitié des hommes et des choses, l'amour des femmes et des roses, et la vie dans la poésie comme un mouvement de nageur dans la mer. Il ne vient pas, celui-là, des Indes, des terres à esclaves et du royaume de Siwa; il est né en plein centre de la France, à Moulins, et il pousse, et il parle, et il vit, et il écrit en plein centre de l'héritage français, dont le royaume de poésie lui appartient par droit de naissance, un royaume inépuisable qu'il mange en herbe, qu'il mange en fleur. C'est le roi René, mal jugé ou peu jugé par l'histoire, qui l'a laissé de côté, et ne voit que Louis XI, de même que Brunetière, qui ne retenait que Leconte de Lisle, refusera l'être au futile Théodore. Non plus le bibliothécaire pasteur d'éléphants, mais Pierrot chez les petits lapins.

Nous sommes les petits lapins,
C'est le poil qui forme nos bottes,
Et n'ayant pas de calepin,
Nous ne prenons jamais de notes.

Nous ne cultivons pas le Kant;
Son idéale turlutaine
Rarement nous attire. Quant
Au fabuliste La Fontaine,

Il faut qu'on l'adore à genoux,
Mais nous préférons qu'on se taise,
Lorsque méchamment on veut nous
Raconter une pièce à thèse.

Ce poète n'était donc pas un penseur. On le lui fit bien voir. Par la critique, et d'abord par les normaliens de la grande promotion, Banville fut traité comme un innocent qui savait bien faire les vers, un Pierrot ingénu et malicieux qu'on ne pouvait, ni en bien ni en mal, prendre au sérieux. Il est remarquable que l'étude que lui consacre Lemaître dans les *Contemporains*, et qui est la première du premier volume, s'ouvre par ces lignes, pur jus de cette critique critiquante de critiqueur : « M. Théodore de Banville est un poète lyrique hypnotisé par la rime, le dernier vers, le plus amusé, et, dans ses bons jours, le plus amusant des romantiques, un clown de poésie, qui a eu, dans sa vie, plusieurs idées, dont la plus per-

sistante a été de n'exprimer aucune idée dans ses vers. » Il se maria sur le tard avec une femme à souhait, faite au moule à pâtisserie, qui lui assura une vieillesse délicieuse de petits plats, de bons vins, d'eau bénite, et d'amitiés fidèles, une de ces Titanias qui en dix ans font d'un âne un académicien; mais elle connut qu'il n'y avait rien à tenter pour mener Pierrot chez les Quarante : cet homme incarnait l'esprit de frivolité, il ne comptait pas dans l'évolution de la poésie lyrique, coupe d'eau pleine qui n'admet plus, comme au temps de Zadig, le pétale de rose.

Et pourtant... Comme on voit que la critique n'est pas faite par les poètes! Méprisé des grands normaliens, haï des penseurs, toujours les poètes, de quelque école qu'ils fussent, l'ont aimé, tant symbolistes que parnassiens et que romantiques. Ils en ont pensé et dit ce qu'un peintre pense et dit de Tiepolo. Il y a quelque chose de sacré dans l'homme qui vit parmi les vers comme le peintre parmi la lumière et les couleurs, de sacré dans la virtuosité technique de l'artiste consubstantiel à son métier, lorsqu'elle est unie à la flamme vive du poète consubstantiel à la poésie. Cela, Banville l'a connu, l'a rendu. Les *Odes funambulesques*, les *Exilés*, le *Forgeron*, ses trois chefs-d'œuvre (et le dernier, un des mythes les plus solides, les plus amples, les mieux trouvés qu'ait fait vivre un poète français) créent un climat poétique, placent le lecteur dans le pays pur de la poésie, dans l'idée de la poésie, dans des idées de poésie, — des idées qui en valent d'autres, une vision du monde plus vraie que la vision abstraite. Je sais bien : il y a peut-être entre le goût des vers et le goût de la Poésie, ou le goût tout court, la même différence qu'entre le goût pour les femmes et l'Amour. Mais il y a des hommes chez qui ils coïncident, et pour Banville le monde des vers et la Poésie ne faisaient qu'un, où il était roi.

Banville, mieux que personne, nous fait comprendre qu'il n'y a eu au XIXe siècle qu'une Poésie, dont romantisme, Parnasse et symbolisme ont été des prénoms. Évidemment il est aussi romantique que personne. Quand il publie les *Cariatides*, en 1842, l'année où commence la retraite du romantisme, pendant les douze ans de silence lyrique de Victor Hugo, et après qu'ont commencé les silences définitifs de Lamartine

et de Musset, le volume est de ceux qui signifient : « Romantisme pas mort, vers suivent », et c'est Banville qui donnera à la poésie du Second Empire son blason, à la fois de l'absence et de la présence dans le

Mais le Père est là-bas dans l'Ile!

On sait comment, vingt ans après les *Cariatides*, les Parnassiens tinrent Banville pour précurseur, maître et demi-dieu. On a moins remarqué à quel point la notion symboliste de la poésie pure puise dans Banville sa substance et sa justification. Non seulement par le jeu de ses rimes équivoques, mais par le climat qu'elle compose et le pays de poésie qu'elle suscite, la *Prose pour des Esseintes* érige la statue même qui convient au parc banvillien. Mallarmé n'admirait rien tant en poésie que le *Forgeron*, qui, mieux peut-être que le hasardeux *Amphion*, pourrait servir de mythe à la poésie valérienne. En ces deux astres durs, Mallarmé et Valéry, il semble que se condense la nébuleuse de Banville. Banville, Mallarmé, Valéry, tous trois collaborent pour créer cette synthèse originale du *poeta vates* et de l'*homo faber* (c'est le sens du *Forgeron*) devenue aujourd'hui une des lignes directrices de notre sens poétique.

Selon l'ordre de leur entrée dans la vie de la poésie, Baudelaire vient le dernier des trois grands poètes du Second Empire, bien qu'ils soient contemporains de naissance (1821-1823) : tandis que Banville débute en 1842, à dix-neuf ans, par les *Cariatides*, ses deux aînés de deux ans débutent, Leconte de Lisle à trente et un ans, avec les *Poèmes antiques*, Baudelaire à trente-six ans avec les *Fleurs du Mal*. Et en effet, la poésie de Baudelaire semble avoir une jeunesse derrière elle plutôt qu'une jeunesse avec elle. Et puis elle n'a pas vécu du tout dans le même rythme de durée que celle de ses deux contemporains. Tandis que ceux-ci empiètent largement sur le domaine de la Troisième République, ont été présents et applaudis chez elle pendant plus de vingt ans, Baudelaire meurt en 1867 et même avant. Et pourtant, si l'on mesure la présence d'un poète à l'inspiration qu'il communique et à l'action qu'il exerce, Baudelaire aura été depuis soixante ans le plus mêlé à la vie poétique, le seul des trois contemporains

parnassiens qui continue à agir, le seul qui ait labouré la sensibilité d'une époque à la même profondeur que les grands romantiques. De la littérature de la Troisième République, on l'ôterait plus difficilement encore que Leconte de Lisle et Banville.

Il n'a été, en effet, digéré, compris, que bien après sa mort. La magistrature lui avait fait un succès de scandale, et ses contemporains littéraires un succès d'étrangeté. Un pas-comme-les-autres, un excentrique, et c'était tout. Dans le mot de Victor Hugo sur le frisson nouveau, l'accent est sur nouveau. Théophile Gautier, qui donne ici le ton au goût des poètes, développe longuement, et dans sa notice et dans son *Rapport*, l'image du « jardin singulier où un botaniste toxicologue a réuni la flore des plantes vénéneuses ». Et Sainte-Beuve donne pour un demi-siècle le ton à la critique, avec son image si inexacte et même perfide d'un kiosque perdu au bout d'un Kamtchatka poétique.

La vérité est que les *Fleurs du Mal* transforment et retournent le romantisme, avec ces trois ferments, aujourd'hui encore agissants : une poésie chrétienne, une poésie urbaine, une poésie critique.

Une poésie, chrétienne et une vraie ! Une vraie, c'est-à-dire le contraire de la poésie chrétienne à la Chateaubriand, qui était décorative, glorieuse, lyrique. Pas de christianisme vrai sans la conscience du péché, le sens du péché, un sens dont on ne sait comment Baudelaire s'est trouvé le posséder comme Pascal. Or, s'il existe bien en France, pour les philosophes, un grand pays de vie intérieure venu des Grecs, d'autre part il semble que la vibration poétique, l'appel à la sensibilité générale et au lecteur commun, ne coïncident, dans cet ordre de la vie intérieure, qu'avec des thèmes chrétiens, même si ces thèmes ne font que servir de mythe, et si la croyance authentique ne donne pas. Le péché originel, ses récurrences personnelles, les drames de l'enfer et du ciel, l'examen de conscience, la confession, la damnation et le salut, le démon et la Madone, sont poétisés intérieurement et réellement par les *Fleurs du Mal*, comme ils l'ont été extérieurement et décorativement par le *Génie du Christianisme*. Les grands romantiques, et même Vigny dans le *Mont des Oliviers*, ont fait un usage

poétique des idées chrétiennes. Baudelaire, et cela nous introduit dans un autre monde, en fait une profession poétique, voisine de la confession religieuse.

Une poésie urbaine. Né à Paris comme Musset, brûlé jeune comme lui par la vie de Paris, transposant comme lui ce feu en poisons, Baudelaire a succédé complètement à Musset comme poète de la vie profonde de Paris, Victor Hugo restant le poète de ses fêtes, de ses épiphanies. La poésie de Baudelaire suit « les plis sinueux des vieilles capitales ». Elle donne une voix au péché multiplié qui y coule, à ses lumières et à ses fards, à ses luxures et à ses secrètes pensées. Elle ne les « chante » pas, elle les vit. Les *Fleurs du Mal* les traitent en profondeur et les exposent en réalité, comme les *Méditations* ou les *Contemplations* ont fait des lacs, des forêts et de la mer, comme Racine a fait de la cour. Sans Baudelaire, Musset serait aujourd'hui beaucoup plus grand, car Baudelaire l'a déclassé : le Paris de Musset est devenu le Paris factice que les étrangers voient au café, le Parisien de Musset est retombé en acteur romantique, cependant que le cœur mis à nu de Baudelaire devenait, dans Paris, le cœur même de l'homme moderne.

Enfin une poésie critique, la poésie d'un esprit critique. Comme il a compris Delacroix et Wagner, Baudelaire a compris l'homme de son temps. Il l'a vu en analyste, et non plus, comme les romantiques, en lyrique généreux. Son sentiment chrétien de la vie pécheresse est enté sur la clairvoyance dure et sur la sensualité lucide du XVIIIe siècle. Après Baudelaire il faudra exiger de plus en plus des poètes non pas des « idées », mais une intelligence critique révolutionnaire, un *non!* plus fort infligé à l'habitude, au conformisme, au tout fait.

On remarquera à quel point ces trois directions de Baudelaire auraient dû faire de lui le poète de Sainte-Beuve. N'y reconnaissons-nous pas la sensibilité chrétienne à laquelle on doit *Volupté* et *Port-Royal*; — la poésie intimiste, exacte, urbaine de *Joseph Delorme*, que Baudelaire tenait d'ailleurs pour son vrai précurseur et dont il se réclamait; — enfin la présence de cette intelligence critique dont vécut Sainte-Beuve? Mais, quand parurent les *Fleurs du Mal*, Sainte-Beuve avait perdu son pouvoir de réceptivité, sa capacité de devancer son temps, il luisait, selon son mot, comme une

lune morte; le familier des salons de l'Empire était du côté de la magistrature, voulait être une magistrature : il relégua au Kamtchatka un petit-fils que le célibataire, qui ne tenait pas à déranger ses habitudes, reniait; ce n'est peut-être pas dans le *Livre d'Amour* qu'il faut voir la grande trahison de Sainte-Beuve, c'est dans l'absence d'un *Lundi* sur les *Fleurs du Mal.*

Tandis que Leconte de Lisle et Banville agissaient fortement sur la forme de la poésie, l'influence de Baudelaire, ici, est nulle. Frisson nouveau, non corps nouveau. Forme, langue, style poétique ne vont pas chez lui sans de nombreuses défaillances. Son triomphe en fut retardé. La critique ennemie, sentant ici le faible, en fut encouragée jusqu'au début du XXe siècle, Baudelaire fut une pomme de discorde entre la jeunesse et ses maîtres, entre la vie des lettres et les cadres de collège. Un article de revue particulièrement injurieux de Brunetière, qui faisait alors un cours libre dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, valut au critique en 1894 un des plus beaux chahuts de l'histoire du Quartier Latin. Cette guerre s'est terminée à la gloire de Baudelaire : les *Fleurs du Mal* sont aujourd'hui, avec les *Méditations*, les *Contemplations* et les *Destinées*, une des quatre grandes références habituelles du lyrisme personnel français.

LA TÉTRADE PARNASSIENNE

A ces Tétrarques du Parnasse, dont trois demeuraient vivants, fait suite, dans la génération qui débute vers 1867 et qui a de vingt à trente ans de moins que les Tétrarques, une tétrade de quatre Parnassiens de haut bord, qui n'ont point participé aux dernières lueurs du romantisme, et qui représenteront officiellement l'école jusqu'à la fin du XIXe siècle : ces quatre sont Sully Prudhomme, né en 1839, Coppée, Heredia et Mendès, nés tous trois en 1842.

Sully Prudhomme et François Coppée ont été comme les poètes officiels de la Troisième République, entre 1870 et 1900; ils occupèrent sur leur plan inférieur une situation analogue à celle de Lamartine et de Victor Hugo entre 1820 et 1840. L'un et l'autre, en 1881 et en 1884, précédèrent à l'Aca-

démie leur grand aîné Leconte de Lisle, lequel, lui, n'y entra qu'à soixante-cinq ans, sur désignation de Victor Hugo qui lui avait légué impérativement son siège. Sully Prudhomme et Coppée allèrent, dès leurs débuts, à la gloire, Sully Prudhomme fut en 1902 le premier lauréat du prix Nobel de littérature, et il fut tenu pendant vingt ans pour le poète de l'élite pensante : tout agrégé des lettres, tout lecteur des *Débats*, mettait à une place d'honneur de sa bibliothèque les cinq volumes de ses *Poésies complètes*; le *Vase brisé* était, avec les *Deux Cortèges* de Soulary, la poésie le plus souvent infligée à la mémoire des collégiens. Le premier avec la correction d'un homme qui avait préparé Polytechnique et traduit Lucrèce, le second avec la pointe de bohème roublard qui entre dans la composition du parfait bourgeois de Paris, Sully Prudhomme et Coppée, entre leurs digues de principes indiscutés, avaient des cœurs généreux, et le goût pour leur poésie était encouragé encore par l'amitié déférente que leur personne inspirait.

Si la retraite des Parnassiens vers l'atelier des sculpteurs et des ciseleurs tenait en partie à ce qu'un poète officiel, sous l'Empire, ne pouvait que ramper, il sembla que la République eût rendu aux poètes le droit de chanter, comme on dit, avec plus de dignité. Les poésies patriotiques, presque obligatoires, de 1871 et d'après, les entraînaient à ce rôle. Comme l'a dit Maurras, l'idée de la revanche a été pendant trente ans la vraie reine en France, et c'est sans déchoir moralement qu'on put louer en vers cette reine et ses dames de compagnie. Mais on alla plus loin. Sully Prudhomme et surtout Coppée rédigèrent à tas, pour les anniversaires, les grands événements, les inaugurations, des poèmes plus ou moins officiels. On peut les louer d'avoir continué ainsi sur la place publique une vivante tradition romantique, mais ici nous voilà loin du pur laurier parnassien et de ce type convenu du ciseleur dans son atelier, qui ne fut la plupart du temps qu'un idéal, ou un motif poétique momentané, ou un cliché.

Sully Prudhomme fuit le Parnasse par un côté, et il lui appartient par un autre. Il le fuit par son hostilité contre le décor historique et par son goût pour les nuances de la vie intérieure. Il lui appartient par un zèle extraordinaire pour

la précision, tel qu'il n'y en a peut-être pas d'autre exemple dans la poésie française.

A vingt-six ans, en 1865, quand il avait publié ces *Stances et Poèmes*, dont il n'y a guère à retenir que les cinquante premières pages, une vingtaine de petites pièces en quatrains d'octosyllabes, intitulées la *Vie intérieure*, ce titre découvrait un royaume neuf. Une pensée secrète, en chacun de ces stricts poèmes, est retenue, cernée d'un trait net, amenée à l'être en quelques mots justes, en un discours cohérent et en une ligne musicale. Cette union de la délicatesse poétique, de la vérité psychologique et d'une extrême précision logique, avait beau ne guère avoir de précédents, elle n'en appartenait pas moins très exactement au génie immanent de la poésie française. On songe à un Racine qui à Port-Royal eût été élevé chez les géomètres au lieu de l'être chez les hellénistes.

Les *Épreuves* et les *Solitudes* avaient confirmé en 1866 et 1869, sans l'étendre beaucoup, sa maîtrise du royaume intérieur et sa découverte de la précision. Les *Vaines Tendresses*, en 1875, marquèrent le zénith de cette poésie, suivi en 1878 de cet autre *Zénith*, le poème de la conquête de l'air, du progrès par la science, inspiré à Sully Prudhomme par l'ascension meurtrière du ballon de ce nom. Cette longue allégorie (son esprit de précision rend Sully Prudhomme incapable de traiter le mythe) est pleine d'éloquence romantique. Ce ballon dans l'espace prend bellement, et sur les mêmes rythmes, et dans le même esprit, la suite de la *Bouteille à la Mer*. Il n'est indigne ni du vaisseau aérien de la *Chute d'un Ange*, ni du *Plein Ciel* de Victor Hugo, et c'est après tout le meilleur poème de circonstance qui, dans la guerre comme dans la paix, ait été écrit sous la Troisième République.

Comme Lamartine et Hugo, Sully Prudhomme, devenu illustre, tenta la chance de laisser derrière lui un ou deux grands poèmes épiques. La *Justice* est un dialogue de dix chants entre un chercheur qui parle en sonnets et une voix qui répond en quatrains; elle part d'une belle pensée, on la lit avec respect, on y prend idée de ce que serait le grand poème civique d'une république de professeurs. On l'imagine comme le texte préféré de l'école normale de Sèvres, au temps de

M. Pécaut, on voit sur elle la figure pâle de ces jeunes contremaîtres des ateliers intellectuels dont Barrès a parlé à l'occasion de Burdeau, on respecte ces vers pleins d'idées, creuset d'une mystique qui fut une des forces et une des vertus de la République. On les regarde naître, comme d'un germe, de ces vers d'un autre demi-Parnassien, le vieux révolutionnaire de 1848, condamné à quinze mois de prison après les journées de juin, Louis Ménard.

L'idéal qu'avait rêvé ma jeunesse,
L'étoile où montaient mes espoirs perdus,
Ce n'était point l'art, l'amour, la richesse,
C'était la justice et je n'y crois plus!

On songe au spirituel de la République, et que les Français ont entendu par République la recherche de la justice. On ne s'étonne pas de voir en 1897 le poète de la *Justice* figurer parmi les cinq membres de l'Académie française, *rari nantes*, qui signèrent la protestation en faveur du colonel Picquart. Mais on ne se dissimule pas non plus que parmi les élèves d'une classe de 1890, le garçon ou la fille miraculeuse qui deviendront poètes le seront contre la *Justice*.

Sully monta laborieusement vers une autre étoile dans l'interminable poème du *Bonheur*, dont on ne peut sauver rien d'autre que des essais curieux, et assez réussis, pour mettre en vers exacts, bien frappés comme des carafes de glace, des résumés de chimie et l'histoire de la philosophie. Des maîtres de philosophie, dont Sully Prudhomme était le poète favori, en ont eu parfois cette récompense qu'ils virent leurs élèves reçus au baccalauréat pour avoir fait grâce à la mnémotechnie sulliste, une bonne réponse sur la preuve ontologique.

Anselme, ta foi tremble et la raison l'assiste.
Toute perfection dans ton Dieu se conçoit.
L'existence en est une, il faut donc qu'il existe.
Le concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit.

Ces paradoxes de précision et de didactisme ont nui à Sully Prudhomme, autant qu'à Coppée ces autres paradoxes : la poésie de l'homme dans la rue, de l'épicier de Montrouge devant sa cassonade. Lui-même, Sully, savait qu'il allait à contre-sens de l'évolution poétique du XIXe siècle : « Depuis

Lamartine, disait-il à Léo Claretie, l'emploi de la versification a été de plus en plus restreint à l'expression des émotions vives, tendres et mélancoliques de l'âme... J'essaie de réagir contre cette tendance, et de rendre à la versification un visage traditionnel qui est d'exprimer n'importe quoi, pourvu que les conditions qui font un vers soient remplies. Coppée dit l'histoire du Petit Épicier et il ne déroge pas à notre art, malgré l'humilité du sujet. » Évidemment c'était une chance à courir! Faguet écrivait en 1901 : « Il est probable que la postérité mettra M. Sully Prudhomme aussi haut que l'ont mis ses premiers lecteurs, plus haut que les hommes d'aujourd'hui ne le mettent. » Or, en 1929, M. André Thérive dit dans son livre sur le *Parnasse* : « On ne saurait lire des vers plus obstinément mauvais que ceux de ce poète. La platitude et la cacophonie, le prosaïque et le grandiloque, la vulgarité du langage, une incapacité absolue de quitter le ton journalistique ou philosophard, voilà ce qui y offense sans cesse. Aucune « poésie » ne jure plus fort avec le goût moderne, qui nous incline à chercher pour la Muse un langage spécial, des grâces celées, une démarche allusive. » Le seul disciple authentique (avec Jules Lemaître poète) de Sully Prudhomme, Auguste Dorchain, l'auteur de la *Jeunesse pensive*, fut écrasé dans la rue par l'automobile d'un romancier pressé. On sent dans ces lignes de M. Thérive les mêmes roues passer sur le maître de Dorchain, la même injustice non seulement du sort, mais des hommes. Sully Prudhomme est un poète abandonné, dans le sens où Duhamel a écrit les *Hommes abandonnés*. Les symbolistes l'avaient attaqué avec dérision, Gourmont le qualifiait d'augiesque; de son côté Sully accusait le vers libre d'avancer sa mort, sinon celle de la France, et l'auteur des *Stances* de 1865 eut la faiblesse de gémir à l'Académie que si elle décernait à l'auteur des *Stances* de 1898, Jean Moréas, un petit prix que demandait pour lui (Moréas était devenu pauvre) Heredia, il y verrait un outrage personnel. Grande pitié! Heureusement que c'est au critique, non au poète, qu'il appartient d'écrire le onzième chant de la *Justice*, celui qui, comme le onzième de l'*Odyssée*, se passe chez les morts : la justice dans les lettres. Je crois qu'elle sera favorable à Sully Prudhomme et que sa place dans l'histoire de

la poésie — celle du poète de la précision — lui sera très honorablement conservée.

Le seul poète parnassien qui ait connu la grande popularité, et le Béranger de la Troisième République, ce fut François Coppée. Gautier se moquait de Flaubert qui lui avait dit de son prochain livre : « Il n'est pas encore écrit, mais j'ai toutes mes chutes de phrases dans l'oreille. » Pareillement Coppée prit aux tétrarques du Parnasse les chutes, les coupes, les rimes de leurs vers. Comme technicien il est l'élève et le successeur de Banville. Même maîtrise impeccable dans l'équilibre du vers, même variété dans les rejets, même trouvaille, mise en valeur et richesse de la rime, même langue franche et de plein jet. Ce Parisien de Paris est aussi un ouvrier de Paris : l'ébéniste, l'orfèvre, le relieur parisiens, qui, le soir, en famille, lisaient du Coppée, au temps des bons ouvriers d'art du faubourg Antoine ou de la rue Dauphine, retrouvaient en ce praticien un collègue et un frère.

Ainsi que le vers de Banville, et au contraire du vers de Sully Prudhomme et du vers de Heredia, le vers de Coppée plonge dans la langue parlée comme une fleur dans l'eau. Banville et Coppée tenaient une conversation étincelante, plaisante et vive de poètes, tandis que celle de Sully offrait les propos élevés d'un philosophe, celle de Leconte la décision distante et ironique d'un maître, celle de Heredia le plumage et le ramage d'un oiseau du tropique. Et Banville et Coppée, s'ils savaient parler, savaient faire parler : tous deux étaient poètes de théâtre, et la carrière poétique de Coppée est encadrée entre les deux triomphes du *Passant* et de *Pour la Couronne*. (Son audience dramatique dépassa de beaucoup celle de Banville.) Les petits bourgeois ne s'y sont pas trompés, quand ils ont fait à ses poèmes populaires un succès extraordinaire de diction : peu de soirées chez le sous-préfet où le surnuméraire de l'enregistrement ne rugît la *Bénédiction* ou ne fît pleurer la notairesse avec le *Naufrage* et la *Veillée*.

Banville déclare au début du *Petit Traité de Poésie française* : « L'outil que nous avons à notre disposition est si bon, qu'un imbécile même, à qui on a appris à s'en servir, peut, en s'appliquant, faire de bons vers. » Le malin Coppée n'est pas du tout ce poète faible d'esprit qui s'appliquerait, mais c'est

un poète d'esprit qui s'applique à de faibles sujets, et à qui cet outil parnassien permet de s'y appliquer en bons vers. S'il reçoit, du point de vue de la poétique, l'héritage de Banville, il tient ses sujets d'abord de Sainte-Beuve, qui s'était déjà fait le poète des intimités populaires, puis de Baudelaire, poète de Paris, poète de la servante au grand cœur, poète des petites vieilles. Mais tandis que Sainte-Beuve et Baudelaire n'ont fait que rencontrer et traverser cette veine, Coppée a pris le brevet, l'a exploité délibérément, s'est par lui assuré un fief : son succès est contemporain de celui de Boucicaut et de Cognacq.

C'est qu'au contraire de Leconte de Lisle et de Sully Prudhomme, il n'avait pas grand'chose à dire dans ses vers : la chroniquette de ses amours avec la grisette du coin, bouquetière de la Madeleine ou Madeleine des bouquetières, cela manquait de profondeur et fut vite expédié. De son lyrisme personnel, je crois bien qu'un seul vers est demeuré, que ceux qui furent jeunes avant 1900 trouvèrent de fréquentes et agréables raisons d'évoquer :

O les premiers baisers à travers la voilette!

Il convient qu'il soit lié à un détail révolu du costume, et aussi qu'il nous fasse souvenir que Coppée n'a jamais embrassé la Muse qu'à travers une charmante voilette de conventions, en fin tissu du meilleur Parnasse. La poésie plus objective des *Humbles* eut le triple avantage de le sortir de ce lyrisme très court, de cadrer parfaitement avec sa sentimentalité facile et celle, plus facile encore, de ses lecteurs, et de satisfaire à cet idéal du bon Parnassien : faire quelque chose de rien, comme la Parisienne est la femme qui s'habille élégamment « avec rien ». Je crois même que c'est de ce recueil de Coppée que le mot « les humbles » est passé dans la langue des discours politiques, où il graillonne hypocritement, et qu'il a doublé le mot de démocratie pour signifier, selon un trait connu, le peuple quand on a besoin de lui.

Mais enfin à ce peuple porta honneur, autant qu'à l'auteur, la saine popularité de Coppée. André Gide a dit qu'avec de bons sentiments on fait souvent de la mauvaise littérature. Il est vrai que Coppée a mis en valeur, comme les auteurs de

romances, les bons sentiments; cependant, quand il tombe dans la niaiserie, il y est conduit par l'optique du théâtre beaucoup plus que par le génie de la romance. Car ce génie de la romance il sait le tempérer, le renouveler par une sorte d'humour intelligente, d'ironie tendre, très habituelle au public parisien, lequel l'a retrouvée à la fois chez Coppée, son poète, Parisien comme lui, et chez Alphonse Daudet, son romancier, un Provençal. Émotifs et fins, voulant à la fois et refusant d'être dupes, est-ce que le peuple de Paris et le peuple de Provence ne se ressemblent pas un peu? Bien que Mistral soit beaucoup plus grand, le seul poète de son temps qui le rappelle comme homme, c'est Coppée. On ne s'étonnera donc pas que Coppée et Daudet, exactement contemporains, aient été le poète et le romancier fêtés d'un même public. Ils sont liés aux mœurs et à l'âme des trente premières années de la République.

Coppée a broyé dans le mortier d'argent, armorié et sonore, du métier parnassien, le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert avec le réséda séché de Mimi Pinson. Et il n'a guère survécu à ce XIXe siècle. D'abord le Parnasse devenait une butte à funiculaire. Et puis ne voilà-t-il pas que Coppée, grisé par un succès extraordinaire, et tard venu, de journaliste, s'était avisé de descendre dans la rue! Tous les jeudis il donnait au *Journal* un article qui faisait monter fortement le tirage. Du Coppée sans rimes, donc rendu plus facilement bourgeois. Jules Renard en a publié alors dans la *Revue Blanche* un florilège sous ce titre : *François Coppée essentiel* : « Parisiens, mes frères... Je n'ai rien d'un *globe-trotter*... — Je prends, comme disent les bonnes gens, l'omnibus de mes jambes... — Ce livre (*Cavaliers de Napoléon*, par Frédéric Masson) a fait se hérisser d'enthousiasme le bonnet à poil que j'ai dans le cœur. » Coppée, qui avait été si fin, finit dans les pires vulgarités poétiques, prosaïques et politiques.

***

Le procès qui pour la critique s'institue devant Heredia, c'est le procès du poème à forme fixe. Ce poème au XVe siècle avait absorbé à peu près toute la poésie, puis au XVIe s'était contenu dans le sonnet; le sonnet, malgré l'encouragement

donné par l'*Art Poétique*, avait à peu près disparu dès la fin du XVIIe, pour un siècle et demi, jusqu'à Sainte-Beuve. Le romantisme ne le ressuscita pas, sauf Musset qui l'essaya quelquefois avec négligence, Hugo à qui l'importunité des femmes en arracha deux pour des albums, et qui en fit encore trois, puis, bien entendu, Arvers, ce notaire qui écrivit dix-sept pièces de théâtre, mais un sonnet, le sonnet. Dans l'école de 1830, Sainte-Beuve en reste le mainteneur, d'abord par dilettantisme de critique et pour agrandir l'honneur d'avoir ressuscité Ronsard dans son *Tableau*, ensuite parce que le cadre du sonnet soutient le poète qui est peu poète, comme des ballons maintiennent sur l'eau le nageur malhabile. C'est peut-être dans deux ou trois sonnets que Sainte-Beuve a donné sa note la plus pure.

Il est naturel que le Parnasse ait ramené, chez les poètes et dans le public, le goût du poème à forme fixe, qui s'impose dès qu'en matière de poésie lyrique le métier l'emporte sur l'élan, et que le tour de force y est admiré, comme au cirque. Banville lui fait une grande place dans son *Traité*, il a écrit en abondance sonnets, ballades, chants royaux, qui d'ailleurs compriment sa verve et ne lui réussissent guère. Les métaphores d'atelier et l'esthétique du Parnasse ont amené les poètes à se choisir dans les poèmes à forme fixe des spécialités. Comme il y a dans la cuisine de grande carte les entremettiers et les sauciers, il y eut, autour des fourneaux poétiques, un sextinier (le comte de Gramont, qui ne fit que des *Sextines*, genre de poème arbitraire et fatigant), un balladier (Laurent Tailhade, à la fin du XIXe siècle dans les ballades fortes en gueule d'*Au pays du mufle*), et surtout des sonnetiers, dont les deux principaux furent un Lyonnais, Joséphin Soulary, et Heredia.

Heredia est peut-être le seul des poètes parnassiens dont le nom et l'œuvre tiennent tout entiers dans le mot et dans l'idée de Parnasse, et qui ne l'outrepasse ni dans la direction du XVIIIe siècle, comme Sully Prudhomme, ni dans celle des années quarante du XIXe siècle comme Leconte de Lisle, ni dans celle de Béranger comme Coppée. Ce vieil Espagnol, ce seigneur soldat, engagé dans la troupe poétique française, a choisi sa bande, n'en est plus sorti, n'a pas eu besoin d'écrire,

ni de penser une ligne de manifeste pour en devenir le porte-drapeau. Drapeaux, écussons sur la pierre, parchemins au grand sceau de cire jaune, émaux, reliquaires, il semble qu'à l'imitation de ces vieilles choses historiques où un petit espace est chargé de sens et de beauté il ait écrit ses sonnets. La terre et les morts! dit Barrès. La mer et les vivants! dit Claudel. L'histoire et les mots! telle est la devise d'où Heredia a tiré son œuvre. Dans l'histoire, chacun établit, selon sa nature, des lignes arbitraires à l'intérieur desquelles il encadre, abstrait, emporte, utilise ce qu'il veut : ainsi la Grèce qui pour les classiques est raison, pour Leconte de Lisle beauté plastique, pour Louis Ménard vérité, pour Pierre Louys nudité et luxure. Heredia, lui, a jeté sur l'histoire un réseau qui en retenait des images plastiques. Tout existe, disait Mallarmé, pour aboutir à un livre. L'histoire dans la durée, la terre et les cieux dans l'espace, existent, devant Heredia, pour aboutir au dernier vers d'un sonnet. Quatorze vers sur cinq rimes : dans ce fruit parfait d'une séculaire expérience de l'oreille, il n'est rien du passé ni du présent qui ne puisse, en s'y contractant, contracter sens éternel et beauté fixée.

Si le Parnasse a consisté en partie dans une poésie d'atelier, le sonnet est par excellence le poème d'atelier. Il convoque, suggère, impose, des images plastiques. On comprendra d'autant mieux la force du sonnet parnassien qu'on le ramènera davantage à ces images, qu'on s'efforcera de rapprocher la technique poétique de celle des arts plastiques. Banville, insistant sur une des difficultés du sonnet, qui est l'inégalité des quatrains et des tercets, et signalant l'artifice par lequel dès lors on grandira, élargira, magnifiera les tercets, sans rien leur ôter de leur légèreté et de leur rapidité, écrit très justement : « Ceux-là me comprendront qui ont admiré comment les Coustou et les Coysevox équilibrent toute une figure avec un morceau de draperie et presque un ruban désespérément envolé ». Mieux encore on ferait du sonnet d'*Email* un blason du travail parnassien.

Le four rougit; la plaque est prête. Prends ta lampe,
Modèle le paillon qui s'irise ardemment
Et fixe avec le fer, dans le sombre pigment,
La poudre éblouissante où ton pinceau se trempe.

Dis, ceindras-tu de myrte ou de laurier la tempe
Du penseur, du héros, du prince ou de l'amant?
Pour quel Dieu feras-tu, sous le noir firmament,
Cabrer l'hydre écaillée ou le noir hippocampe?

Non. Plutôt, en un orbe éclatant de saphir,
Inscris un fier profil de guerrière d'Ophir,
Thalestrie, Bredamante, Aude ou Penthésilée;

Et pour que sa beauté soit plus terrible encor,
Casque ses blonds cheveux de quelque bête ailée,
Et fais bomber son sein sous la gorgone d'or.

On remarquera à quel point est justifiée ici l'observation de Banville, comment, grâce aux rimes et aux sonorités, le poids des tercets équilibre le poids des quatrains, — comment la forme interrogative du second quatrain, tombant sur la rime féminine, et posant un temps faible (Henri de Régnier eût fait du huitième vers un temps fort, terminant un poème) prépare la décision impérative — le Non! — des vers suivants, exige d'être relevée par la vigueur et la densité du tercet. Premier quatrain : l'atelier, le matériel du travail de l'artiste. Deuxième quatrain : les idées de l'artiste, coexistantes, proposées, rêvées. Premier tercet : le choix de l'artiste, l'acte mâle, l'idée élue, le dessein réalisé. Deuxième tercet : l'idée ornée, le dessein repris, relevé, parachevé, les prestiges de la forme éclatante, ce que le vers de Victor Hugo ajoute au vers de Racine, ce trésor des sonorités de la langue, qui a conduit vers Paris le poète cubain, comme le fabuleux métal attirait vers Cipango ses ancêtres conquérants. Un des plus beaux tableaux de Watteau, c'est une simple enseigne, l'enseigne de Gersaint. Voilà l'enseigne du Parnasse!

Jules Lemaître a appelé tel sonnet étonnamment travaillé de Soulary, une noix de coco sculptée par un forçat. Et Soulary n'est qu'un Heredia de province. Mais c'est à propos de Heredia qu'un polémiste littéraire, Han Ryner, évoquait ce Grec qu'on présenta à Alexandre et qui, avec une sarbacane, envoyait des lentilles par le trou d'une aiguille. Il attendait un beau présent : le roi ami d'Homère lui fit donner un sac de lentilles. Est-ce donc le cas de Heredia? Ses sonnets ne ressemblent pas du tout à un tour de force. Au contraire, on l'y sent conduit par sa pente, retenu par une douce habi-

tude. Les quatorze vers d'un sonnet se trouvent immédiatement à la mesure d'un sentiment chez Ronsard, d'une pensée chez Sully Prudhomme, d'un tableau chez Heredia. Heredia a le goût de la coupe, et il en tire des effets admirables, mais pas plus que Banville et Coppée dans leurs alexandrins suivis. Il écrivait difficilement ses sonnets, mais le temps ne fait rien à l'affaire, et Racine, lui aussi, faisait difficilement des vers faciles. Or un sonnet de Heredia est facile, clair, se lit, se boit, se savoure d'un trait.

La vérité nous paraît simplement que, par le simple jeu de la durée vivante, par le fait seul du vieillissement naturel, le sonnet moderne, qui dure depuis cent ans, et qui a été dans les jardins du Parnasse l'objet d'une véritable forcerie, donne des marques d'épuisement. Le sonnet du XVIe siècle n'avait pas duré plus longtemps. On fait encore d'excellents sonnets; ce matin même j'en cueillais un, frais paru, et charmant, de M. de Nolhac sur Hélène de Surgères. Mais enfin, les lire c'est relire. Un jeune poète qui viendrait nous apporter un recueil de sonnets ne serait jeune que pour l'état civil ou sa bonne amie, et nullement pour notre goût. Il y a en littérature un assolement nécessaire. Le sonnet va entrer en sommeil pour deux ou trois générations, comme il a fait vers 1661, après quoi un prince le réveillera, qui cueillera la rose neuve.

Non seulement par ses sonnets, mais par sa personne, son accueil, sa ferveur poétique, la voix de cuivre de ses enthousiasmes, son salon de l'Arsenal où il avait repris les réceptions littéraires de Nodier (le sonnet d'Arvers n'avait-il pas été écrit pour Marie Nodier? Comme le sonnet, le monde est petit!) Heredia avait ouvert son atelier de sonnets sur une place publique de la poésie, comme la *bottega* d'un peintre de la Renaissance. Autour de lui s'affirmait et s'entretenait un goût de décor, de belles choses, luxe de vivre, de penser et de créer, un amour des mots somptueux. Le Parnasse ne se conçoit pas sans bibliothèques. Mais tandis que le bibliothécaire créole du Sénat était pasteur d'éléphants, le bibliothécaire cubain de l'Arsenal vivait dans une volière d'oiseaux de paradis. Il fut le seul Parnassien que les symbolistes respectèrent, encensèrent et même imitèrent. La soudure des deux campagnes poétiques se fit dans les salons de l'Arsenal.

Le jeune Henri de Régnier, gentilhomme cependant urbain et doux, poursuivait de sarcasmes le pauvre Coppée, jouait méchamment avec la casquette du petit épicier comme Pierre Nozière avec celle de Fontanet, mais il admettait et cultivait Heredia, imitait ses sonnets, et, quand il épousa sa fille Marie, ce mariage fut celui de deux États poétiques, comme les unions des princes, qui appartiennent à l'histoire politique. Marie de Régnier, autrement Gérard d'Houville, s'est décidée aussi tard que son père à réunir ses *Poésies* (en 1930). On ne saurait les séparer des *Trophées*, non plus d'ailleurs que des *Médailles d'Argile*. Très remarquables déjà par elles-mêmes, elles prennent une valeur unique comme signe parnassien, idée de Muse familière d'une maison poétique. Les deux autres gendres de Heredia, Pierre Louys, qui restera plus peut-être comme poète, lui aussi, de la soudure, que comme romancier, et Maurice Maindron, le curieux romancier décorateur, contribuent à donner toute sa portée pittoresque à ce vallon luxuriant du Parnasse sur sa fin. Le nouvel atelier de Heredia équilibre à un bout du Parnasse ce qu'était aux origines romantiques de ce même Parnasse l'atelier de Gautier, avec sa fille, la belle Judith, génial auteur du *Livre de Jade*, du *Dragon impérial* et de la *Sœur du Soleil*, et les deux poètes parnassiens ses gendres, Catulle Mendès et Émile Bergerat. Non hasard, tout cela. Cette géographie du Parnasse poétique s'explique en raison. C'est précisément en 1830, avec le rapin Gautier, que les ateliers sont entrés dans la littérature et la littérature dans les ateliers, que les poètes, amis des peintres et combattants des mêmes combats, ont senti et pratiqué la vie littéraire sous la catégorie de l'atelier. La communauté de métier et d'idéal, qui fait les familles littéraires d'esprit, fait aussi des familles littéraires physiques. Baudelaire, Coppée, Sully Prudhomme étaient célibataires; ni Leconte de Lisle ni Banville n'eurent d'enfants (notons cependant que le beau-fils de Banville, élevé chez lui, le peintre Rochegrosse, eut pour vocation la mise en tableaux et en gravures du décor parnassien et symboliste). Chez les Tétrarques comme chez les quatre Epigones, il n'y eut d'autres familles physiques que les Gautier et les Heredia : leur ressemblance n'en est que plus instructive. Le théâtre en vers, avec les

dynasties Rostand et Richepin, nous offre un autre exemple de cette procession et succession du talent poétique, là où est en jeu (et nulle part il n'y est plus qu'au théâtre) l'élément de métier et d'ateliers.

C'est précisément à ce titre de délégué au métier pur que nous avons dû donner une place à Catulle Mendès parmi les quatre Épigones. Nous ne nous dissimulons que celui-là est un mort authentique et intégral. Je crois bien qu'il ne reste de sa poésie qu'un vers d'*Hesperus* sur un paysage glacé :

Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu

Mais enfin le Parnasse a été sa chose. Dès 1864, avec sa *Revue fantaisiste*, il en est l'animateur, le metteur en train, l'homme d'affaires, le serre-file ou le commissaire du cortège pompeux. Il en a le premier écrit l'histoire, avec sa *Légende* (peu sûre) *du Parnasse contemporain*. Il a été chargé, à l'occasion de l'Exposition de 1900, comme son beau-père Gautier l'avait été lors de l'Exposition de 1867, d'écrire le *Rapport* officiel sur l'histoire de la poésie depuis cette date de 1867, et il a fait tourner entièrement cette histoire autour du Parnasse. Son œuvre poétique considérable est elle-même une Exposition Universelle du Parnasse, je veux dire un musée d'échantillons de toute la production parnassienne. Mais, comme dans ces bâtiments d'Exposition, il a fallu peu de temps pour que tout fondît en déblais et en plâtras. De sa race (c'était un de ces israélites bordelais, venus autrefois du Portugal), il tenait cette aptitude aux affaires, aux fondations de revues avec des combinaisons et des primes, et surtout ce rôle d'intermédiaire et d'organisateur tourbillonnant où on le vit s'agiter pendant quarante ans. Il ressemblait à son père, un industriel à idées qui ne fit pas fortune, Tibulle Mendès (ces noms de poètes dans cette famille juive étaient tout un programme, y faisaient la catégorie de l'idéal, la part de Dieu). Et Mendès brûla vraiment du feu sacré. Il eut sa manière à lui d'adorer la poésie, mais il l'adora. Il manifesta son amour pour les poètes en les imitant. Il a fabriqué du Hugo, du Baudelaire, du Banville, et il n'est d'ailleurs supportable que lorsqu'il imite quelqu'un; ses mièvres bonbons personnels, où le sucre enveloppe un grain de

cantharide, écœurent. Quand fut joué *Cyrano*, il tenait un feuilleton dramatique célèbre, et il acclama le poète nouveau avec autant de feu juvénile que s'il fût sorti de la bataille d'*Hernani*. C'était bien ! Mais le lendemain, il commençait un *Scarron*, aggravé bientôt d'un *Glatigny*, cinq actes en vers d'intention cyranesque. Il ne pouvait toucher du marbre, voire du stuc, sans les reproduire en plâtre. C'était sa vocation. Pour qui pèse les poètes selon leur apport individuel et original, il ne reste rien de Mendès. Mais si on les considère dans ces familles que sont les écoles, on ne peut écrire du Parnasse, penser le Parnasse sans lui.

LES DISCIPLES

Si l'on excepte Gautier, qui appartient à la génération antérieure, et Mendès dont la nature poétique, toute d'influence subie, exclut toute influence exercée, chacun des grands Parnassiens, Tétrarques ou Épigones, est entouré plus ou moins de brillants seconds qui donnent au Parnasse son volume d'école et sa caisse de résonance. Autour de chaque prince paraissent de grands officiers.

Il y a un rayonnement et une école considérables de Leconte de Lisle. Elle commencerait à Victor Hugo lui-même : les *Poèmes antiques* ne paraissent pas avoir été sans influence sinon sur l'inspiration, du moins sur le dessein de la *Légende des Siècles*, non plus que les *Émaux et Camées* sur les *Chansons des Rues et des Bois*. On doit nommer tout d'abord Louis Ménard (1822-1901), ami, contemporain, coreligionnaire politique et compatriote alexandrin de Leconte de Lisle. Comme Leconte, Ménard ne pense pas que l'humanité ait rien acquis d'utile depuis les Grecs. Le retour à l'Hellade est son alpha et son oméga. Plus subtil, plus érudit, il est bien moins poète, et c'est son hellénisme plus que son métier qui nous autorise à voir dans l'auteur des *Rêveries d'un Païen mystique* un Parnassien : louons en lui le poète gnomique, appelons-le le Théognis du groupe, ce sera suffisant.

Si Ménard est le compatriote alexandrin de Leconte de Lisle, nous trouvons en Léon Dierx, moins métaphoriquement, son compatriote de la Réunion et son fidèle compagnon de

Paris. Âme haute et pure, vieux poète étranger à toute autre chose que le culte de la poésie, comme un président de la République est généralement un vétéran éprouvé des luttes républicaines, de l'idéal laïque et démocratique, le zèle parnassien de Mendès valut à Dierx presque la même année que Loubet, en 1898, d'être élu, après la mort de Mallarmé, président de la République poétique, soit prince des poètes. On convint qu'il était « apprécié de l'élite ». Son cas ressemble à celui d'Elemir Bourges, figure, lui aussi, de l'honneur littéraire, et moins lu que vénéré. Les anthologies poétiques sont faites pour ces natures secondes qui ont eu une ou deux fois d'heureuses inspirations : les *Filaos* de Dierx ne sont pas indignes de la *Bernica* de Leconte de Lisle, et son *Lazare* ressuscité suit d'un pas respectueux son maître le *Nazaréen*.

Anatole France figurerait presque au même titre que Mendès et que Ricard dans les origines du Parnasse, puisque, comme lecteur de Lemerre, il fut chargé du Troisième *Parnasse contemporain*, en fit exclure en leur donnant des notes sévères Mallarmé et Verlaine, y publia des vers, parmi lesquels les *Noces corinthiennes*, y parut, et comme artiste et comme helléniste, le disciple de Leconte de Lisle, avec une ligne plus simple et plus humaine. Les *Poèmes dorés* (1873) restent un des meilleurs recueils du Parnasse. Plus tard France se brouilla avec Leconte de Lisle au point que le vieux poète le provoqua en duel. France avait abandonné les vers, la trentaine passée de peu. Par paresse, semble-t-il, et ce fut dommage. Il était doué. On admire avec raison le poème des *Cerfs*. Madame de Caillavet, si elle eût aimé les vers, lui eût fait écrire aussi bien d'autres *Cerfs* que le *Lys rouge* (ce poème et ce roman sont faits d'ailleurs sur le même thème).

Leconte de Lisle mettait très haut le vicomte de Guerne qui l'imitait consciencieusement et infructueusement dans des volumes d'histoires en vers : *l'Orient antique* et *l'Orient grec*, linceuls pour dieux morts, lieux communs des petits Parnassiens, qui n'y ont enseveli qu'eux-mêmes.

***

Les vrais disciples de Baudelaire sont les poètes symbolistes, et d'abord et surtout Mallarmé. Néanmoins Maurice Rollinat (1846-1903) nous garde assez bien l'idée de ce que pouvait être certain baudelairisme du dehors, tel que l'imaginait Brunetière, avec des horreurs, des hystéries, des névroses et du macabre. Rollinat a de l'invention, le sens des fantômes, des brandes et du frisson des nuits : mais la faiblesse de sa langue, l'insuffisance de sa poétique, voilà qui ne nous permet de le laisser dans un coin du Parnasse qu'à condition qu'il s'y fasse oublier.

L'influence de Baudelaire s'exerce beaucoup plus d'une façon diffuse, par une lente transformation de la vision poétique, que par des disciples et des imitateurs patents. Du fait même de la quarantaine où le tenait la critique universitaire, et parce que, par exemple, quand Gidel était proviseur du lycée Louis-le-Grand, la saisie des *Fleurs du Mal* dans les mains d'un rhétoricien était un cas d'expulsion, la découverte de Baudelaire, l'action de Baudelaire, ont pris, pour les générations de la fin du XIXe siècle, une grande importance. Le poète de ce temps qui nous fournirait la plus claire figure du baudelairien moyen, sur la frontière du Parnasse et du symbolisme, serait Albert Samain, tout au moins le premier Samain, celui du *Jardin de l'Infante* (1894), un des plus grands succès poétiques de ce temps (quatre-vingt mille exemplaires à ce jour). Flamand timide et maladif, vivant dans les limites, les joies et les devoirs de la bureaucratie parisienne (celle de l'Hôtel de Ville, où les littérateurs sont nombreux), c'est par un malentendu, et parce qu'il fut des premiers collaborateurs du *Mercure*, qu'on le compte parmi les symbolistes. Sa poésie claire et plastique, de forme liée, impeccable, artiste, ne révèle qu'un carrefour parfait d'influences parnassiennes, une étoile de routes dans une belle forêt. L'article de Coppée qui le fit connaître et célébrer en 1894, c'était exactement la transmission d'un aîné parnassien à un Épigone de la même école.

ALBERT THIBAUDET

(*La fin dans le prochain numéro.*)

PARMI LES LIVRES

SERVICE DE RENSEIGNEMENTS

L'ère des grands romans sur la guerre mondiale semble définitivement terminée, soit que le grand public se soit lassé de chercher la vérité dans toutes les productions dont il a été accablé pendant de longues années, soit que les écrivains eux-mêmes se soient découragés de trouver matière nouvelle en ce domaine.

Le goût du public, en ce qui concerne le grand drame mondial, s'est tourné vers des données plus positives, qui tout en lui offrant des possibilités de délassement, étaient aussi susceptibles de satisfaire sa passion de l'inconnu, de l'aventure et de l'intrigue : le rôle des Services de Renseignements.

La maison d'édition Payot vient de faire paraître sur ce sujet dans sa *Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre mondiale* toute une série de traductions d'ouvrages étrangers du plus haut intérêt.

Cette collection comprend déjà, à notre connaissance, cinq ouvrages anglais, un ouvrage allemand, un ouvrage autrichien, tous écrits par les auteurs les plus autorisés, du fait qu'ils ont joué un rôle important soit comme dirigeants, soit comme exécutants dans la recherche des renseignements militaires ou politiques.

Deux des ouvrages anglais : *Les Mystères de la Guerre navale*, de H. C. Bywater, *Intelligence Service*, de H. C. Bywater et H. C. Ferraby, traitent du même objet : l'activité des agents du Service de renseignements de l'Amirauté britannique en

Allemagne et en Angleterre, pendant les années qui précédèrent la guerre mondiale et pendant cette guerre elle-même. Ils ont aussi le même caractère, la même présentation : rien de méthodique, d'ordonné. Tous les sujets sont touchés, sans considération de temps, sans idée directrice. Ils sont une succession d'anecdotes extrêmement vivantes, de récits d'aventures, où les portraits de personnages abondent; on croit lire une série de contes des plus fantaisistes où l'imagination semble se donner libre cours. Quelques titres de chapitres en donneront une idée : *Anna de Libau* ou *Un traquenard russe dans la Baltique.* — *Le sous-marin hanté.* — *Secrets de l'abîme.* — *Le marin alsacien.* — *Pour résoudre l'énigme des sables,* etc... Et cependant tous ces récits vous laissent une impression de vérité absolue, car ils sont entremêlés d'autres récits plus techniques — tels *Drames de la bataille du Jutland.* — *Secrets du tir naval.* — *Pourquoi le Jutland fut indécis* — qui ne laissent aucun doute sur la compétence et la documentation de leurs auteurs. Et l'on sort de la lecture de ces ouvrages étonné de la puissance des moyens, de la ténacité, de l'habileté du célèbre Intelligence Service.

Un autre point de ces ouvrages est intéressant, c'est l'opinion du Service britannique sur son adversaire allemand.

Le Service de Renseignements de l'Amirauté allemande est très sévèrement jugé par Bywater et Ferraby. « Pendant la période d'avant-guerre », disent-ils, « l'Allemagne était au premier rang de nos ennemis possibles. Ses agents fourmillaient dans le pays, avec le seul objet de pénétrer les défenses maritimes anglaises. Pendant la période qui va de 1908 à l'explosion de la guerre, pour chaque agent que nous eûmes en Europe Centrale, il y avait cinq ou six émissaires allemands en Grande-Bretagne. Et ces chiffres ne s'appliquent qu'aux professionnels. En tenant compte des amateurs, la proportion des Allemands serait de dix à un. »

« Les méthodes allemandes étaient essentiellement dénuées d'imagination, maladroites et sans effet... Les rapports du Service secret allemand envoyés d'Angleterre furent interceptés et lus par notre Service de sûreté pendant une longue période et c'était pour nous une source constante d'étonnement que les autorités de Berlin dissipent de grosses sommes

pour des renseignements qui ne le méritaient généralement pas. Beaucoup de ces rapports étaient si évidemment inexacts qu'il n'était besoin que d'un minimum de compétence technique pour démasquer leur caractère de fausseté. Cependant le fait que ceux qui les établissaient restèrent sur les rôles de paye du Service des renseignements du ministère de la marine marchande est une preuve que les rapports, ou en tout cas ceux qui les envoyaient, étaient pris au sérieux. » Est-ce bien là l'opinion réelle de Bywater et Ferraby sur ce Service de renseignements allemand pourtant si réputé? On ne peut que les croire, car jusqu'à ce jour nous n'avons pas connaissance de résultats véritablement probants obtenus par le service de l'Amirauté allemande.

***

Avec *40 O. B.* de H. C. Roy, secrétaire privé du Directeur de l'Intelligence Service naval britannique, nous entrons dans un autre domaine, non moins passionnant, du Service de renseignements anglais. 40 O. B. — la chambre 40 de l'Old Building, ou vieux bâtiment de l'Amirauté — était la demeure secrète de la section de décryptement des radios allemands captés par les postes d'écoute établis sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne; cette section, bien que faisant partie de la Direction des Renseignements, en était fort éloignée et n'était connue que de quelques rares initiés. Des membres du cabinet ministériel, des hauts fonctionnaires de l'Amirauté ignorèrent son existence. Grâce à cela, elle put fonctionner durant toute la guerre sans être découverte, ni même soupçonnée par les services allemands.

Les postes d'écoute anglais captant tous les radios émis par les autorités navales allemandes : Amirauté de Berlin, bases navales de Kiel, Wilhelmshafen, commandant en chef de la flotte de haute mer, escadres ou navires isolés en cours d'opérations, 40 O. B. recevait des messages de toute nature, aussi bien politiques que militaires et commerciaux. Elle en vint donc peu à peu, avec son personnel de 50 décrypteurs, à éventer tous les desseins de la marine allemande et à suivre au

jour le jour, heure par heure, les déplacements de ses bâtiments. La marche de tout sous-marin repéré en cours d'opérations était jalonnée sur une carte et immédiatement signalée au Commandant de la Grande Fleet ou aux chefs des patrouilles de chasseurs. Les Zeppelins étaient guettés, eux aussi, dès leur départ de la baie allemande et annoncés à la D. C. A. Les mouilleurs de mines qui venaient infecter les voisinages des côtes anglaises ou les routes de marche des escadres et des convois étaient surpris dans leur travail, attaqués par les torpilleurs ou les bateaux-pièges.

Les services rendus par 40 O. B. dans le domaine politique ne furent pas moins éclatants : c'est grâce à elle que le gouvernement anglais put révéler au gouvernement des États-Unis les agissements à Washington de l'attaché militaire allemand von Papen, ainsi que l'imminence de la guerre sous-marine sans restriction, et déterminer l'entrée en guerre de la grande république aux côtés des Alliés. C'est elle qui dénonça la trahison de l'ancien consul britannique, sir Roger Casement, qui voulait provoquer une révolte en Irlande.

Toute cette activité de 40 O. B. est racontée avec une telle verve, avec une telle abondance d'anecdotes, que l'on croit vivre effectivement dans la fameuse Chambre secrète, au milieu de ses acteurs. Et nous ne pouvons que partager l'avis de H. C. Roy quand il déclare que « le pays doit à 40 O. B. une dette immense de gratitude ».

Ma Vie d'Espion (L. K. 8) du capitaine Hill nous fait pénétrer dans le domaine du Service de Renseignements britannique terrestre.

Le capitaine Hill, fils d'un gros négociant anglais établi en Russie avant la guerre, parcourut dès sa plus petite enfance l'immense pays des tsars depuis Riga jusqu'à Nijni-Novgorod, jusqu'aux rives de la mer Noire et au Turkestan, et apprit tous les dialectes parlés en Russie. Alors qu'il fréquentait encore les salles de collège il se trouva contribuer à un événement sensationnel, la fuite de Gorki. Devenu à son tour négociant en Russie, il organisa l'évasion de la fille d'un de ses amis, arrêtée pour causes politiques. Telles furent les premières manifestations d'activité secrète de Hill, que le Destin avait

sans doute prédestiné à son futur rôle d'agent de l'Intelligence Service.

Le début de la guerre mondiale le trouve au Canada où il est occupé à pêcher. Il s'engage aussitôt dans un régiment canadien, est débarqué en France et est engagé dans la région de Neuve-Chapelle avec son unité, dont il devient l'interprète, en raison de ses connaissances linguistiques. Blessé dans le No mans Land, il est envoyé en convalescence en Angleterre, est nommé officier et affecté à l'État-Major de l'Intelligence Service. Il est tout d'abord employé dans le service du contre-espionnage sur les côtes orientales de l'Ile, puis un beau jour est désigné pour le front russe. Il apprend le bulgare et part pour Salonique. Dès lors ses véritables aventures commencent. Leur exposé, rapporté dans *Ma Vie d'Espion* (L. K. 8), constitue un récit passionnant, où le capitaine Hill force notre admiration par son ingéniosité, son courage, sa maîtrise de soi. Après un an d'activité à Salonique, il passe en Égypte, puis, en juillet 1917, est affecté à la mission de l'aviation royale en Russie. Après un court séjour en Suède et en Finlande, il arrive à Pétrograd à la fin de l'ère de Kerenski et assiste à la débâcle progressive de l'organisme militaire russe. N'ayant aucune occasion de s'employer comme aviateur, il se met à la disposition d'un compatriote, le colonel Joë Boyle, chargé de l'organisation du réseau ferré de campagne des armées tsaristes. Tous deux se démènent au milieu des multiples autorités soviétiques, négocient avec Krylinko, Joffe, pour continuer à assurer le ravitaillement des armées de campagne. Puis la démobilisation générale ayant été ordonnée, ils tournent leur activité vers la Roumanie. Au cours d'une expédition qui semble invraisemblable tant elle fut mouvementée, ils ramènent de Moscou à Jassy le trésor royal roumain; ils servent d'agents de liaison entre le gouvernement roumain et Trotzki. Séparé de Boyle, Hill essaie d'amener les chefs bolcheviks à retarder l'avance des Austro-Allemands en Ukraine, puis revient à Moscou où il assiste à la ratification du traité de Brest-Litowsk. Se rendant compte que ce traité qui laisse toute liberté d'action aux Empires Centraux, est une catastrophe pour les Alliés, il s'emploie à lutter contre le Service de renseignements allemand, tout en étant le conseiller technique de Trotzki en matière

d'aviation et de l'état-major russe en matière de renseignements. Ce rôle se poursuit jusqu'au jour où l'imminence du débarquement des Alliés à Arkhangel, le fait considérer comme suspect. Obligé de se réfugier dans la banlieue de Moscou et d'y vivre à la russe en compagnie de trois jeunes filles anglaises, il continue son œuvre de harcèlement contre les Allemands d'Ukraine et de transmission de renseignements au War Office, même en pleine période de terreur rouge. Mais à la fin il est tellement traqué qu'il est contraint de dissoudre son service et de passer en Finlande.

***

C'est aussi le fait d'avoir séjourné avant la guerre en Pologne et en Russie et de connaître la langue de ces pays qui valut au lieutenant allemand Max Wild, comme au capitaine Hill, de faire partie d'un service de renseignements sur le front oriental. Mais, au contraire du livre du capitaine Hill, le récit de l'activité de Wild, *Mes Aventures dans le Service secret 1914-1918*, ne nous amène pas au cœur de la Russie; il nous fait connaître le rôle et les aventures d'un officier chargé de la recherche des renseignements au delà des lignes dans le secteur d'une armée, c'est-à-dire pour employer la terminologie française, le rôle d'un chef de S. R. d'armée. Il nous permet aussi de connaître les méthodes employées en pareille occasion par le service allemand et de faire des comparaisons avec celles des services britannique et français.

Le lieutenant Max Wild fut tout d'abord attaché en août 1914 au Quartier général de la VIIIe armée, en Prusse Orientale, ce qui lui valut, à propos d'une mission de liaison avec une unité du front pendant la bataille de Tannenberg, d'attirer l'attention de Ludendorff. Il conserve les mêmes fonctions en septembre-octobre pendant la campagne de la IXe armée, en Pologne méridionale, en direction de Varsovie, puis, pendant la campagne de cette même armée en Pologne septentrionale, en novembre, en direction de Lodz. De nouvelles missions de liaison délicates, périlleuses, entre le Q. G. de l'armée et les Q. G. de différents corps d'armée lui sont confiées et il s'en tire avec succès et honneur.

Au printemps 1915, il est chargé du service de renseignements et de contre-espionnage de la IXe armée, commandée par Mackensen. Cette armée était alors en secteur dans la région de la Vistule moyenne, en aval de Varsovie. Le front dans cette zone était loin d'être continu et de ressembler à celui du front occidental. Aux abords du fleuve en particulier, il n'y avait aucune tranchée. Les rives, en grande partie boisées, n'étaient surveillées de part et d'autre que par des patrouilles de cavalerie. C'était donc un terrain excellent pour les deux services de renseignements qui pouvaient l'un et l'autre faire passer des agents en grand nombre dans les lignes adverses. Wild recrute d'abord des agents, en la personne d'informateurs russes qu'il a réussi à capturer et qu'il reconduit souvent lui-même au delà des lignes ennemies. Admirablement servi par ses auxiliaires, il travaille ainsi plusieurs mois près de Varsovie, puis sur la Bérézina, toujours capturant de nouveaux agents et les retournant contre les Russes. Ces expéditions ne sont pas sans danger et leur récit vaut les plus beaux romans policiers. Avec le temps, les Russes organisent leurs positions et leur système de contre-espionnage. Il devient de plus en plus difficile pour Wild de poursuivre son action : il perd de plus en plus d'agents, est obligé de mettre au repos à l'intérieur de l'Allemagne son meilleur informateur. Il tient cependant jusqu'à l'hiver 1916-1917 où la décomposition naissante de l'armée russe lui permet de faire de l'information directe grâce à la fraternité qui s'amorce de tranchée à tranchée entre les deux partis. Mais, en mars 1917, certains de ses chefs lui laissent entendre qu'il est trop timoré, que dans d'autres secteurs on est déjà entré en contact avec des états-majors russes. Bien que se sachant recherché par Chouchkine, chef du contre-espionnage russe, et peut-être même trahi, Wild, piqué au jeu, demande à l'état-major du corps d'armée qui fait face à son secteur, s'il peut se présenter en parlementaire pour discuter de la suspension des hostilités. Il reçoit une invitation, passe le Stokhod en barque et arrive au Q. G. du VIe corps de cavalerie où il est aussitôt emprisonné. Emmené à Dombrovitza, il y est livré à Chouchkine. Accusé d'être l'espion Max Wild, il se défend opiniâtrément en soutenant qu'il est le lieu-

tenant Lubko, d'un régiment de grenadiers de la garde; traduit en conseil de guerre, il est condamné à être fusillé. Le lendemain, alors qu'on le conduit au poteau d'exécution, il aperçoit en cours de route, pendu à une potence, un de ses meilleurs agents, Golba. Douze soldats le couchent en joue devant une tombe fraîchement creusée. Avant qu'ils ne fassent feu, il s'évanouit et tombe. Il est sauvé... provisoirement. Broussilow a remplacé Alexeiev comme généralissime. On a eu des scrupules au dernier moment sur la légalité de la condamnation. Il est emmené à Kamenetz Podolsk où Broussilow l'interroge sommairement et le félicite de son courage. Il retourne en prison, cherche à s'évader, est repris et conduit une deuxième fois devant le peloton d'exécution; emmené à Minsk, il saute du train, mais se blesse, est à nouveau emprisonné. Il subit un nouvel interrogatoire devant une assemblée d'officiers de renseignements qui cherche à le soudoyer, en vain. Il tente encore une fois de s'évader, mais il est repris immédiatement. On l'expédie sur Smolensk, Moscou, et finalement au camp de Nietitcha sur la Volga. Puis tantôt en troïka, tantôt dans un wagon d'un train de marchandises, on le dirige par étapes vers la Sibérie et le Baïkal. Interné dans un camp, il s'évade cette fois avec succès. Et pendant des jours et des jours, sans chaussures, mendiant ou volant du pain, il chemine à travers la Transbaïkalie, vers la Mongolie, pour échouer, épuisé, après bien des pérégrinations, en pays Bouriate, dans un camp d'officiers turcs et autrichiens, où il reste jusqu'en mars 1918. Il s'évade alors encore une fois, gagne Irkoutsk par le train, puis muni d'un passeport suédois, Petrograd. Là il demande aide à l'ambassade d'Allemagne, où on l'éconduit. Finalement, dans les premiers jours de mai 1918, une infirmière suédoise l'introduit dans un train de grands blessés rapatriés en Allemagne, et il rentre ainsi dans les lignes allemandes. Tout ce récit extrêmement mouvementé et vivant se lit comme un véritable roman.

Une ombre cependant à ce tableau d'aventures, c'est la méthode employée par Wild dans son rôle d'officier de renseignement; un mot suffit pour la caractériser : la brutalité. Brutalité envers l'agent capturé pour l'amener par la terreur à

faire des aveux; brutalité envers les parents de l'agent, femme et enfants, si celui-ci poussé par son patriotisme se refuse à être un traître, à dévoiler le but de sa mission et à livrer les noms de ses chefs et de ses aides. Les preuves de cette brutalité, de cette cruauté, froides, calculées, apparaissent constamment dans le récit : « Il fallait à tout prix faire parler Mania » (page 75) — « J'étais décidé à gagner cet homme à mes fins, si la chose était possible. Le fait que sa famille à laquelle il semblait tenir énormément vivait dans notre zone d'occupation, me donnait une certaine garantie, mais il fallait user d'un moyen cruel pour me l'attacher. Je résolus de le faire passer en conseil de guerre, ce qui équivalait à une condamnation à mort. Puis c'est moi qui le sauverais... Sa famille fut appelée par télégramme. »

Même procédé à l'égard d'un autre agent russe : « Tu ne veux rien dire, tu aurais joliment tort, car, dans ce cas, non seulement toi, mais ta femme et tes enfants, vous serez tous fusillés » (page 88). — Devant cette menace l'agent russe avoue et livre aussi les noms de sept de ses camarades. Il refuse de faire connaître les noms de quatre autres : il passe en conseil de guerre.

Parlant d'un autre informateur russe, surnommé *le Noir*, Wild emploie ces phrases : « J'ai interrogé des centaines d'espions, mais je n'avais jamais vu un tel exemple de caractère et de mutisme. Tous les moyens que j'employai pour l'induire à parler — *et je ne reculai devant aucun* — restèrent vains. »

Les *Souvenirs d'une espionne* nous transportent sur un autre front, celui des Flandres, domaine par excellence du Service secret britannique militaire pendant la guerre mondiale. Marthe Mackenna, leur auteur, belge d'origine et de son nom de jeune fille Marthe Cnokaert, résidait au début des hostilités avec ses parents dans une petite bourgade, Westroosebeke, où elle terminait ses études d'infirmière. Le destin lui fait vivre avec ses parents l'invasion allemande de la Belgique et assister dans son village aux exactions des troupes impériales. Ses fonctions d'infirmière lui permettent de gagner la confiance des envahisseurs et lui assurent une sécurité relative dans un hôpital. Au début de 1915 elle est évacuée sur Roulers avec sa mère et prend du service dans l'hôpital

allemand installé dans cette ville, tandis que ses parents louent un débit de boissons. Un jour, elle reçoit la visite d'une de ses amies d'enfance, qui lui annonce qu'elle appartient au Service secret britannique et lui demande si elle consentirait à travailler également pour les Alliés. Elle accepte. Dès lors, sa vie aventureuse, où chaque jour elle risque sa vie, commence. Surveillance des mouvements de troupes, recherche des dépôts de munitions, aide à des prisonniers qui désirent s'évader, transmission des renseignements par l'intermédiaire d'autres agents, lutte contre les policiers du contre-espionnage allemand, alternent pour elle désormais avec son métier d'infirmière. Elle est particulièrement aidée dans sa tâche par un Alsacien et un Polonais, soldats allemands, employés dans des états-majors de Roulers. Elle capte si bien la confiance des médecins de l'hôpital par sa vaillante conduite et son dévouement qu'elle reçoit, d'ordre du roi de Wurtemberg, la croix de fer pour services rendus au front. Et cela dure ainsi jusqu'au jour où, ayant fait sauter un dépôt de munitions avec l'aide de son camarade Alsacien, elle perd sa montre au cours de l'expédition, devient suspecte et se fait arrêter. C'est alors la longue période de prison préventive et d'isolement dans une cellule, les interrogatoires sans fin, le conseil de guerre où elle est condamnée à mort, l'attente obsédante de l'exécution, la mesure de faveur qui, à la dernière heure, transforme sa peine en détention perpétuelle, deux nouvelles années déprimantes de prison et, enfin, un jour, le son joyeux des cloches annonçant l'armistice et la délivrance, la récompense de son dévouement, une décoration anglaise et les croix de guerre belge et française, les fiançailles et le mariage avec un officier anglais qui l'a trouvée évanouie de faiblesse dans un fossé alors qu'au sortir de prison elle cherchait à rejoindre ses parents.

***

Le livre du général autrichien Max Ronge intitulé : *Espionnage — Douze années au Service de renseignements* — est un historique minutieux de l'organisation et du fonctionnement du Service de renseignements austro-hongrois avant et pendant la guerre mondiale. D'abord adjoint en temps de paix

pendant cinq ans, au chef du Service de l'Évidence (2e bureau), le général Ronge fut pendant toute la guerre chef du Service des renseignements du front au G. Q. G. du chef d'état-major général. Il était donc particulièrement qualifié pour traiter un pareil sujet. Son ouvrage, extrêmement précis et documenté, diffère nettement des ouvrages anglais et allemand dont nous venons de parler : ce n'est pas une suite d'anecdotes, de récits d'aventures d'agents, mais un compte rendu d'état-major pourrait-on dire, un résumé synthétique et chronologique du rôle du S. R. austro-hongrois au cours des différentes périodes de la guerre, de ses moyens d'action, des difficultés qu'il a rencontrées, des résultats qu'il a obtenus tant dans le domaine du S. R. proprement dit que dans celui du contre-espionnage. Et c'est en cela que cet ouvrage, qui pourrait constituer une annexe à l'historique officiel des armées austro-hongroises dans la guerre mondiale, a une grande valeur. Il mérite d'être lu et médité non seulement par les spécialistes, mais encore par tous ceux que préoccupent les questions de défense nationale, par les historiens aussi qui y trouveront de précieuses données sur les agissements intérieurs des diverses nationalités de l'ex-monarchie danubienne. A s'en tenir au domaine du renseignement offensif, notons que, d'après Ronge, les S. R. austro-hongrois et italien avaient coutume de se servir en temps de paix de leurs attachés militaires à l'étranger pour manipuler leurs agents et que leurs consuls leur prêtaient également un appui efficace.

***

Différents par leur conception, leur forme, les sujets traités, tous les ouvrages dont nous venons de parler ont cependant un lien commun : leurs auteurs sont unanimes pour affirmer le nécessité absolue du Service de renseignements, la nécessité de le préparer avec le plus grand soin dès le temps de paix, si l'on veut en tirer profit en temps de guerre, la nécessité enfin de le confier à des chefs de grande valeur, expérimentés dans le métier et non au premier venu. Vérités évidentes, semble-t-il, mais qu'il est bon de répéter sans cesse si l'on ne veut pas que les leçons du passé soient perdues, si l'on ne veut pas que

le « renseignement » tombe dans l'oubli et soit exclu de la doctrine comme un bagage inutile, vain et même trompeur.

La lecture de ces ouvrages montrera aussi à tous ceux qui n'ont pas approché de près un 2e Bureau qu'un Service des renseignements, digne de ce nom, n'est pas comme on le croit trop souvent, une officine manipulant uniquement, au petit bonheur, des aventuriers, des traîtres, des gens sans aveu, que ne guide que l'appât de l'argent. Ils y verront que, parmi les « agents » du Service des renseignements, se trouvent, comme le dit le capitaine Hill, des « patriotes » qui ne se sont consacrés à leur tâche « que par amour de leur pays, des officiers et des civils qui, pouvant jouir chez eux d'une vie heureuse, lui ont préféré, par devoir, une vie d'isolement, de solitude, de privations, de souffrances et même de misère ». Ils verront que là aussi on trouve grandeur et servitude.

LIEUTENANT-COLONEL L. KOELTZ

L'INVITATION A LA VALSE[1]

VIII

Violette vint au-devant d'elle dans le hall.

— Pardon, miss Livia, il y a là une personne qui veut vous voir.

— Me voir?

— Mon Dieu, elle désirait voir une de ces dames. Madame est sortie, et je n'ai pas pu trouver miss Kate, alors elle a dit qu'elle attendrait.

— Est-ce une des demoiselles Martin?

— Oh! non, c'est une jeune fille avec une boîte. Je ne sais pas ce qu'elle veut. Je l'ai fait entrer dans la salle des domestiques. Voulez-vous la voir?

— Oui, il faut bien. — Drôle de chose!

Violette disparut, revint, disant avec froideur : « Par ici, je vous prie »; et, de mauvaise grâce, elle fit entrer une jeune fille d'environ vingt ans, petite, proprement et pauvrement vêtue d'un feutre et d'un manteau beiges, et qui portait une mallette.

— Bonjour, mademoiselle, — dit-elle. Sa voix et son sourire allaient au-devant de la rebuffade.

C'était une assez jolie personne; elle avait le teint blanc rosé des anémiques, des traits fins et réguliers, des cercles bleuâtres sous les yeux et un air attendrissant de bonté.

Timidement, Olivia lui dit :

— Asseyez-vous donc.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin.

Elle s'assit sur le bord d'une chaise, posa la mallette à ses pieds, et parla d'un ton modeste et poli :

— Je suis venue vous montrer quelques petites choses, des échantillons de mon travail, pensant que cela pouvait vous intéresser. Est-ce que la dentelle vous intéresse? La dentelle faite à la main?

Elle souriait gaîment.

— Je crains bien... de ne pas m'y connaître du tout, — dit Olivia, le cœur serré, en rougissant très fort.

— Mais... si seulement vous me permettiez de déballer mes paquets... La vraie dentelle, c'est si joli, vous ne trouvez pas? Ça fait toujours bien. Et naturellement, c'est une rareté, par le temps qui court.

Elle s'agenouilla sur le plancher, ouvrit sa mallette, et se mit à fouiller vivement, de ses petites mains étroites, dans les feuilles bruissantes de papier de soie.

C'était le moment de dire que c'était inutile, qu'on n'avait pas besoin de dentelle, qu'on n'avait pas d'argent pour en acheter. Sort cruel! n'importe quel autre jour, ç'aurait été vrai. Aujourd'hui, il semblait à Olivia qu'on pouvait entendre nettement, dans sa poche, craquer le billet de l'oncle Oswald, se refusant, pour l'amour de son maître, à laisser nier son existence. Alors, il n'y avait plus qu'à examiner sévèrement les titres de crédit de la dentellière.

Faiblement elle risqua :

— Vous avez fait tout cela vous-même?

— Oh! oui, c'est moi qui ai tout fait, — dit la jeune fille, doucement et légèrement. Visiblement, elle reprenait confiance. Ce n'était pas tous les jours que les choses commençaient si bien. — Vous comprenez, — continua-t-elle, — j'ai ma mère à ma charge. Tout à fait impotente, bien entendu, paralysée : de sorte que, ne pouvant travailler au dehors, je me suis mise à faire de la dentelle. Voici mon plus beau travail, un jeté de lit. — Elle le déplia, le présenta, les bras étendus. — Ça m'a demandé six mois, six mois entiers.

— Vraiment?

Et, au lieu de jeter sur l'ouvrage un froid regard avant de le rendre, Olivia se surprit à l'examiner, en murmurant avec sympathie :

— Cela ne fatigue pas les yeux?

— Oh! si, cela les tire énormément... C'est là le pire. Ma vue n'est pas très bonne, et si mes yeux venaient à me manquer, je ne sais pas où nous en serions. — Elle eut de nouveau son gai sourire. — Bien entendu, j'ai une clientèle régulière, mais à cette époque de l'année, je fais une tournée à domicile, et je tâche de gagner un petit extra, juste de quoi procurer à mère quelques douceurs pour Noël. C'est pour elle que je fais ça. Ces tournées, ce n'est pas très agréable... vous comprenez. On sent qu'on tombe mal... et puis, tout cela, c'est si dur à traîner...

— Oui, je pense bien, — dit Olivia. — Courir de maison en maison, pour se faire fermer la porte au nez par d'arrogantes femmes de chambre... Que ce doit être terrible pour votre mère!

— Oui, et elle est toujours si patiente, jamais une plainte. Voici une petite nappe à thé. On n'en a jamais trop, n'est-ce pas? Voici un service complet — le milieu de table et les six dessous d'assiette. — Ces petits dessous d'assiette, ça fait fureur en ce moment, vous savez, c'est tellement plus élégant qu'une nappe! Voici une enveloppe de chemise de nuit. Quelques petits dessus de plateau... très jolis. Une série de napperons...

— Ils sont très beaux... Mais je crains vraiment que ce ne soit pas tout à fait ce que... enfin, pas très utile.

— Pas même pour des cadeaux de Noël? — dit la marchande d'un ton de douce surprise.

— Mon Dieu, si, naturellement. Mais le fait est que je n'y ai pas encore beaucoup pensé.

— Pas possible? Moi, je me dis toujours que pour les achats de Noël, il vaut mieux s'y prendre à temps, vous ne trouvez pas? Ensuite, on n'a plus à y penser.

La mallette était maintenant presque vide. Se décidant enfin à montrer de la fermeté, Olivia dit brusquement :

— Je crois que si vous pouviez revenir un peu plus tard, après le déjeuner, peut-être, quand ma mère sera là, cela vaudrait mieux. Je la préviendrai. Je suis sûre qu'elle sera toute disposée... Elle s'y connaît mieux que moi.

— Je crains que ce ne me soit pas possible, — dit la jeune

fille d'un ton doux, mais décidé. — J'ai beaucoup de chemin à faire.

— Oui, évidemment, — dit Olivia.

Elle sentait que l'autre n'était pas dupe.

— Tenez, voici une incrustation qui va sûrement vous intéresser. Comme garniture pour les dessous. En différentes largeurs. Ces dames aiment beaucoup mon modèle d'incrustation... Solide, et élégant malgré ça.

— Je ne porte pas de dentelle à mes dessous, je regrette.

— Pas de dentelle? Réellement? — La jeune fille leva les sourcils, d'un air choqué, poliment incrédule.

— Non, je n'en porte pas, — dit Olivia, — je n'aime pas ça. De plus en plus ferme! Un silence suivit.

— Voici encore un petit col. — Le col fut tiré de la boîte, posé sur une chaise, mais avec hésitation, avec un subit manque d'enthousiasme.

Et le silence recommença. La jeune fille était à genoux sur le plancher, au milieu d'un fouillis de papier blanc, de dentelle et de lingerie, les mains jointes, abandonnées, la tête basse. Et lentement, elle se mit à replier le jeté de lit, la nappe, le milieu de table, à lisser le papier de soie, à tout replacer dans sa vieille mallette; avec des gestes faibles, un désappointement silencieux, elle remballait l'ouvrage de ses doigts, dont on n'avait pas voulu.

C'en était trop. Olivia ramassa le col.

— Il est très joli, — dit-elle.

La jeune fille leva les yeux.

— Oui, c'est un charmant petit col... si peu ordinaire. — Elle continua de ranger sa marchandise.

— Il me semble que... je crois qu'il me serait très utile... Voulez-vous me dire le prix? — dit Olivia.

L'autre resta silencieuse un instant :

— Celui-ci est de quinze shillings, — répondit-elle.

— Quinze shillings! Oh! alors, je crains bien... je n'ai que dix shillings — pour le moment.

Et bien vite, de crainte d'être encore suspectée, Olivia tira sa bourse, l'ouvrit sous le nez de la jeune fille, et en montra l'unique contenu — le billet de l'oncle Oswald.

— Il y a énormément de travail dans ce col. Voyez vous-même.

— Je sais cela, — dit Olivia. L'espoir revenait. Son offre misérable allait être rejetée. — Je regrette beaucoup, — ajouta-t-elle, — je ne peux pas...

La jeune fille réfléchit un instant :

— Enfin! — vous êtes une nouvelle cliente, — je peux bien vous faire un prix spécial. Je vous le laisserai pour dix shillings.

— Oh! vraiment? Alors, merci beaucoup. C'est parfait.

La jeune fille prit le billet, le serra dans un grand sac à main en cuir noir, remercia poliment, mais sans chaleur, et continua d'empaqueter. Tout à coup, elle dit avec décision :

— J'aurais voulu vous voir prendre la nappe à thé. Vous la paieriez le double dans n'importe quel magasin.

— Non, je vous remercie, je ne peux pas. Je crains d'être obligée de vous quitter à présent.

Trop tard, elle se sentait le courage nécessaire.

La jeune fille boucla sa mallette, se releva, la souleva avec une certaine difficulté.

— J'espère que ce n'est pas trop lourd.

— C'est un peu lourd.

Et pas plus léger ce soir, sans doute... Elle allait rentrer tard, en se traînant... Du fond de l'oreiller, une voix faible demanderait : « Eh! bien? » Et elle répondrait, navrée : « Seulement un col... »

— Passez par ici.

Olivia ouvrit la grande porte. Elles échangèrent un faible sourire. La jeune fille dit sans élan :

— Merci beaucoup.

— J'espère que vous allez gagner... de quoi procurer beaucoup de douceurs à votre mère.

— Oui. Merci bien.

Quelles qu'elles fussent, ces douceurs, dix shillings suffiraient sans doute à en acheter une certaine quantité.

— Au revoir, — dit Olivia.

— Adieu, — dit la jeune fille.

Elle descendit les marches du perron et suivit l'allée; elle marchait clopin-clopant sur ses pauvres petites jambes grosses comme des allumettes, sa faible épaule tiraillée par le poids de la valise.

Olivia referma la porte et monta. Elle trouva Kate dans la salle d'étude, penchée sur la table, la bouche pleine d'épingles, en train de se tailler une chemise-culotte dans du crêpe georgette mauve. Kate dit d'un ton incisif :

— Eh! bien, qu'as-tu décidé?

— Décidé? Ah! oui... — Sa robe lui semblait tout à coup quelque chose de lointain. — Une espèce de draperie, avec... heu... heu... elle taillera le corsage sur moi. Ce sera très bien. (Hélas! plus de rose d'argent.)

— Hum! méfie-toi. Rappelle-toi ta robe en velours à côtes. J'aurais mieux fait de t'accompagner. Vous n'avez pas plus idée l'une que l'autre de ce qui va ou ne va pas.

Olivia garda le silence. Kate, levant les yeux, lui trouva un air maussade. Offensé. Aussi, au bout d'un instant, sentant qu'il était nécessaire d'appuyer un peu, elle dit gentiment, mais avec fermeté :

— Voyons, tu le sais bien, que tu n'y connais rien?

— Tu veux voir ce que j'ai acheté avec mes cinquante balles? — cria Olivia : et elle lança le col sur la table.

— Seigneur! qu'est-ce que c'est que ça? — Kate prit l'objet entre le pouce et l'index.

— Tu ne le trouves pas joli?

— Où diable...

Il n'y avait pas autre chose à faire que de raconter toute l'histoire. — Miséricorde! — dit Kate. — Ainsi voilà pourquoi cette odieuse Violette s'est précipitée ici? Je m'étais cachée.

Elle étala le col sur la table et l'examina en silence.

— Tu ne trouves pas qu'il n'est pas mal du tout? — dit Olivia.

Sans qu'on pût dire pourquoi, il était plus laid que jamais : en réalité, bon à jeter au feu.

— De combien t'a-t-elle estampée?

— Dix shillings.

— Toute ta fortune alors?

— Oui, et encore elle m'a fait une réduction.

Après un silence, Kate reprit :

— Qu'est-ce que tu vas faire de ça?

— Oh! rien, je le mettrai sur une robe, un jour ou l'autre. Il finira bien par être à la mode. La vraie dentelle, tu sais...

Les narines de Kate se dilatèrent légèrement, mais elle ne dit rien. Dans tout cela, il y avait plus de guignon que de véritable bêtise, et elle pouvait compatir. Toutefois, Olivia sentait bien que sa sœur écartait les points de vue illusoires, et lui montrait du doigt, inexorablement, le chemin de la soumission aux faits, à la vérité.

— Ne parle pas de cela à maman, — dit-elle brusquement.

— Bien sûr que non.

— Voilà toute ma richesse au diable.

Kate opina de la tête, et murmura :

— C'est tout de même dégoûtant!

— Je le donnerai à Nannie pour Noël, ce col. Elle en sera ravie. — Avec un petit rire, Olivia renfonça une larme :

— Elle ne se doutera guère de ce que m'aura coûté son cadeau. Elle croira qu'il vient de chez Evans, un shilling onze pence.

— Il en vient peut-être, — dit Kate, tout affairée parmi ses patrons et ses épingles.

— Ne dis pas de bêtises. C'est fait à la main. Ça se voit... Tu ne le vois pas?

— *Moi*, je n'en sais rien.

— Voyons, comment peut-on dire...

Tous les points d'appui manquaient à la fois. Olivia leva des mains découragées, sa mine s'allongea..

— Tu ne crois pas que c'était peut-être — Kate parlait avec une hésitation inaccoutumée — peut-être... une aventurière?

— Mais non, *absolument* pas. Avec ce genre tellement supérieur? Et tout ce qu'elle disait de sa mère? Elle n'aurait pas inventé ça.

— Ç'est possible, — concéda Kate : et elle reprit son travail.

Olivia s'assit, pensant et repensant à l'affaire. Personne ne m'a jamais autant déplu, se disait-elle. Le pire, c'était ce manque de gratitude. Vous extorquer dix shillings, les enfouir dans sa poche, rester là, devant vous, avide comme une araignée, et en demander encore!... en demander encore!... Non, cette fille n'était pas touchante. Elle était sinistre.

Olivia prit le col, et le lança dans un coin.

— Il n'est pas si laid que ça, — dit Kate.

Avec un bâillement :

— Dieu! que j'ai faim! — dit Olivia. — La matinée a été si remplie!

IX

Après le thé servi dans la salle à manger, après le gâteau de fête blanc et rose clouté de perles d'argent, les deux sœurs retournèrent dans la salle d'étude. Les rideaux rouges étaient tirés. Sombres, épais, rugueux, lourds, zébrés par le soleil, leur cordelière tout usée, ils semblaient mystérieusement précieux et doux; ils contenaient en eux une force. Maintenant encore, quand ils étaient fermés sur les soirs d'hiver, des échos, des bouffées, des retours savoureux de leur puissance d'autrefois, filtraient de leurs vieux plis amis. Maintenant encore ils semblaient, par instants, recéler les surprenantes, les magiques visions de l'enfance, la neige soudaine, le soir, qui s'amoncelle et comme une fourrure s'étend sans bruit contre la fenêtre; la pleine lune, et toutes ces ombres qu'elle projette sur la pelouse; le traîneau de Noël dans le ciel, avec son renne. Parfois encore, en les frôlant, on les voyait bouger discrètement, se balancer, redevenir ces bastions formidables où l'on se blottissait quand on était petit, lors des parties de cache-cache, dans une ténébreuse sécurité vaguement traversée d'une obscure frayeur. Aujourd'hui encore, maintenant et toujours, ils étaient le symbole de la protection : barrant la route au vent lugubre et à tous les maléfices de la nuit.

Autant que le permettait la tige souple de la lampe, l'ampoule électrique était baissée, et son éclat, à peine amorti par un mince abat-jour de porcelaine blanche, baignait les cheveux lustrés des deux sœurs — Kate la blonde, Olivia la brune — ne laissant voir que pour le rehausser leur teint d'une fraîcheur parfaite. Elles étaient enfoncées toutes deux dans de vieux fauteuils d'osier délabrés. Kate cousait, sa corbeille trop remplie posée à côté d'elle sur le tapis vert éraillé. Olivia lisait. L'osier fatigué des fauteuils craquait au moindre mouvement.

Autour d'elles, usé par de bons et loyaux services, s'entassait le mobilier dont elles avaient reçu l'héritage. Dans la fenêtre deux pupitres d'écolières — tachés d'encre, marqués des ini-

tiales de deux générations successives, couverts de dessins grotesques, chaque nœud du bois ayant servi de prétexte à un chapeau à haute forme, un visage, des moustaches, des bras, des jambes. Garçons et filles avaient laissé tomber de l'encre sur le tapis fané, les petits chiens avaient fourni, sous forme de taches jaunâtres aux contours géographiques, leur contribution. Une immense armoire occupait l'un des murs, une immense bibliothèque occupait l'autre. Le lourd manteau de cheminée était couvert de cartes postales, d'animaux en faïence et de photographies de famille. Grands-parents, tantes et cousins; M. Curtis en étudiant, vêtu d'un blazer, un toupet de boucles épaisses lui jaillissant du crâne, l'œil fixe et les bras croisés; Mrs. Curtis en robe de mariée, les cheveux empilés en haut chignon, la taille sanglée, regardant gravement par-dessus son épaule, avec quelque chose de Kate dans ses traits délicats mais fermes; quelque chose de Kate aussi dans son expression, la même douce sévérité, le même froid appel — une beauté en bouton qui, transmise à sa fille, était devenue fleur. Enfin, complétant la série, Olivia, Kate et James en divers groupes juvéniles. Sur les murs jaunâtres pendaient alignés la Dignité et l'Impudence, le Monarque du Vallon, des Têtes d'anges, une Vierge à l'enfant de Raphaël, Quand-Avez-Vous-Vu-Votre-Père-Pour-La-Dernière-Fois, l'Espoir perché sur l'orange terrestre. Et aussi une estampe représentant l'arrivée de la diligence à l'auberge, un soir de Noël, pendant une tourmente de neige; une petite reproduction en couleurs de la Demoiselle élue, le tableau favori d'Olivia, et une branche de houx exécutée à l'aquarelle par Kate.

Tout cela usé, fatigué, hétéroclite; mais à ce qui était en soi un chaos, les années avaient conféré une sorte d'unité; dans toute cette pièce honnête et rassurante, flottait un sentiment de confiance; et son contenu d'émotion, lentement mûri au jour le jour (n'avait-elle pas été la gardienne de générations successives?) produisait en dépit de toutes les règles du goût une impression de beauté : comme une sorte de beauté s'attache au vaste tablier blanc, aux rides, aux cheveux gris et bien tirés d'une vieille nourrice.

Dans un transport de voluptueuse angoisse, et pour la cinquième fois, Olivia lisait *David Copperfield*. La gorge lui

faisait mal. Elle reniflait très fort. Sa mère, si belle, si enfantine, il l'avait perdue, elle gisait avec son bébé mort dans les bras. Peggotty avait transmis son dernier message à David. Et maintenant il était seul au monde, cœur brisé, abandonné, incompris, seul? non, bien pis que cela — pris dans la griffe inexorable des démons. Oh! ces Murdstone, ces Murdstone... horribles souffrances! Et plus horribles encore par la suite! Peggotty, son dernier appui allait lui être arraché... Des larmes brûlantes tombaient goutte à goutte sur ce junper d'Olivia, sur son livre. Son nez gonflait. Assez, assez, n'allons pas plus loin! Mais il fallait aller plus loin. Il fallait continuer. Elle continua. Son angoisse diminua jusqu'au simple inconfort. La détente vint. C'était passé. Plus de crises jusqu'à la mort de Dora.

— Ça t'amuse? — dit Kate.

— Mm... — Elle posa le livre et se moucha. — Ah! mon Dieu!... je me demande si cela me fera le même effet quand j'aurai soixante-dix ans.

Elle poussa un soupir, et se sentit subitement de bonne humeur.

— Montre-moi ce que tu fais.

Kate tendit la chemise-pantalon.

— Adorable! Prends garde que maman ne la voie. Elle en ferait une maladie.

— Pourquoi? Ce n'est pas elle qui va la porter.

A cette idée baroque, Olivia éclata de rire; mais elle ajouta :

— Je t'avouerai que moi-même, je la trouve vraiment un peu... trop aérée.

— Ne sois pas province. Qu'est-ce que tu comptes faire, toi, pour ce bal? Mettre une camisole de tricot, qui se roulera en bourrelets tout autour de ton décolleté? Etty, quand elle va en soirée, on peut dire qu'elle ne met rien sous sa robe. Juste une ceinture et une culotte. Elle dit que personne ne pourrait imaginer de mettre quelque chose de plus.

— Oh! je voudrais qu'Etty vienne nous voir!

— Si seulement nous pouvions, nous aussi, donner une soirée, et lui faire amener quelques jeunes gens de Londres, en choisissant le moment où les Heriot sont ici! Pourquoi

ne le pourrions-nous pas? Oui, pourquoi pas? Pourquoi faut-il que nous n'ayons jamais aucun plaisir?

— Qu'est-ce que tu veux? Pense à la semaine prochaine. Pense à Paris.

Kate pensa à la semaine prochaine. Mais Tony Heriot, serait-il là? Et en ce cas, la ferait-il danser? De pareilles inquiétudes vous tuent. Elle s'efforçait bien d'être raisonnable, de penser à autre chose, mais inutilement; on aurait dit que la clef de la soirée tout entière, ravissement ou désespoir, était entre les mains de Tony. « Je n'ai que lui en tête. » Quelle sottise, puisqu'elle ne l'avait vu que deux ou trois fois, du temps qu'il était un écolier, et non un si grand personnage. La dernière fois qu'elle l'avait rencontré — il y avait de cela trois ans — c'était à un bal costumé : il était en Pierrot noir, elle en vierge grecque, ils avaient dansé ensemble toute la soirée. Elle le voyait encore retirer sa collerette : « C'est dégoûtant ce que ça tient chaud, ces machins-là! Je voudrais bien être sous le jet d'un bon vieux tuyau d'arrosage. » Et baissant les yeux vers elle avec une admiration ingénue, il avait ajouté : « On dirait que — pardon de l'expression! — que vous ne suez jamais, vous. » Et quand elle lui avait demandé quel déguisement lui semblait le plus joli : « Eh! bien, avait-il dit, il n'y en a pas un que je préfère au vôtre. Il est fait pour vous. » Il lui avait aussi conseillé de mettre de l'ammoniaque dans son bain en rentrant de la chasse. Cela avait créé une grande intimité, cette question de bains. (Elle n'avait pas cru devoir lui dire qu'elle n'allait pas à la chasse.) Sa voix était en train de muer, et tous les sons qui sortaient de sa bouche, en particulier son rire — et il riait beaucoup — avaient quelque chose de comique et de troublant à la fois. Mais il ne lui avait pas demandé son nom. Et au départ, il s'était borné à un simple adieu en l'air, à un sourire banal, et il était allé mettre son manteau sans jeter un dernier regard derrière lui.

Cette fois, la reconnaîtrait-il, seulement? Pour la centième fois, elle se figura la scène... Mais bien sûr que je ne vous ai pas oubliée. Pouvez-vous le croire? Comment se fait-il que nous ne nous soyons pas vus depuis si longtemps? Combien de danses pouvez-vous me réserver? Quatre? Cinq? Je suis sûr qu'il ne vous en reste pas davantage?... Et doucement enlacée

par lui, elle se perdait avec lui, indéfiniment, parmi les danseurs. O félicité! Mais il ne faut pas, non, *il ne faut pas* s'emballer ainsi. Cela porterait malheur.

Je vais mettre ma confiance dans la prière. La prière peut beaucoup... Après un rapide coup d'œil sur l'inconsciente Olivia, Kate ferma les paupières... Pas de demande trop pressante ni trop directe, aujourd'hui — pas de marchandage : enfin, le moins possible.

Mon Dieu! si Tu le juges convenable, tout indigne que je suis, fais que cela arrive. Je suis très égoïste, j'ai mauvais caractère, je suis envieuse et vaine, et je convoite les choses de ce monde sans être aussi contente de ma part que je le devrais. Mais si Tu trouves bon de m'accorder ce que je te demande, je me comporterai mieux à l'avenir... avec Ton aide, je deviendrai meilleure, et je m'efforcerai de Te plaire en toutes mes actions. Pour l'amour de Jésus... »

Oh! jamais, jamais plus d'envie ni de mauvaise humeur!

X

Olivia se mit à son bureau, l'ouvrit et en tira son nouvel album. Elle grignota un instant sa plume, puis écrivit :

« Mon dix-septième anniversaire. J'ai décidé de tenir le journal de mes plus secrètes, de mes plus intimes et véritables pensées. Peut-être cela m'aidera-t-il à me rendre compte de ce que je suis réellement : abominable, ça, je le sais, égoïste, dissimulée, tournée vers les choses de la terre. Par exemple, ces derniers temps, chaque fois que j'ai essayé de fixer mon esprit sur quelque chose de sérieux ou d'élevé, je me suis mise à penser au bal des Spencer, qui doit avoir lieu la semaine prochaine. Je rougis de ma petitesse. Je vais essayer, cette année, de mieux faire, de développer davantage ma personnalité, et de ne pas penser sans cesse à m'amuser. J'ai toujours été si heureuse que je redoute les déceptions et le malheur, sauf qu'ils seraient peut-être bons pour moi. *Mais je ne les désire pas.*

« Dans ce journal, je transcrirai tous les vers que j'aimerai et aussi tous ceux que je composerai. Peut-être également

quelques-uns de mes rêves, car ils sont réellement bien extraordinaires. »

Elle réfléchit de nouveau un petit moment, et continua :

« *David Copperfield* — quel livre! C'est effrayant d'être bâtie de telle sorte qu'on ne peut retenir ses larmes, et qu'on pleure pour la moindre chose qui vous émeut. J'ai envie de rentrer sous terre, de m'évanouir, quand je me rappelle tous les pleurs que j'ai versés sur mon algèbre, pendant le dernier trimestre. Je n'y comprenais rien, je n'y comprendrai jamais rien, et Mr. Blenkinsop, cet être odieux et sarcastique, ne cessait de me dire avec sa politesse coupante : « Vous ne saisirez donc jamais les premiers principes, miss Curtis? Je crains de vous faire perdre votre temps. » Kate aussi pleure sur ses livres, malgré toute sa force de caractère; elle en a bien plus que moi, pourtant.

» Aujourd'hui, Reginald Kershaw lui a écrit qu'il viendra, pour le bal. Il est à Oxford. Je me demande quelle tête il a. Kate et moi, nous nous faisons de lui une idée différente. On verra bien. »

Après un nouvel arrêt, elle écrivit :

« Je me demande si je vais continuer ce journal. »

Et après une nouvelle pause :

« *Avis aux jeunes rédactrices de journaux intimes.*

» Soyez indulgentes envers vous-mêmes. Cachez vos pires défauts, laissez de côté vos plus honteuses pensées, actions et tentations. Accordez-vous toutes les bonnes et intéressantes qualités que vous voudriez avoir, et que vous n'avez pas. S'il vous arrivait de mourir jeunes, quelle consolation serait-ce pour vos parents de connaître la vérité, et d'avoir à se dire : « Ce n'est pas une perle que nous avons perdue, c'est un pourceau »?

Elle ferma soigneusement son journal, le rangea dans son bureau, alla dans sa chambre, et cacha la clef au fond de sa boîte à bijoux.

En même temps que le crépuscule, un peu de neige s'était mise à tomber. Olivia leva la jalousie, et se pencha pour voir ce que la nuit promettait. A sa grande surprise, une masse friable, étincelante, s'était amoncelée déjà sur le rebord de la fenêtre; et des multitudes de flocons énormes, sortant on ne

sait d'où, se pressaient et glissaient vertigineusement contre la vitre. La lune invisible était haute, et permettait d'apercevoir des capuchons de neige sur les lauriers et les ifs de la haie, et des serpents de neige dans les branches du noyer.

Décembre, la première neige. Des semaines, des semaines et encore des semaines d'hiver devant soi, avant que les jours grandissants ne ramènent cette autre neige qui semble une promesse de changement, de renouveau : blanc vêtement que le jeune printemps a jeté loin de lui, qui cesse avec le doux soleil, au tumulte joyeux des oiseaux, et fond vite, abandonnant parmi les bois et les jardins mouillés, entre les aconits, les perce-neige et les crocus, ses fragiles guirlandes pareilles à une autre floraison.

Aujourd'hui, elle était lugubre, la neige, sinistre, messagère de mort. Elle obstruait les dernières sources de vie de la terre. C'était un linceul.

De la neige pour mon jour de naissance. Ce n'était encore jamais arrivé. Ne plus l'aimer; n'avoir plus envie de se précipiter dehors pour y imprimer ses pas, en lancer de tous côtés, c'était le signe certain qu'elle n'était plus une enfant. Demain on pourrait voir, sur la pelouse, James peinant et geignant derrière sa gigantesque boule de neige, avec le seul Simpkin pour s'intéresser à ses jeux.

Demain, à notre réveil, nous verrons un monde tout blanc. On vous disait cela, quand vous étiez petits. Je vais aller le dire à James.

Elle suivit le couloir qui menait à la nursery, et elle vit qu'il avait poussé son lit devant la fenêtre; il était assis sur ses oreillers, enveloppé dans l'édredon.

— Hullo, James!

— Hullo!

— Faut-il que j'allume?

— Si tu veux, — dit-il poliment. — C'est moi qui ai éteint, pour mieux voir.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Je regarde la neige.

— Est-ce que c'est toi qui as traîné ton lit?

— Oui.

Perdu dans les plis volumineux de la courtepointe, il avait

un air de cérémonie comique à voir, et semblait en même temps tout perdu, tout petit. En regardant son visage sérieux, impassible, en essayant de comprendre ses actes et ses mobiles mystérieux, le déménagement solitaire du lit, la précaution de l'édredon, Olivia se sentit émue.

— Demain, — dit-elle, — à notre réveil, nous verrons le monde blanc, tout blanc.

— Mm...

Les suggestions tirées du vieux stock romantique n'éveillèrent pas d'écho en lui. Sans doute était-il engagé dans quelque prodigieux calcul arithmétique concernant les flocons de neige. Les millions et même les trillions ne lui faisaient pas peur. On ne pouvait douter que James dût être un jour un génie. Tout le monde le disait; et sa sœur eut envie de s'excuser de l'avoir interrompu.

Il dit :

— Il y avait des éclairs, tout à l'heure. Tu les as vus?

— Non.

— Et du tonnerre. Peut-être que ça va recommencer.

Olivia ressentit une légère contraction intérieure. Ces mots, tonnerre et éclairs, avaient encore le don de réveiller en elle d'anciennes terreurs; c'était comme la résurrection d'une vieille menace à demi oubliée, sans pouvoir désormais, mais toujours malvenue.

— Quand j'étais petite, — dit-elle, — j'avais très peur de l'orage.

— C'est vrai?

— Quand il y en avait un, nous baissions les stores de la nursery, nous allumions toutes les lumières, nous faisions marcher la boîte à musique, et nous dansions en faisant le plus de tapage possible.

— C'est vrai? Vous dansiez ensemble, Kate et toi? Ha! ha! ha! que c'est amusant! Ce que vous deviez être drôles quand vous étiez petites! — Il adorait les histoires d'enfance de ses sœurs. — Et pourquoi avais-tu peur? As-tu jamais été foudroyée?

— Non, mais c'est ce bruit que je n'aimais pas.

— Moi, je l'aime. Je voudrais voir la foudre tomber sur quelqu'un.

— Oh! James, voyons, je suis sûre que tu ne le désires pas.

— Eh bien! sur un arbre, alors. Mais tu sais, ça ne fait pas mal.

— Une fois, j'ai bien cru l'être, foudroyée. J'étais dans la salle de bains, en train de me laver les mains pour le thé; un éclair a lui et je les ai vues tout enveloppées de flamme. Je me suis précipitée dans la nursery, toute ruisselante d'eau de savon, en hurlant : « Hou-hou-hou-hou-hou! je suis foudroyée! je suis foudroyée! » Olivia mimait la scène, grimaçait, secouait les mains.

— Et tu n'étais pas foudroyée du tout?

— Pas du tout — je ne faisais que me l'imaginer.

Radieux de plaisir, dans un paroxysme d'enthousiasme, James bondissait dans son lit :

— Et Kate, qu'est-ce qu'elle a fait?

— Elle a été chercher maman.

— Et maman, qu'est-ce qu'elle a fait?

— Elle m'a dit de ne pas être idiote.

Le petit garçon se rembrunit... Oui, ce n'était que trop vraisemblable... la douche! Il resta silencieux.

— Est-ce que tu as fait des vers, ces temps-ci, James?

— Oui.

— Veux-tu me les réciter?

— J'ai composé une poésie pendant ma promenade botanique.

Et il se mit à débiter très vite, avec un ronron monotone :

De toute ta puissance, ô Nature, Nature,
Que fais-tu donc l'hiver pendant les longues heures?
Je t'adore, ô Nature, pour toutes tes douceures,
Mais comment trouves-tu, l'hiver, ta nourriture?

— Je trouve ça très joli.

— Mais il faut avoir soin d'écrire *douceures*, autrement ça ne rime pas. On peut aussi écrire *heurs*, c'est faisable.

Sans s'interrompre, il enchaîna :

Nous avons trop de choses à faire,
Trop de choses à ne pas faire.

— Ce n'est pas la même, — ajouta-t-il.

— Oh! — dit Olivia — c'est vraiment bien.

C'était... c'était, en vérité, tout à fait effarant, cette facilité jointe à ce réalisme. Toute la philosophie dans une coquille de noix. Mais sans doute était-il uniquement séduit par le rythme... Et pourtant? Devant son visage impénétrable, on ne pouvait être sûr de rien.

— Tu devrais écrire tout cela, pour ne pas l'oublier. Je te donnerai un carnet.

— C'est vrai? oh! veine!... parce qu'alors je pourrai me servir de ma plume Tom-Pouce.

— Nannie va venir dans une minute. Tu ne crois pas que tu ferais mieux de te recoucher?

— Je veux bien.

Olivia l'extirpa de ses enveloppes. Il s'allongea docilement; elle remit le lit en place et l'embrassa.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Tout à coup, au moment où elle franchissait la porte, il demanda :

— Tu en es contente, de mon cadeau?

— Ton cadeau? Je l'adore, c'est bien simple. — Mais elle se sentait coupable. Où avait-elle bien pu le fourrer?

— Il est dans l'armoire du hall, — dit James, — tu le sais? Je l'y ai vu. — Sa voix était soupçonneuse, mais pas irritée. Il ne faisait pas de reproches.

— Ah! oui — dit-elle. — Je l'ai mis là pour qu'il ne lui arrive rien. J'avais tellement peur qu'on le casse. Je vais aller le chercher à l'instant même, et je le placerai sur la cheminée de ma chambre. Tu viendras le voir demain matin.

Tout ce qu'elle disait lui semblait sonner faux, trahir sa duplicité. James ne pouvait pas être dupe, c'était impossible; il allait perdre toute confiance en elle. Mais il dit tranquillement :

— Très bien. Devine ce que ça m'a coûté.

— Des tas d'argent, j'imagine. Six pence?

— Dix pence et demi!

Dans son étalage d'incrédulité, James ne vit pas plus clair qu'auparavant. Il rayonnait, il resplendissait, il exultait. Elle vit avec soulagement qu'après tout c'était encore un bébé : un être absolument limpide, tout à fait facile à tromper,

XI

Après le dîner, tout le monde s'installa au salon. Le feu flambait; la lumière, fournie par trois lampes de cuivre d'un modèle courant, aux abat-jour de soie blanche, était éclatante et pâle. Devant le feu s'étalait un grand tapis de laine blanchâtre excessivement ébouriffé, œuvre de Mrs. Curtis. La carpette était d'un bleu clair, les tentures en perse glacée s'ornaient de roses épanouies, d'un ton vif, avec feuillages verts et nœuds bleus sur fond blanc. Il y avait une quantité de petites tables couvertes de bibelots et de photographies, un écran japonais, un cabinet d'ébène bourré de porcelaines variées, un piano à queue, garni d'un châle vénitien et d'autres photographies, des vases et des plateaux indous, héritage de Mrs. Curtis. Le long des murs, dans des cadres d'or, pendaient les esquisses à l'aquarelle des tantes et des grand'tantes, y compris plusieurs vues de la maison et du jardin : c'était du travail soigné, qui montrait tout à fait les choses comme elles étaient.

M. Curtis avait mis ses pantoufles de gros velours et, ses lunettes sur le nez, lisait le *Spectateur*. Il respirait avec bruit, et de temps à autre il était secoué par sa toux; mais il continuait sa lecture comme si de rien n'était, assis de travers, avec toutes les chances d'avoir des crampes, par égard pour Simpkin qui partageait son fauteuil.

L'oncle Oswald, les mains croisées sur son ventre, s'endormait. Par moments il soufflait très fort, se redressait, regardait l'une ou l'autre de ses nièces, et recommençait à dodeliner.

Kate et Olivia avaient mis, ce soir, leurs robes de velours côtelé à manches longues — celle de Kate bleu Wedgwood, celle d'Oliva couleur de châtaigne. Kate était décolletée en rond, Olivia en carré. Kate portait, au bout d'une chaîne d'or, un cœur en cristal rose, Olivia son collier d'ambre. Elles étaient assises sur le sofa et jouaient au ludo, poussant, selon les circonstances, des exclamations et des cris. On entendait les jetons avancer avec un petit bruit sec, les dés rouler avec un bruit sourd et persistant, d'un bout à l'autre de la planchette. A un moment donné, Kate lança un juron, et Mrs. Curtis lui jeta un coup d'œil sévère; mais elle ne dit rien.

Mrs. Curtis avait sur sa robe noire une écharpe noire en crêpe chiffon, brodée de sequins d'or. Elle tricotait. Ce soir, c'étaient des chaussettes pour James. Demain, elle déviderait une autre espèce de laine, elle s'embarquerait dans un autre ouvrage. De temps à autre, elle laissait retomber ses mains sur ses genoux et poussait un soupir — un long soupir, inconscient, profond : ses filles, chaque fois qu'elle soupirait, se sentaient inquiètes, se demandaient de quel abîme sortait un symptôme si contraire au caractère de leur mère. Car elles avaient beau se dire, en elles-mêmes, que ce n'était rien, rien qu'une agaçante habitude, tous ces soupirs ressemblaient étrangement à ceux d'un être malheureux, porteur d'on ne sait quel fardeau d'expérience. C'était comme si elle se savait secrètement menacée, bien que le monde la crût invulnérable; comme si, au lieu de voguer majestueuse, invincible, elle savait qu'elle allait bientôt sombrer et mourir — mourir?... d'une maladie de cœur, par exemple; en attendant, elle ferait son devoir, garderait le silence jusqu'au bout, ne laisserait pas une ombre tomber sur les êtres qu'elle chérissait.

L'horloge sonna dix heures. Kate gagna la partie et se leva en bâillant.

— Je vais me faire couler un bain pendant que l'eau est chaude, — dit-elle. — Bonsoir, tout le monde.

Elle se pencha nonchalamment pour se faire embrasser par son père et sa mère, et sortit.

Une demi-heure après, vint l'heure officielle du coucher. On éveilla l'oncle Oswald; on fit sortir, par la porte-fenêtre, Simpkin, qui resta à japper sur le perron. M. Curtis mit autour de son cou son cache-nez de laine, prit une petite lampe de poche et disparut dans le jardin avec son chien. Dardant sa lumière de-ci de-là, avec accompagnement de bonnes paroles et de tendres exhortations, il fit le tour de sa demeure; et quand Simpkin eut levé la patte trois fois, il le félicita, le fit rentrer, et l'installa confortablement pour la nuit dans son fauteuil.

Alors Mrs. Curtis lui dit — et ce n'était pas la première fois :

— Charles, pourquoi ne laissez-vous pas ce soin aux petites?

Elle n'obtint pas de réponse.

On éteignit les lumières, et on monta.

A la porte de sa chambre, Mrs. Curtis, en embrassant Olivia, lui flatta doucement l'épaule et dit :

— Bonsoir, ma grande fille.

Ainsi, doucement ranimé, le jour de naissance mourant jeta une dernière flamme, et expira.

Oliva se déshabilla vivement, se réjouissant de pouvoir lire une demi-heure dans son lit. Elle avait déjà sa chemise de nuit, et se brossait les cheveux, quand sur son oreiller un carré bleu attira son attention. C'était une enveloppe qui portait son nom, tracé d'une élégante et fougueuse écriture : celle de Kate. En l'ouvrant, elle entendit tinter quelque chose. Elle déplia la feuille de papier, qui contenait deux demi-couronnes avec ces mots :

« Nous pouvons aussi bien partager les frais. »

« Toute ma tendresse à une cruche. »

Oh! Kate!

Un flot d'émotion l'envahit, lui rougit le visage.

Courir la remercier... tout de suite... Oh! la gratitude, que c'est embarrassant! Que faut-il dire, que faut-il faire?... Mais vite... Pas de tergiversations.

Elle longea le couloir, ouvrit la porte de sa sœur. La chambre était dans une complète obscurité. Elle appela doucement. Mais Kate, tranquille comme une souris, faisait semblant de dormir.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le temps, paresseusement, finit par faire sa livraison : le bal.

Dès le matin, Mrs. Curtis avait dit à Nannie :

— Nannie, ce soir, vous aiderez les petites à s'habiller, n'est-ce pas?

Et les deux sœurs avaient senti passer le premier frisson des apprêts. Tout cela vous avait un tel air d'importance et

de cérémonie! On aurait cru qu'elles aussi, elles allaient faire leurs débuts officiels, comme Marigold, avec une femme de chambre pour tout préparer, pour tout ranger derrière elles.

Leurs robes étaient étalées sur leurs lits; celle d'Olivia, livrée le matin même, portait épinglés sur un papier ces mots : « Amusez-vous bien. E. Robinson. » Leurs dessous étaient préparés, de même que leurs petits souliers de satin tout neufs, et les longs gants de chevreau empruntés à leur mère; et Nannie, s'élevant à la hauteur des circonstances, avait couronné son œuvre en leur faisant couler un bain, et en étendant leurs serviettes sur la chaise; de sorte qu'il ne leur resta plus, après que Kate eut versé dans l'eau chaude un paquet de Cœur de la Rose (sel pour bains), autre chose à faire qu'à entrer dans la baignoire et à s'installer chacune à un bout.

Même cette salle de bains réservée aux enfants, avec sa peinture défraîchie et son vieux rideau rouge, son gobelet d'émail où se hérissaient les brosses à dents familiales, sa collection d'accessoires usagés, d'éponges, de gants de toilette, de brosses à ongles et de pierres ponces, avec son bon gros pain de savon ordinaire, son vieux tapis de bains (dix-huit ans de service) orné d'animaux au pochoir — même cette salle de bains semblait comme rajeunie et parée d'un prestige nouveau : elle perdait son vrai caractère, n'était plus simplement l'endroit où l'on s'astique, et voilée pour une fois de vapeurs embaumées, elle prenait un air de luxe et de raffinement, devenait le sanctuaire où s'accomplissent les rites des jeunes dames à leur toilette.

— Tout ce souci extraordinaire du détail, — dit Kate, — pour qu'à la fin il n'y ait rien de changé!

— Pas même notre odeur, — dit Olivia — et avant la fin!

Pressant l'éponge sur ses épaules, Kate reprit après un silence :

— Si nous descendions en culottes, et puant l'oignon, je parie qu'il ne s'en apercevrait même pas. Je ne l'ai pas vu nous regarder une seule fois — et toi? Ce doit être un ennemi des femmes.

— Je crois qu'il est horriblement timide. Il n'a pas de sœurs. As-tu remarqué ses longs cils? Seulement ils sont si

pâles qu'on ne les voit pas. Sans son pince-nez (miss Robinson dit : pince-à-nez), il ne serait pas tellement laid, qu'en penses-tu?

Kate sourit, mais tristement. Le lorgnon lui avait porté un coup cruel : exactement ce qu'elle avait prévu, dans ses plus noirs pronostics.

Olivia dit :

— Peut-être qu'il le quittera pour danser.

Kate retint la réplique qui lui venait aux lèvres :

— C'est ça, pour trébucher sur les pieds de tout le monde!

Disposée pour une fois à se laisser gagner par l'optimisme insensé d'Olivia, elle se borna à soupirer faiblement :

— Crois-tu?

Elle s'efforçait de chasser de son esprit l'image décourageante de l'arrivée de Kershaw. A cinq heures, dans un burberry ruisselant, ayant manqué le taxi du village que Mrs. Curtis avait envoyé, non sans peine, à sa rencontre, et fait un mille à pied pour venir de la gare, il leur était apparu pour la première fois, debout dans le hall; essuyant ses lunettes, épongeant son cou et ses cheveux mouillés, qui étaient de la même couleur que son burberry; répétant d'une voix pesante et monotone que ce n'était rien, que ça ne faisait rien — donnant de l'importance à sa mésaventure au lieu d'en sourire, et même d'en rire, comme aurait fait un jeune homme bien. (Tony Heriot, par exemple.)

Après une pareille entrée, quel désir passionné de le renvoyer tout de suite, avec l'étiquette RENDU! Peut-être, avait-il dit, il ferait mieux de retirer tout de suite ses vêtements humides, car il était sujet aux rhumes; ne pourrait-il pas emprunter des vêtements secs? En conséquence, le thé avait été retardé d'une demi-heure, pendant que ce jeune homme prenait un bain, se revêtait d'une chemise de flanelle blanche et d'un pantalon de flanelle grise tirés de la garde-robe de son hôte. Ensuite, pendant le thé, après lui avoir demandé s'il allait souvent au bal, et avoir appris que non; après lui avoir demandé s'il aimait la danse et avoir appris qu'il l'aimait « avec modération », il n'était plus resté, semblait-il, autre chose à faire que de le regarder prendre et reprendre goulûment du beurre et du miel, et que de l'écouter, pendant qu'il

exposait à Mrs. Curtis la nécessité d'opérer sa mère de la cataracte.

La mélancolique satisfaction de l'examiner à loisir, sans avoir à détourner les yeux par modestie ou par politesse, Kate et Olivia l'avaient eue : car il ne regardait ni l'une, ni l'autre, et ne paraissait pas s'apercevoir le moins du monde du rigoureux examen qu'il subissait.

Sur son cou trop court, entre ses épaules trop hautes, sa tête se projetait en avant. Il avait la peau lisse, rosâtre et un peu luisante — non pas d'un éclat rude et sain, mais d'une sorte de miroitement superficiel on ne peut moins appétissant. Sa bouche se fermait comme les deux moitiés d'un mufle : luisante aussi, pâle et plutôt épaisse. Ses yeux opaques étaient de la même couleur que ses cheveux; son crâne, large et plat. Il n'était pas positivement laid; mais seules avec lui dans une île déserte pendant dix ans, jamais Olivia ni Kate n'auraient pu supporter l'idée de l'embrasser.

Après le thé, Mrs. Curtis, avec un regard qui signifiait : « Maintenant, mes enfants, occupez-vous de votre hôte », était allée écrire des lettres. Elles avaient emmené Kershaw dans le salon, et mis sur le gramophone un disque d'ukulélé. Mais il n'avait pas l'air d'écouter. Alors, elles avaient essayé, pour le cas où il aurait des goûts classiques, *Gazouillement printanier*. Mais il n'avait toujours pas l'air d'écouter. Assis dans le meilleur fauteuil, les jambes croisées, il regardait le bout déformé de son soulier noir, et tirait en mesure la mèche de son front. Il avait l'air tout à fait chez lui.

— Vous aimez la musique? — avait demandé Kate.

— Pardon?

Elle avait répété très haut :

— Est-ce que vous aimez la musique?

— Mon Dieu, à vrai dire, je n'ai pas pour le gramophone un goût particulier. Mais si cela vous fait plaisir, continuez, je vous en prie.

— Oh! je n'y songerais pas. Nous savons tous les morceaux par cœur. C'était uniquement pour vous.

Rabattant brusquement le couvercle du gramophone, Kate avait lancé à Kershaw un regard destructeur. Mais il ne s'en était pas aperçu. Alors elle avait ouvert une boîte d'Abdullas toute neuve, achetée en son honneur.

— Cigarette?

— Non, merci. Je ne fume pas.

A ce moment, six heures et demie avaient sonné; et après lui avoir donné à regarder un volume relié de *Punch*, elles étaient allées s'habiller, une bonne demi-heure trop tôt.

— Peut-être aurions-nous dû lui proposer une partie de ludo ou de démon? — avait dit Olivia dans l'escalier.

— A quoi bon? « Je n'ai pas pour ces jeux un goût particulier. » Tu ne l'entends pas d'ici ?

Olivia éclata de rire.

— C'était méchant, ce que tu lui as dit, à propos du gramophone.

— Oh! bien, a-t-on jamais vu... Je ne pense pas supporter ces espèces d'idiots prétentieux... Qu'est-ce que tu en dis, de ton magnifique champion de football?

Mais maintenant qu'elle était restée une heure sans le voir, Kate se sentait encline à en espérer mieux. Après tout, c'était un danseur. Pas séduisant, mais présentable. Peut-être allait-il se dégeler, et se montrer à la hauteur. Après tout, il n'avait pas dit qu'il n'eût jamais dansé, mais il avait admis, au contraire, qu'il pouvait faire le tour d'un salon, tout comme un autre.

Les deux sœurs, dans leur bain, soupiraient, se mouvaient paresseusement; l'eau formait de petites rides. La baignoire n'était pas grande, elles y étaient à l'étroit. Elles avaient de longs bras bien faits, de longues jambes bien tournées, de beaux petits seins.

— Fais couler l'eau chaude, — dit Olivia. — De mon côté, c'est glacé. Tu n'as pas bien fait le mélange.

— Non, — dit Kate, — plus d'eau chaude. Je vais sortir. Tu devrais en faire autant. C'est toi qui es entrée la première. Regarde tes jambes, elles sont cuites, tout simplement. Si tu ne fais pas attention, tu vas encore être rouge comme un homard, à dîner.

Elle bondit légèrement hors de la baignoire et vint atterrir sur le tapis. Olivia fit couler l'eau chaude et s'étendit de nouveau.

Kate se saupoudra de la tête aux pieds de talc parfumé au géranium rosat, qu'elle étala et fit pénétrer vigoureusement. Un nuage naissait d'elle et l'enveloppait.

— Tu m'en prêteras une miette, dis? — murmura Olivia.

— Tu ne peux pas t'en acheter? Tu es tellement paresseuse que tu ne peux même pas penser à ça toute seule? Tu ne comptes pourtant pas passer ta vie à me singer? Tu n'as donc pas lu cet article du *Daily Mirror* sur le choix des parfums et des couleurs suivant la personnalité?

Olivia dit humblement :

— Si, je l'ai lu, mais il ne me restait rien, pas un radis, après les folles dépenses que j'ai faites pour cet ornement.

— Hum! tu ferais mieux de me laisser te le placer moi-même.

— Non, merci, ma vieille. Je suis tout à fait capable de mettre une fleur à ma ceinture.

— Hum! tu crois?

Kate fit remonter, le long de ses hanches minces, sa chemise-culotte. Elle l'avait agrémentée d'épaulettes en diamanté, et elle avait incrusté un papillon sur chaque jambe.

— Oh!... on te prendrait absolument pour une de ces petites femmes qu'on voit dans cet illustré français qu'Etty apporte — comment l'appelle t-on? — *la Vie parisienne.* Quel dommage que tu ne puisses pas rester comme ça! C'est comme ça que tu es le mieux.

Kate s'examinait tranquillement.

— Tu ne serais pas ravie de voir la tête de Kershaw? Tendant les bras, marchant sur la pointe des pieds, elle dit d'une voix tendre, alanguie, suppliante : — Reggie, dansez avec moi...

Olivia pouffa de rire.

Kate fit sortir du tube une double ration de pâte dentifrice, et attaqua vigourousement sa denture.

— Comme tu y vas! — dit Olivia, toujours prostrée dans son bain.

— Une jeune fille doit être également pure et sans tache au-dedans et au-dehors.

Prise d'émulation, Olivia se décida à sortir de l'eau. Elle s'enveloppa d'une serviette et s'assit sur le bord de la baignoire.

Kate s'examinait le visage dans la glace d'une petite armoire à pharmacie accrochée au mur.

— J'ai bien choisi mon jour pour laver mes cheveux, — dit-elle. — L'ondulation est à point aujourd'hui. — Elle

regarda ses cils et soupira : — Cette sève ciliaire, c'est un vol! Ils n'ont pas grandi d'un millionième de pouce. Pas un de ces produits qu'on fait venir mystérieusement par la poste ne donne de résultats. Etty m'a dit qu'elle connaissait une jeune fille affligée à l'état chronique d'un nez rouge. Elle avait vu dans une annonce qu'une dame honorable, connue dans la bonne société, garantissait la guérison moyennant cinq balles. Elle a envoyé les cinq balles, et qu'est-ce que tu crois qu'elle a reçu? Une petite bande de papier, portant, écrits à la machine, ces mots : *Buvez jusqu'à ce qu'il soit bleu...* Allons, Livia, secoue-toi, C'est horriblement mauvais pour la peau de rester comme ça toute humide, et de ne pas se sécher convenablement.

Kate enfila sa robe de chambre et disparut.

Une fois seule, Olivia revint bruquement à la vie, se sécha, se poudra, se brossa les dents. Elle examina ses ongles : ils étaient propres, rien de plus. Kate avait consacré une heure à polir les siens. Tous ces raffinements délicats, si naturels à sa sœur, semblaient à Olivia, quand il s'agissait d'elle, perdre toute espèce de sens, devenir comme une leçon apprise par cœur, qu'on sait, mais qu'on ne comprend pas. Quelque chose en elle hésitait, ne sympathisait pas, éprouvait presque le besoin de résister.

Elle ressentit tout à coup un véritable accès de détresse morale; obscurément, elle se disait qu'elle n'avait pas... qu'elle ne s'était pas encore... trouvée, qu'elle ne pouvait pas... qu'elle n'*arrivait* pas à rassembler ses éléments, à faire d'elle-même un tout. Dans un moment de folie, elle avait accepté, avec joie, avec empressement, avec transport, cette invitation. Maintenant, venant de recouvrer ses esprits, elle voyait dans quoi elle s'était lancée.

Pourquoi aller à ce bal? Quelle idée! Pourquoi tant souffrir? Être dépaysée, négligée, ignorée, examinée curieusement; n'avoir pas de danseurs, et regarder Kate passer avec sérénité de l'un à l'autre, en faisant semblant de ne pas la voir; faire elle-même semblant de ne pas voir la maîtresse de maison en train de se dire : « Faut-il s'occuper encore d'elle? On ne peut pourtant pas passer sa vie à faire des présentations! », feindre l'indifférence; se glisser dans le vestiaire des dames, pour y niaiser, y tripoter sans nécessité les épingles et la poudre, tout

en attendant, l'oreille tendue, que l'orchestre se taise; revenir errer dans la salle de bal pour y faire tapisserie, en masquant d'un sourire impassible toutes les alternatives de l'espoir et du désespoir... La musique recommence, le premier couple s'enlace et glisse... Kate prend son vol une fois de plus... Retournons au vestiaire, aux épingles, à l'examen malveillant, ou, ce qui est pire, à la compassion prolixe de la femme de chambre préposée.

Images horribles! Solitude au sein des multitudes! Banquet où elle sera seule à ne pas prendre part, d'où elle reviendra les mains vides!

Le souvenir d'une réunion d'enfants chez les Spencer — il y avait de cela des années — lui revint à l'esprit : c'était là qu'elle avait eu le coup de foudre, pour un superbe garçon de dix ans, un cousin de la famille, nommé Archie. Pendant qu'elle dansait avec lui la polka des bébés, elle contemplait avec ravissement ses abondantes boucles d'or et ses yeux d'angélique azur. Entre chaque danse, il s'emparait d'un grand balai qu'il avait rangé dans un coin, et il balayait le plancher (Pourquoi?). Quand elle lui avait proposé pour la quatrième fois de danser avec elle, il avait répliqué de sa petite voix aiguë et perçante, très gentiment, très poliment, en se précipitant avec son balai au-devant d'elle : « Encore? Oh! si vous voulez. Nous avons déjà joliment dansé ensemble, nous deux, dites? » Et toutes les grandes personnes, assises autour de la salle, avaient éclaté de rire : il lui avait semblé que la maison s'écroulait. C'était le commencement de la fausse honte, du manque de confiance en soi. Un de ces jours, j'en tirerai une histoire.

Elle enfila ses bas, déplorant que le haut de la jambe fût en fil. Enfin, en faisant un peu attention, cela ne se verrait pas. Mais tout de même, ce fil à partir du genou, ça ne donne pas de tranquillité d'esprit. Comment Kate s'arrangeait-elle pour avoir toujours en réserve une paire de bas tout soie? Kate disait qu'une règle sage, c'était de ne jamais sortir sans s'arranger pour être, en cas d'accident, le cadavre d'une femme bien mise.

Et les dessous, maintenant? Que mettre? Beaucoup de choses? Peu de chose? Elle superposa trois épaisseurs, puis en retira une. Même ainsi, elle avait encore l'impression de

manquer de souplesse, d'avoir l'air épais. Oh! l'habileté de Kate à se fabriquer un petit rien, léger comme une plume, et son audace à le porter!

— Qu'est-ce que c'est que ça? — avait dit maman, soulevant l'objet entre le pouce et l'index. — Un mouchoir?

— Non — avait répondu Kate, le lui retirant vivement des mains. — Non, devinez.

Maman avait deviné depuis longtemps. De la scène qui avait suivi, Kate — bien qu'elle n'eût cessé ensuite de siffloter pendant un bon bout de temps — était sortie invaincue, bravant le catégorique *Je ne veux pas*, et se riant d'être accusée d'indécence.

Olivia rassembla les vêtements qu'elle venait de quitter et retourna dans sa chambre. Là, sur le lit, s'étalait sa robe rouge, soyeuse, engageante, splendide; bien repassée par Nannie, et pas encore essayée.

A la coiffure! Elle s'était exercée tous les soirs, depuis huit jours, à se coiffer; aujourd'hui, elle allait paraître en public. Séparer les cheveux par le milieu, les ramener en avant de chaque côté de la tête et se faire, avec chaque natte, un gros macaron sur chaque oreille, comme une jeune Allemande. C'était une idée de Kate. Ce soir, les mèches séparées obéissaient à Olivia, s'entrelaçaient vite, aisément. Les nattes, sans difficulté, s'enroulaient avec une parfaite symétrie, le bout des cheveux se rentrait correctement. Il n'y avait qu'à bien fixer le tout avec des douzaines et des douzaines d'épingles, à le consolider au moyen de fourches d'écaille. Voilà. C'était fait. Solide comme un roc. Même les *Lanciers* n'auraient point raison d'une pareille coiffure. Olivia laissa retomber ses mains et regarda son œuvre.

Oui, ça me va bien. La tête, vue de côté, avait une jolie forme : et juste au-dessus de l'oreille, à la place où la courbe délicate et pure du maxillaire venait se perdre dans le cou, c'était charmant. Elle sentait quelque part, hors d'atteinte, un cheveu qui lui faisait mal. Il n'y avait qu'à le supporter. Mademoiselle, autrefois, quand elle tirait sur un nœud avec son peigne, disait toujours : « Il faut souffrir pour être belle ».

La robe, maintenant.

Après tout, je vais probablement beaucoup m'amuser à ce bal.

Un quart d'heure passa.

Kate mit la tête à la porte.

— Prête?

Olivia était immobile, d'une immobilité de plomb, devant la glace. D'un regard, Kate repéra le désastre.

— Je vois, tu l'as fait aller de travers en l'enfilant. — Par petites saccades, elle tira sur la ceinture et la jupe, resta un instant silencieuse, et dit d'un ton contraint :

— Voilà, ça va, maintenant. C'est très bien.

Mais ce n'était pas bien. Dans le silence, le poids de la vérité devenait comme une pierre trop lourde, qu'on ne peut pas faire rouler loin de soi.

Le bord de la robe n'était pas d'aplomb; les entournures étaient trop justes; et le fameux drapé, ce paquet lourd, gauche et bête, Olivia sentait en le regardant un bouillonnement épouvantable, une constriction atroce, allant du creux de l'estomac au cerveau, la suffoquer et la brûler.

— Ça ne va absolument pas, c'est abominable... — Les mots s'étranglaient dans sa gorge. — Non, Kate, tout ça ne sert à rien. Si je dois avoir l'air d'un épouvantail, je n'irai pas. Il n'y a qu'à enlever ça, le mettre en pièces et le jeter au feu... et à ne pas aller au bal, voilà tout. — Farouchement, comme pour l'arracher d'elle, elle saisit son corsage à deux mains.

Soudain Kate jeta un cri :

— Tu l'as mise sens devant derrière!

Olivia lâcha prise.

— C'est vrai? — dit-elle d'une voix faible.

— Oh! avec toi... — dit Kate. Avec cette rudesse qui naît du soulagement, elle s'empara de sa sœur, la dépouilla en un tour de main, et la fit rentrer dans ses entournures. — Voyons un peu maintenant — dit-elle. — Hum! ça pend par derrière, naturellement.

Olivia se détourna du miroir pendant que Kate agrafait, tiraillait, tapotait, lui faisait prendre figure.

Quel repos que de regarder un instant devant soi, dans le vide, avant d'avoir à se confronter avec son image, irrévocable maintenant, et peut-être à peine embellie!

— Les entournures sont un peu serrées — dit-elle, et elle fit saillir ses coudes, forçant sur les coutures, qu'elle entendit craquer avec satisfaction.

— Ne fais pas ça, Livia, ne fais pas ça. Si ça te gêne, supporte-le. Pourquoi diable ne l'as-tu pas *obligée* à te les échancrer convenablement? C'est toujours la même chose avec tes robes. Tu ne la surveilles pas.

— Oui. Mais elle a l'air si contente de me voir!

Et Olivia, en soupirant, se rappela qu'à chaque essayage, miss Robinson s'était montrée plus insaisissable, ses coups de ciseaux plus audacieux, plus excessifs, son piano plus envahissant.

— Elle est loufoque — dit Kate avec vigueur; et, donnant à la robe de sa sœur un dernier coup de pouce, elle ajouta : — Toi aussi, je finis par le croire. Ne pas distinguer le devant du derrière! Comment feras-tu ton chemin dans le monde, hein?... Là, c'est fait.

A présent, il fallait bien se regarder.

Olivia se regarda.

Ce n'était pas déjà si mal. Sa jupe plongeait par derrière, et il se passait à la taille, par suite d'une erreur de coupe — miss Robinson, selon ses propres paroles, ayant dû truquer — quelque chose d'assez étonnant. Mais enfin, enfin... en n'y regardant pas de trop près, c'était bien. Et certainement, la couleur était seyante.

Tirée du désespoir — n'étant plus cette fois la caricature d'une jeune fille qui se pare pour son premier bal, mais cette jeune fille elle-même — capable maintenant de rivaliser avec les autres et de les estimer à leur juste valeur, Olivia regarda Kate avec des yeux tout à coup lucides, et s'écria d'un ton enthousiaste :

— Oh! tu es tout simplement épatante!

La vaporeuse robe vert-pomme que Kate s'était faite elle-même allait s'élargissant à partir des hanches, et serrait légèrement la taille et la poitrine. Une petite cape flottante s'attachait juste au-dessus de l'omoplate mince et délicate, par une bandelette minuscule de fleurs, de boutons et de feuilles de toutes couleurs. Les bas étaients verts; les souliers, d'argent. Près de toute cette verdure, la chair apparaissait blanche comme du corail à peine teinté, les cheveux blonds jetaient des lueurs verdâtres.

— Tu es à mettre sur la couverture d'un numéro spécial de Printemps — dit Olivia.

Tournant un peu la tête pour voir l'effet de sa cape, Kate répondit avec placidité :

— J'ai suivi exactement le modèle de *Vogue*.

Côte à côte devant le miroir, les deux sœurs considéraient leur double image. Au bout d'un instant :

— Dieu merci, en tout cas, nous ne nous ressemblons pas.

Olivia risqua :

— Nous nous faisons valoir assez heureusement, tu ne trouves pas? — En elle-même, elle pensait : « La plus jeune des deux sœurs, avec son teint de gitane, fait somptueusement ressortir la beauté blonde de l'aînée. »

— Tes cheveux sont bien arrangés, — dit Kate d'un ton rêveur.

— Ça ne les empêche pas de me rendre à moitié sourde.

Kate, brusquement, revint à la réalité.

— Il faut que j'aille agrafer maman, — dit-elle, et elle disparut.

Olivia tira d'un tiroir un petit piquet de fleurs en clinquant — un nénuphar d'argent orné de feuillage — et le mit à sa ceinture, juste à la place où le « ravissant noué » de miss Robinson se déployait avec surabondance. Du fond de ce même tiroir, elle sortit une boîte de poudre neuve; elle brisa, au moyen d'une houppette de cygne, sa surface friable et pure, et se tapota le menton. C'était de la poudre rose, qui enlevait parfaitement le luisant de la peau, mais qui se mariait mal au teint d'Olivia. Elle en retira un petit peu. Est-ce que maman va s'en apercevoir, et me tomber dessus devant tout le monde?

A présent, la suprême touche : un rien de parfum sur les cheveux, un rien de parfum, pour que ses danseurs le respirent voluptueusement. Cette idée, elle l'avait prise dans le feuilleton du *Daily Mirror* : la chevelure de l'héroïne sentait naturellement la violette. Mais elle, elle avait mieux que cela : du muguet. Elle ouvrit un flacon microscopique — présent d'anniversaire de Nannie — et l'agita au-dessus de sa raie. Elle fut immédiatement inondée d'une senteur épaisse, douceâtre et âcre à la fois, qui ne lui parut pas rappeler beaucoup celle du muguet — surtout mêlée, comme c'était le cas, à l'odeur particulière des cheveux. Enfin... enfin... on avait encore deux heures devant soi... d'ici là, ce parfum deviendrait peut-être insaisissable, et toutefois délicieux. Peut-être... tout de même,

Elle ouvrit sa fenêtre, et s'exposa tête nue, pendant quelques secondes, au vent frais du soir.

II

Au tournant du corridor, la porte de l'oncle Oswald s'ouvrit. Il se mit à marcher silencieusement à côté d'Olivia.

— Hullo, oncle Oswald.

Il la regarda d'un œil vague, et elle fut frappée de voir combien son regard était morne, et pour ainsi dire huileux. Il y avait dans l'expression de son visage, dans sa façon de sortir furtivement de sa chambre ténébreuse — les pieds dans ses vieilles pantoufles de cuir avachies, les cheveux, de pauvres cheveux sans vie, bien brossés pour aller à table — il y avait quelque chose qui la saisit : comme si, n'étant pas sur ses gardes, il avait subitement laissé voir la vérité sur lui-même. Mais cette vérité qui la frappait au cœur, elle ne savait pas l'interpréter. D'ailleurs, à l'instant même, il eut une petite lueur dans les yeux, et sourit :

— Aha! — dit-il en l'examinant des pieds à la tête. Elle l'entendait respirer, de son souffle court de gros homme.

— Eh! bien... suis-je à votre goût? — dit-elle. — Je... — Elle porte la main à ses nattes, et baisse les yeux, se sentant rougir.

— Charmante, — murmura-t-il. — *Siebzehn jahre alt!* S'en allant à son premier bal. Ah!

Elle dit, d'un air troublé :

— Oh!... je suis très mal — je le sais bien...

Et elle poussa un profond soupir. De nouveau, elle sentait l'étoffe de sa robe lui scier le bras, et le mince tiraillement irritant du cheveu rebelle : de nouveau, le sentiment réprimé de n'être pas comme les autres reparaissait. De nouveau, la soirée lui semblait compromise. Elle éclata :

— La vérité, c'est que je ne suis bonne à rien. Je ne sais...

Mais qu'est-ce que je dis? et à qui, mon Dieu? Désespérée, elle fixait le visage inconnu, le visage familier de l'oncle Oswald.

Il dit tout bas, avec de petits hochements de tête :

— Ne vous tracassez pas. Vous n'avez qu'à attendre. Mettons dix ans.

— Dix ans?

— A peu près.

— Oh! mais je serai vieille, alors... Vingt-sept ans.

— Disons trente... A ce moment-là, vous serez tout à fait bien. — Elle protesta.

— Oh! que c'est long!

Sur le visage de l'oncle passa l'ombre d'un sourire.

— Vous ne trouverez pas cela long. Le temps passe extraordinairement vite, même dans les pires moments. Et il y en a... d'épouvantables — oui, épouvantables, en vérité. — Il s'arrêta, puis reprit lentement, d'une voix changée, où il y avait de l'émotion, d'une voix qu'elle n'avait jamais entendue : — Mais tout s'apaise. Oui. Tout s'arrange. Ne vous tracassez pas. Je suis sûr que pour vous tout finira par aller bien. Je le crois.

Il la regarda d'un œil scrutateur. A l'aventure, pour échapper à cet examen, elle lança :

— Ce qu'il y a de malheureux, c'est qu'on ne peut jamais savoir...

Il attendit, jouant avec sa chaîne de montre. Elle continua de bafouiller :

— Je veux dire — Kate prétend qu'on doit le savoir du premier coup — je veux dire, ce qui est bien ou ce qui est mal. Mais moi, je l'ignore. Il me semble parfois que ces mots, *bien* et *mal*, n'ont plus de sens. Je dois être immorale. Ça me tourmente, ça me tourmente...

Elle pensait avec désespoir : je vais trop loin, beaucoup trop loin. Je ne pourrai jamais en sortir.

Il dit plus calmement, mais toujours avec sa voix inconnue, sa voix humaine :

— Il ne faut pas vous tourmenter. Vous êtes très bien comme vous êtes. Seulement tout cela signifie, je suppose, que vous voudrez toujours ce que les autres vous diront de vouloir. Hein? Vous croyez tout ce qu'on vous dit? Vous êtes une nature un peu faible, n'est-ce pas? Et pas égoïste?

Elle balbutia :

— Je ne sais pas. Est-ce ainsi que je suis? Je ne le croyais pas.

Elle avait le visage en feu.

— Peu importe, dit-il doucement, après un silence. — Vous vous en tirerez. Mais méfiez-vous. Si vous ne savez pas ce qui est bien, il y a des tas de gens qui le savent. Et ils vous le

diront. Guidés par les motifs les plus nobles et uniquement dans votre intérêt. Parce qu'ils en savent plus long que vous.

Une sorte d'exaltation s'était glissée peu à peu dans ses paroles. Il s'arrêta, la lèvre contractée, puis parlant cette fois comme de coutume : — Du moins il en était ainsi dans mon jeune temps. J'imagine que c'est toujours la même chose.

Olivia, debout devant lui, se taisait. Il s'était, pour ainsi dire, transformé en oncle véritable, en oncle sage, bienveillant, qui donne de bons conseils. Pour ainsi dire; mais pas tout à fait. La disposition d'esprit que ses discours laissaient transparaître n'était aucunement celle d'un oncle. Devant les sombres perspectives qu'il ouvrait devant elle, elle se sentait tout effrayée. Vingt-sept ans, trente ans? Mais alors, la jeunesse?... elle serait finie. C'est une chose inimaginable. Que voulait-il dire? En dépit du tour ambigu et obscur de ses propos, elle suivait sa tortueuse pensée : prophétie de changements, d'erreurs, de vie solitaire et sans joie, trop dure à supporter. Elle dit, d'un ton propitiatoire :

— Vous — vous avez l'air, oncle Oswald — de comprendre les gens?

— Pas du tout. Pas du tout. — Il leva sa grosse patte courte. Elle reprit, d'une voix hésitante :

— Est-ce que — est-ce que vous étiez comme moi — autrefois, oncle Oswald? — Mais cela, il fit semblant de ne pas l'entendre. Il tira sa montre, la regarda; puis sans tourner les yeux vers elle, il disparut en trottinant à l'angle de l'escalier.

Un de ces jours, plus tard, il faudra que je réfléchisse à tout cela. Cela me paraît important, extraordinaire, renversant. Mais aujourd'hui je ne peux pas. Je vais au bal. N'y pensons plus.

James, du fond de la nursery, criait :

— Les filles! les filles! — Kate, angéliquement sereine et lumineuse, sortit de la chambre maternelle pour entrer chez lui. Et Olivia s'enfuit, hors du passage obscur, comme de l'ombre du danger, vers la sécurité, vers eux.

ROSAMOND LEHMANN

(Traduction JEAN TALVA.)

(*A suivre.*)

VERS LES VACANCES PARLEMENTAIRES

D'ici quelques jours, les Chambres vont se séparer pour trois mois, après une session qui aura été occupée presque exclusivement par des débats budgétaires, et dont le bilan législatif apparaît assez maigre. En effet, après l'accident prévu qui a mis fin au bout de six semaines à la carrière du cabinet Paul-Boncour, le gouvernement que préside M. Daladier a pratiqué surtout la politique du calendrier, le président du Conseil a déployé une habileté extrême à obtenir la remise des questions litigieuses. Il y a gagné de durer et s'est acquis une réputation d'adresse qui le ramènera sans doute plusieurs fois dans sa carrière politique au poste de premier ministre. Les avantages pour le pays sont moins évidents.

En février, le gouvernement paraissait si faible que l'on comptait en jours sa durée probable. Les socialistes, conscients d'avoir été bernés par une offre de participation dont le caractère tactique était évident, avaient failli voter bleu le jour de la déclaration ministérielle et ne s'étaient décidés au vote favorable qu'à contre-cœur; dans le parti radical, une importante fraction du groupe demeurait réticente; en outre, les débuts de M. Daladier à la tribune avaient été malheureux : malade et fiévreux, le nouveau président du Conseil avait été peu apprécié par une Chambre qui avait encore dans l'oreille l'écho des derniers discours que MM. Herriot et Paul-Boncour avaient prononcés avant leur chute. Enfin, une pénible affaire offrait une cible aux interpellateurs. Il n'y avait rien de pendable dans le cas de l'obscur

député dont on avait fait un sous-secrétaire d'État à la Guerre, mais, à l'indélicatesse ancienne dont M. H... s'était rendu coupable, il avait eu le tort d'ajouter une série de fausses déclarations. Une fois de plus, à propos de lui, se vérifiait la vieille loi parlementaire; quand un membre d'un cabinet est l'objet d'une interpellation de caractère personnel, il est rare qu'il démissionne tout de suite, mais il est rare qu'il ne démissionne pas quelques semaines plus tard. Enfin, le frêle esquif ministériel voyait devant lui le rocher où la barque normande de M. Chéron venait d'être mise en pièces, le douzième provisoire de février avait été voté en pleine crise ministérielle, comme affaire courante, et les nouveaux hôtes de la rue de Rivoli se trouvaient dans une situation dramatique, avec un trésor presque vide, des recettes déficitaires, et un retard exceptionnel dans les travaux budgétaires. Par une série de paradoxes, M. Daladier a tiré profit de la gravité même des circonstances; cet homme, que l'on croyait brutal et volontaire, a déployé, à la surprise générale, des qualités d'exceptionnelle finesse manœuvrière; le cabinet que tout le monde vouait à une mort prochaine a réussi à faire voter un budget et à gagner sans incident grave les grandes vacances, il aura duré neuf mois au moins, de février à la rentrée de novembre. Toute médaille a son revers : aucune difficulté n'aura été résolue et chacun sait qu'elles sont nombreuses : le déficit du budget et celui des chemins de fer vont continuer à s'enfler pendant l'été, la situation au début de l'hiver rendra, en cas de crise, la succession ministérielle de M. Daladier d'autant moins enviable qu'il faudra bien régler un jour la question de notre dette aux États-Unis. Le président du Conseil, comme ses prédécesseurs, à l'époque heureuse où le franc valait vingt sous et où le budget ne dépassait pas quatre milliards, semble s'être placé sur le plan de la politique intérieure pure; dans ce domaine, les succès tactiques qu'il a remportés sont indiscutables, car il a tiré parti avec beaucoup d'à-propos de tous les éléments dont il disposait, mais les difficultés ne sont que reportées.

Bien que la Chambre de 1932 soit numériquement placée sous le signe du Cartel, M. Édouard Herriot, instruit par l'expérience de 1924 de l'incapacité à gouverner d'une majorité

soumise à l'influence des socialistes, ne s'était occupé à aucun moment du parti qui s'intitule encore unifié. Il a donc gouverné avec le lourd handicap de l'hostilité avouée de 130 députés d'extrême-gauche. Personne n'ignore non plus que, dans le groupe radical-socialiste, un assez grand nombre de députés élus grâce au désistement des socialistes subissent passivement leur loi, ces radicaux socialisants, installés au bureau du groupe et à la Commission des Finances, ont secondé l'action menée par les socialistes contre M. Herriot. Quand M. Flandin, au mois de juillet, a démontré en sauvant le cabinet la possibilité d'une majorité de rechange affranchie des servitudes du Cartel, les socialistes ont déclenché aussitôt contre lui une offensive où ils ont reçu de rudes coups, mais qui a eu l'indéniable effet de compromettre M. Flandin aux yeux des gauches et de retarder aussi l'avènement d'une majorité de concentration. Dans ces conditions, la vie parlementaire du cabinet Herriot a été difficile : il n'a duré que deux mois et demi environ, si l'on fait abstraction des vacances ; il a été pendant ce bref intervalle de temps, plusieurs fois en danger, et il n'est pas douteux que si le président du parti radical ne s'était pas fait renverser sur les dettes, l'accident se fût produit quelques jours plus tard sur les projets financiers. Le cabinet Paul-Boncour, lui aussi, est tombé à la première escarmouche, bien que l'idéologie syndicaliste de sa déclaration ministérielle ait été agréable à l'extrême-gauche. Ces deux crises si rapprochées ont ému l'opinion publique.

Quand le cabinet Daladier s'est formé, les socialistes, malgré leur mauvaise humeur, ont eu peur de se rendre impopulaires en continuant leur jeu de massacre. En outre, le mécontentement provoqué chez eux par les conditions assez illusoires de l'offre que M. Daladier leur avait faite de participer, a été vite oublié et ils ne se sont plus rappelé que l'offre si différente qu'il leur avait faite dans la précédente législature. Enfin, le nouveau président du Conseil leur paraissait représenter dans le parti radical une tendance plus à gauche que celle de M. Herriot. Ces raisons générales, combinées à certains motifs personnels, ont développé dans le parti socialiste une situation nouvelle, dont l'évolution a provoqué d'abondants commentaires.

Depuis fort longtemps, le parti socialiste a été divisé en tendances. Sous le marxisme officiel qui lui servait de façade on avait vu se développer des nuances multiples, les candidats accommodaient la doctrine suivant les goûts de leur clientèle faubourienne ou campagnarde, dans les fumées de Roubaix et sous le soleil de Toulouse, la même graine socialiste donnait en germant deux plantes assez différentes. Comment parler le même langage aux rudes mineurs du Pas-de-Calais et aux vignerons cossus et subtils de Béziers et de Narbonne? Mais la dialectique de M. Léon Blum avait longtemps suffi à voiler ces disparates. Dans les congrès socialistes, à l'heure où les délégués, en bras de chemise, sous un dôme de fumée bleue, sentaient leur gorge sèche et leur cerveau vide, le docteur de la loi se levait, et faisait voter à l'unanimité une de ces motions adroitement balancées où les tenants de chaque tendance croyaient retrouver l'essentiel de leurs idées. Ces jeux n'avaient d'ailleurs que bien peu d'importance au temps où la situation politique dictait au parti socialiste une attitude d'opposition, ce qui a été le cas depuis le congrès de Tours jusqu'à 1924, et de 1926 à 1932. Depuis les dernières élections au contraire, les données du problème se sont entièrement modifiées.

Maître de 130 sièges, le parti socialiste estime que l'on ne peut gouverner sans lui, à moins de gouverner avec l'extrême-droite, et il prétend enfermer dans le dilemme *Cartel* ou *Union Nationale*, tous ceux qui ont milité pour le centrisme.

Nous parlerons peu de l'Union Nationale, elle est plus difficile à réaliser qu'en 1926, la Chambre étant plus à gauche, et, M. Poincaré ayant quitté depuis longtemps la vie politique active, on voit mal quel nom pourrait lui servir de drapeau. L'Union Nationale aurait pour immanquable effet de couper le parti radical en trois tronçons, comme en 1926, et de créer contre lui dans l'électorat de gauche, un courant de défaveur dont bénéficierait le socialisme. Il n'est pas douteux que la fraction extrémiste du parti socialiste cherche à obtenir ce résultat en creusant le plus possible le fossé qui sépare les deux grands partis de gauche.

La formation politique actuelle, le Cartel, présente des inconvénients évidents pour les socialistes unifiés. Elle entraîne pour eux l'obligation de voter le budget et de renoncer aux

manifestations rituelles contre les fonds secrets et les crédits militaires et elle les expose aux railleries et aux attaques des communistes. En outre, la situation financière du pays est telle que les gouvernements de gauche risquent d'être obligés de rogner sur certaines dépenses sociales votées par la défunte Chambre de droite, ou de retirer aux employés de l'État tels avantages matériels qui leur avaient été concédés sous MM. Tardieu et Laval. Il n'est pas surprenant qu'une fraction du parti socialiste unifié, la plus intransigeante ou la plus habile en tactique, se refuse à suivre une ligne aussi compromettante.

Dans le parti socialiste unifié, les 130 000 militants titulaires de la carte rouge et cotisants sont en grande majorité partisans du retour à la politique traditionnelle d'opposition. Il n'y a rien d'étonnant à cela puisque les trois quarts de leurs effectifs sont formés par les membres des syndicats ouvriers et des syndicats de fonctionnaires. Aussi, dans les congrès, le soutien permanent aux *gouvernements bourgeois* est-il répudié à une majorité écrasante, aussi, la C. A. P. (commission administrative) qui est chargée de veiller à l'observation des votes des congrès a-t-elle rappelé à l'ordre les élus avec une brutalité quelque peu moscovite.

En effet, la majorité du groupe parlementaire s'écarte de plus en plus de la ligne traditionnelle du parti. C'est que les députés ne sont pas élus par les 130 000 militants. Au premier tour de scrutin, les socialistes ont obtenu 1 964 384 voix; sur ce total, il n'est pas exagéré d'évaluer à 300 000 les voix radicales qui, faute de candidats de leur parti, dans trois cents circonscriptions, se sont portées tout de suite sur le socialiste. Mais que dire du second tour de scrutin? A Uzès, M. Compère-Morel totalise au premier tour 5 364 voix, derrière lui, M. Ranquet, radical-socialiste, en obtient 5 030, il est bien évident que M. Compère-Morel, passant au ballottage grâce au désistement de M. Ranquet, est presque autant l'élu des radicaux que des socialistes. Il n'y a donc rien de surprenant à voir l'administrateur du *Populaire* parmi les plus fermes tenants de l'Union des Gauches.

Soit pour des raisons électorales — regardez vers vos circonscriptions, disait l'autre — soit par tempérament, environ

70 députés socialistes, sur les 130 que compte le groupe, sont partisans du Cartel jusqu'au bout. Mais cette tendance, dont les chefs sont MM. Marquet, Renaudel, Frossard, Compère-Morel, n'a pas réussi à imposer ses vues au groupe unanime, si bien qu'à plusieurs scrutins importants, malgré la discipline, l'extrême-gauche du parti, 25 à 30 députés, a voté contre le gouvernement. La situation est donc assez complexe, car on voit d'une part la majorité du groupe parlementaire enfreindre la tactique du parti, et, de l'autre, la minorité transgresser la discipline du groupe. Entre ces deux fractions se placent les orthodoxes, ceux qui, autour de M. Léon Blum, préconisent le vote hostile aux gouvernements et aux budgets dits bourgeois, mais suivent, au scrutin, la majorité du groupe.

Nul parti ne compte dans son sein autant d'orateurs intarissables que le socialisme, ni autant de coupeurs de cheveux en quatre. L'intérêt de leurs discussions théoriques est assez mince; si l'on a pu croire, il y a trente ans, que le socialisme était une école de pensée, il suffit de lire ou d'écouter M. Renaudel ou M. Marquet pour s'apercevoir que cette école est d'un niveau tout à fait primaire. La seule question qui se pose utilement, c'est de savoir quelles seront les conséquences pratiques des discussions socialistes et tout d'abord s'il y aura une scission ou non.

On a affirmé que M. Daladier souhaite cette scission et qu'il la favorise dans la mesure où il le peut. M. Léon Blum paraît le croire, puisqu'il parlait récemment d'un complot contre l'unité de son parti. La manœuvre se présenterait de la façon suivante : provoquer une cassure chez les unifiés, rejeter vers les communistes et l'opposition systématique la moitié de leurs effectifs, et annexer le reste à une majorité de gauche, non plus sous la forme toujours précaire du soutien, mais avec la participation ministérielle. Flanqués à gauche par une cinquantaine de socialistes, les radicaux-socialistes les plus avancés n'auraient plus la tentation de s'évader de la formation gouvernementale qui grouperait sans trop de difficulté 310 à 320 voix. Le plan a de quoi séduire un chef de gouvernement, mais, si M. Daladier y a vraiment pensé, il doit voir que sa réalisation n'est pas aussi simple qu'on le croirait.

Du point de vue socialiste d'abord, l'intérêt électoral du parti est indiscutablement de demeurer uni et dans l'opposition. Dans la tourmente qui abat l'un après l'autre les partis socialistes dans la plupart des pays d'Europe, la section française de l'Internationale ouvrière n'a subi jusqu'ici aucun dommage apparent parce qu'elle a soigneusement évité toutes les responsabilités et qu'elle peut, devant chaque échec des gouvernements successifs, affirmer que son programme eût été meilleur. On demande souvent pourquoi les socialistes montrent si peu de hâte à appliquer eux-mêmes leurs idées; M. Blum est trop subtil pour ne pas savoir que les programmes politiques perdent, au fur et à mesure qu'ils se réalisent, la force d'attraction qu'ils avaient dans le domaine des virtualités : les assurances sociales ont mécontenté la majorité de l'opinion, l'école unique laisse désormais bien indifférents la plupart des citoyens, la semaine de quarante heures, si jamais elle est appliquée, paraîtra au bout d'un mois chose aussi naturelle que la journée de huit heures. C'est pourquoi M. Blum répond toujours que son parti ne prendra le pouvoir que lorsqu'il pourra l'exercer seul. Il faut d'abord avoir 300 élus socialistes. Cela laisse, on le voit, le temps de la réflexion.

M. Marquet est plus pressé. Il ferait, certes, un ministre fort présentable, mais, comme la modestie est assez rare à Bordeaux, il ne borne pas son ambition à ce terme légitime. D'autres, autour de lui, partagent son impatience. M. Renaudel, lui, n'a guère d'ambition personnelle, mais il a appris voici longtemps une phrase de Jaurès : « Il ne faut pas séparer le socialisme de la République. » Et il l'a si souvent répétée qu'il s'en croit un peu l'auteur. A quoi bon, du reste, chercher des explications particulières? Il y a toujours eu dans le socialisme en France un courant réformiste, le voici renforcé par les circonstances, mais je suis sûr qu'on retrouverait dans les polémiques internes du parti socialiste, une partie des arguments échangés jadis entre les opportunistes et les radicaux. Les hommes se rangeront toujours en deux clans, d'un côté la race des hommes de gouvernement, de l'autre, celle des hommes d'opposition.

Verrons-nous, au Congrès socialiste extraordinaire du

14 juillet, se consommer le divorce entre ces deux tendances? La chose paraît assez improbable : si les 130 députés sortants de l'actuel groupe S. F. I. O. se présentaient aux élections de 1936 sous deux étiquettes séparées, ils perdraient dans l'aventure un bon nombre de sièges. Ils y réfléchiront certainement, et, malgré la violence accrue des haines que le manteau de l'unité couvre de plus en plus mal, le *statu quo* sera sans doute maintenu, au moins pour quelque temps.

N'est-il d'ailleurs pas excessif, du point de vue de la stabilité gouvernementale, de fonder de grands espoirs sur une scission socialiste suivie de participation? A supposer que cinquante ou soixante élus quittent le parti pour former un nouveau groupe et que quatre ou cinq d'entre eux deviennent ministres, ils seront obligés, pour éviter les reproches de modérantisme qui leur seront fatalement adressés par leurs anciens camarades demeurés fidèles au parti, de se montrer encore plus exigeants qu'eux. Si le problème gouvernemental de l'hiver prochain consistait encore à chercher l'emploi le plus populaire des excédents budgétaires de 1930 et du légendaire matelas de milliards légué jadis par M. Chéron, on pourrait s'entendre. Avec les perspectives actuelles, augmentation de certains impôts de consommation, réduction des traitements et des pensions, le partage des responsabilités du pouvoir demande un assez grand courage. Sans vouloir faire de polémique, on est bien obligé de constater que les socialistes se distinguent en général comme candidats par leur aptitude exceptionnelle aux promesses démagogiques, comme députés par l'ardeur avec laquelle ils proposent des dépenses nouvelles. Tous ceux qui ont quelques notions de notre histoire parlementaire reconnaîtront que les circonstances sont de moins en moins favorables à un renforcement de leur influence sur le gouvernement : la meilleure preuve de ce que nous avançons, c'est qu'on n'a jamais autant parlé des pleins pouvoirs.

Dans cette menace qui pointe contre la démocratie, il faut voir une réaction naturelle contre la démagogie. Les innombrables bénéficiaires du budget devenu une gigantesque entreprise d'assistance ne se bornent plus à demander, ils exigent, ils menacent, et le bulletin de vote est pareil dans leur main à l'escopette que brandissent les brigands d'Offenbach,

déguisés en mendiants. Non contents d'écrire, ils assiègent le Palais-Bourbon, occupent les couloirs ou les bureaux, et font remettre leurs ultimatums en pleine séance au banc du gouvernement. On a eu tort de l'oublier, le chemin qui va de la liberté à la licence se continue souvent vers la dictature.

Il ne s'agit pas de dictature en France, mais d'une extension bornée dans le temps et limitée dans son objet, des pouvoirs de l'exécutif. M. Chéron au Sénat, M. Forgeot à la Chambre, en ont parlé publiquement, certains journalistes amis du gouvernement ont lancé quelques ballons d'essai, le *Quotidien*, qui n'est gouvernemental que lorsque M. Hennessy est au gouvernement, a commencé une vigoureuse campagne contre le projet, et c'est à peu près tout pour l'instant.

A vrai dire, il est malaisé de savoir si M. Daladier a vraiment pensé à demander à la Chambre ce qu'elle a refusé à M. Caillaux, ce qu'elle a accordé à M. Poincaré. Les habitués des milieux politiques n'ont, pour étayer leurs conjectures à cet égard qu'un seul fait, assez mince, le projet déposé par le gouvernement au milieu du mois de juin, en vue d'obtenir le droit de procéder pendant les vacances, sous réserve de la ratification ultérieure du Parlement, au remplacement des contingents d'importation par des majorations de droits de douane. On peut soutenir qu'il n'y avait dans ce projet qu'une interprétation élargie de la loi douanière du 29 mars 1910, et en tout cas, s'il s'agissait de pleins pouvoirs, leur objet était strictement défini et limité étroitement. Quoi qu'il en soit, la Commission des douanes a repoussé le projet. Cette attitude permet de présumer que la Chambre n'accorderait pas aisément les décrets-lois, si on les lui demandait.

L'examen de la situation auquel nous venons de procéder, en nous plaçant volontairement sur un terrain strictement politique, ne permet pas de conclusions bien nettes. Le gouvernement doit gagner sans difficultés les grandes vacances, mais, entre novembre et la Noël, devant la nécessité de faire voter un plan de redressement financier, son existence sera bien précaire, d'autant plus que M. Daladier n'a pas derrière lui l'unanimité du groupe radical et qu'il a parfois traité un peu cavalièrement M. Herriot et ses amis. On a toujours besoin

de tout le monde, disent les paysans avec raison. Il est probable, du reste, qu'à l'entrée de l'hiver, ces questions de personnes pèseront peu dans l'immense désarroi des choses, au milieu de circonstances qui exigeraient de profonds reclassements dans les partis. Il ne faut pas trop demander à un Parlement que les revenants hantent et où les clichés sont rois; pourtant, à défaut de ce grand effort de renouvellement, on peut espérer qu'une majorité restreinte mais résolue se groupera autour d'hommes qui sauront lui faire comprendre que la meilleure manière d'éviter l'impopularité, c'est parfois de la braver. Cette Chambre, incapable jusqu'ici de faire abstraction un instant des servitudes électorales, saura-t-elle s'élever au plan de l'intérêt national? Faudra-t-il l'y aider par la menace de la dissolution ou par la promesse d'une prolongation de mandat législatif? Tout cela dépendra d'éléments dont les combinaisons sont encore imprévisibles pour nous : en France, tout va si lentement, jusqu'au moment où le dernier quart d'heure décide...

FRANÇOIS LEUWEN

POUR
LE TROISIÈME CENTENAIRE
DE LULLY

E per tutta conclusione, so sonar, so balar, so cantar, so imperar, so insegnar...

LULLY. — *Les Noces de village.*

On avait commencé vers la fin du dernier siècle à publier sous la direction de Saint-Saëns les œuvres complètes de Rameau. Cette édition monumentale, suspendue entre 1914 et 1918, puis reprise au lendemain de la guerre, en est aujourd'hui à son dix-huitième volume[1]. Sans doute, les fervents de Rameau soupirent toujours après les cinq dernières livraisons qui nous permettront de contempler enfin des chefs-d'œuvre comme *la Guirlande* et *Zoroastre* sous leur aspect authentique. Mais si légitime que soit cette impatience, nous avons largement le moyen, dès à présent, de rendre hommage à ce grand compositeur. Les pièces instrumentales de Rameau, ses motets, la plupart de ses opéras, cantates et ballets s'offrent au public en un texte soigneusement établi, en sorte que l'amateur, muni de données abondantes, n'a plus guère le droit de méconnaître le génie de Rameau.

Avons-nous décerné les mêmes honneurs à Jean-Baptiste Lully? Jusqu'en 1930, celui-là demeurait d'un accès difficile

1. Durand et Cie, Paris, 1895-1924.

pour la majorité de nos contemporains. Seuls, les érudits étaient initiés à ses compositions d'église. Quant à ses œuvres lyriques, depuis longtemps chassées des théâtres qu'elles avaient illustrés et enrichis, elles ne subsistaient même plus en partitions dans nos bibliothèques personnelles. A peine si, de loin en loin, quelque bouquiniste nous en proposait une copie manuscrite, un exemplaire imprimé ou gravé. Mais alors, ces feuillets jaunis risquaient fort de mettre l'amateur au désespoir : tous les genres d'obstacles et de pièges s'y trouvaient en effet accumulés.

Vieilles clefs hors d'usage que nos pères ont dès longtemps mises au rebut, clefs de *sol* première ligne, clefs de *fa* troisième ligne, clefs d'*ut* première et seconde lignes, chiffrements cabalistiques et sommaires qui ne correspondent même pas toujours à leur place exacte, et par surcroît des signes d'ornementation, tremblements ou cadences, ports de voix, coulés, balancements, « martellements », pincés, sur lesquels nos experts sont loin d'être d'accord. Et l'orchestre nous réserve bien d'autres énigmes. Sur les cinq portées qui lui sont ordinairement attribuées[1], flûtes, hautbois, bassons, timbales ou trompettes n'entrent en jeu que par intervalles. L'accolade reproduit en général une mention uniforme : *violons*, même si la musique semble appeler des timbres supplémentaires. A nous d'imaginer alors, par un véritable effort de restitution, le rôle plus ou moins facultatif des éléments non spécifiés. Les indications de nuances et d'exécution ne sont pas moins laconiques. Parfois les archets sont invités à prendre la sourdine[2]. En revanche, l'allure du mouvement est souvent passée sous silence. Et comment concevoir au juste la réalisation des harmonies? Variaient-elles çà et là d'intensité, voire de couleur, puisque le clavecin était

1. A moins que les archets ne viennent à se diviser, comme dans le *Triomphe de l'Amour*, où l'orchestre a quelquefois six portées

2. Le *Triomphe de l'Amour* contient à cet égard des renseignements précieux. Dans le *Prélude pour la nuit*, « tous les instruments doivent avoir des sourdines et jouer doucement, particulièrement quand les voix chantent, et ne point ôter les sourdines qu'on ne l'ait marqué. » Ailleurs encore : « Ritournelle pour l'air suivant, qu'il faut jouer doucement, sans presque toucher les cordes ». Enfin, le *Prélude pour l'Amour* est noté comme suit, à quatre parties : « 1° Tailles ou flûtes d'Allemagne; 2° Quinte de flûtes; 3° Petite basse de flûtes; 4° Grande basse de flûtes et basse continue ». Précisions fort rares chez Lully.

libre de s'adjoindre des basses de violes, des théorbes et des saquebutes? Le musicien chargé de jouer sur la basse avait-il le droit d'exécuter des traits brillants, des contrepoints ingénieux? Questions fort épineuses. Dans certains cas, notamment pour les tragédies publiées après la mort de Lully, les diverses rédactions ne concordent pas entre elles. La scène funèbre d'*Alceste* est de moitié plus longue dans les manuscrits que dans les exemplaires typographiés. Il est vrai que notre embarras prend fin avec *Bellérophon*, car Lully a surveillé lui-même l'impression de ses ouvrages à partir de 1678. Quoi qu'il en soit, tant de problèmes enchevêtrés ne laissent pas de déconcerter les profanes.

Pour leur inspirer confiance, pour les séduire, une première tentative eut lieu entre 1878 et 1884. La collection Michaëlis fit paraître coup sur coup onze opéras de Lully, réduits pour chant et piano. En supprimant les difficultés de lecture, en prêtant à la musique un aspect plus conforme à nos usages, cette initiative a rendu certainement service aux mélomanes. On doit même reconnaître que Lully a bénéficié depuis cette époque d'un regain de faveur incontestable. Mais, hélas! les éditeurs de la collection Michaëlis, non contents de prendre avec la basse chiffrée toute sorte de libertés, ont pratiqué çà et là des coupures intempestives. Ainsi, malgré le zèle méritoire dont elle témoigne, leur publication, improvisée sans principes fermes, ne fait autorité à aucun titre. D'ailleurs, elle a tourné court avant d'en arriver à *Roland* et *Amadis*. On y chercherait en vain les ballets et les comédies-ballets. Le suprême chef-d'œuvre du maître, la pastorale héroïque d'*Acis et Galatée* n'y figure pas non plus. Bref, cette collection ne saurait donner une idée suffisante de Lully. Gardons-nous surtout de consulter, dans l'espoir de combler ses lacunes, les adaptations que Ludovic Celler et Weckerlin écrivirent à la hâte pour *le Mariage forcé* et *le Bourgeois gentilhomme* : ces travaux hybrides sont dépourvus de toute valeur.

Plusieurs décades passèrent ensuite sans que l'on eût à signaler un effort digne d'attention. En 1923, M. Frank Martin fit paraître à Genève une bonne réduction pour chant et piano d'*Armide* que l'on apprécierait encore mieux si la tragédie n'y était amputée de son prologue, sous prétexte que ce

morceau ne concerne en rien l'action et qu'il exalte uniquement la gloire et la sagesse du Grand Roi[1]. Quelle aberration étrange d'enlever aux architectures de Lully leurs majestueux péristyles! Et pourquoi l'éditeur, ayant transposé la partition à la seconde majeure inférieure, nous entraîne-t-il parmi des tonalités voilées, crépusculaires, funèbres, *la bémol, fa mineur, si bémol mineur*, voire *mi bémol mineur*, si peu usitées chez Lully? Voilà de quoi altérer fâcheusement un style et une manière. Ceux qui reproduisent les chefs-d'œuvre d'une génération déjà lointaine devraient s'interdire de les amender ou de les rajeunir. On ne leur rappellera jamais trop souvent la parole si justement célèbre : *Sint ut sunt, aut non sint!...*

La musicologie française n'a pas attendu, par bonheur, de posséder un texte définitif pour s'attacher à Lully. MM. Romain Rolland, Lionel de La Laurencie et Henry Prunières se sont appliqués depuis de longues années à corriger les erreurs les plus choquantes; les uns et les autres, puisant à des sources inédites, nous ont apporté de véritables révélations. Ainsi leur sujet s'est trouvé complètement renouvelé, au grand avantage de Lully. Son extraordinaire souplesse est apparue en pleine lumière. On a pu mesurer la prodigieuse influence qu'il avait exercée, longtemps après sa mort, dans l'Europe entière, et non seulement au théâtre, mais encore de proche en proche dans toutes les branches de la musique.

En dépit de ces hommages, Lully ne compte pas de nos jours autant de zélateurs que son héritier Rameau. Il n'a point obtenu la consécration d'une reprise triomphale. On persiste à lui refuser les feux de la rampe, les instruments et les voix, la pompe féerique des machines et des costumes. Si ses opéras se survivent, c'est uniquement par quelques airs célèbres, ornements de nos anthologies classiques. Sans eux, le nom de Lully n'éveillerait même plus dans les cœurs ces échos mélodieux qui, malgré deux siècles de désuétude, semblent encore parés d'une grâce tendre et héroïque.

Bénies soient les anthologies! Quand l'injure du temps ou la violence des hommes ont renversé les plus fiers édifices, quand tout paraît anéanti, quelques degrés de marbre rose, une statue épargnée au centre d'un bassin rempli de gravois,

1. Édition Henn, Genève.

suffisent à évoquer les jardins saccagés et les palais en cendres. Nos anthologies peuvent opérer le même miracle. Puisque Lully ne règne plus au théâtre, allons le chercher dans les recueils destinés aux conservatoires et aux écoles de musique.

On ne manquera point d'y trouver d'abord l'air fameux d'*Amadis*, cette merveille : *Bois épais, redouble ton ombre*, qui transportait les sujets de Louis XIV au septième ciel. Puis, la page tournée, nous lirons les pensifs et tendres adieux de Cadmus à Hermione, avec l'apostrophe de cette princesse : *Ah! Cadmus, pourquoi m'aimez-vous?* Dans *Alceste*, on découvrira également des beautés enchanteresses. Dès le prologue, la Nymphe de la Seine, inclinée sur son urne, exhale une plainte suave : *Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?* Mais *Thésée* s'empresse d'évoquer les amours favorables : *Revenez, amours, revenez!* en attendant que Médée nous subjugue par son *arioso* pathétique et tourmenté : *Ah! faut-il me venger?* Sans *Atys*, saurions-nous combien l'abondance du flot modique peut devenir voluptueuse? Que faut-il préférer ici? L'air exquis de Sangaride : *Atys est trop heureux*, les gémissements de Cybèle : *Espoir si cher et si doux*, ou bien le mélancolique avertissement d'Idas : *Amants qui vous plaignez?* Choisir est difficile. Pour *Isis*, les florilèges citent généralement la poignante cantilène d'Io, écrite par exception dans la tonalité romantique de *fa mineur*. Et la plupart mettent en bonne place la monodie célèbre de *Proserpine* : *Déserts écartés* ainsi que le touchant aveu de Médor au premier acte de *Roland* :

Ah! quel tourment
De garder en aimant
Un éternel silence!...

Psyché, Bellérophon, Persée, Phaéton ne sont pas aussi recherchés des curieux, et la raison de cette injustice, c'est qu'ils se dépêchent probablement d'en venir aux chefs-d'œuvre incomparables de Lully. Ses plus saisissantes inspirations se trouvent en effet dans *Armide* et *Acis et Galatée*. La rêverie de Renaud au bord du fleuve : *Plus j'observe ces lieux*, les appels d'Armide à la Haine, le troublant duo du cinquième acte : *Armide, vous m'allez quitter* apprennent aux incrédules, aux

plus ignorants peut-être, que Lully, pour le génie mélodique, n'avait rien à redouter de Gluck. Dans *Acis et Galatée*, quand le Cyclope entonne son air de marche :

Qu'à l'envi chacun se presse
De me suivre dans ces lieux,

cette grosse voix caverneuse et menaçante forme le contraste le plus savoureux avec les mélopées des naïades et le dialogue des jeunes amants.

Les anthologies se contentent habituellement de ces morceaux. Et l'amateur ordinaire, les ayant goûtés, s'imagine de très bonne foi connaître Lully. Mais encore faudrait-il, pour juger équitablement le « surintendant de la musique du Roy », prendre une idée à tout le moins sommaire de son récitatif, de ses intermèdes dansés et de ses symphonies chorégraphiques ou descriptives. Est-ce trop demander? Sans doute, puisque le premier venu prétend reconstituer à l'aide de ces fragments de vastes ensembles dont il ne soupçonne même pas la structure ni les tendances.

***

Par une heureuse fortune, ces données insuffisantes sont loin d'être sans valeur. Les étudier avec soin, c'est dégager et fixer à coup sûr certaines caractéristiques de Lully.

Et d'abord, comment ne pas admirer cette vertu expressive par laquelle il dépassait de loin n'importe lequel de ses précurseurs ou de ses concurrents les mieux doués? Pourvu qu'il s'y applique, ses airs égalent en magie les plus beaux vers français. Ils n'en traduisent pas seulement le sens; ils en rendent l'accent et même le timbre. Dans ces occasions, la simplicité de ses moyens, au lieu de le desservir, lui vient plutôt en aide. Par sa modération et sa sobriété, par son élégante concision, par son indéfectible souci de justesse et de décence, Lully, mieux que tel musicien emphatique et véhément, atteint sans effort à une pureté, une dignité et une noblesse où il n'a guère de rivaux. Plus ingénu, il aurait fait songer à l'antique. Mais son art réfléchi et concentré, son intellectualisme, le rattachent visiblement au XVIIe siècle français.

Quoi qu'il ait emprunté aux anciens, soit à Ovide, soit même aux tragiques grecs, à nos yeux il se rapproche surtout de Racine. Oui certes, Lully a de Racine l'humanité profonde, la grâce et la fierté chevaleresques, la langueur et l'ardeur; et de là sans doute les parentés mystérieuses de son *Alceste* avec *Andromaque*, de son *Armide* avec *Bérénice*. Après cela, comment s'étonner que Lully eût cherché à se former l'oreille, selon le témoignage de Lecerf de la Viéville, « sur les tons » de la Champmeslé, l'actrice préférée de Racine? On s'étonne plutôt qu'avec tant d'affinités, tant de moyens de se voir et se rendre mutuellement justice, un compositeur et un tel poète n'aient point éprouvé davantage le besoin de travailler ensemble. La jalousie de Quinault les ayant tout d'abord empêchés d'écrire leur *Chute de Phaéton*, ils collaborèrent ensuite à une pièce de circonstance, l'*Idylle de Sceaux ou de la Paix*, improvisée en 1685, qui n'ajoute rien assurément à leurs gloires respectives.

Par la pompe, l'éclat, un indéniable prestige de majesté, ces morceaux choisis attestent à quel point Lully était digne de son siècle et de son maître. Il faisait parler à merveille les souverains et les divinités, Pluton, Jupiter ou le Soleil. Il avait pour la splendeur un penchant inné qui s'accordait parfaitement avec l'idéal de Louis XIV. Et comme tous les écrivains et artistes que notre souvenir associe désormais aux fastes du Louvre et de Versailles, il ressentait profondément l'honneur d'appartenir au plus grand roi du monde.

Ces mêmes airs nous le montrent infiniment attentif aux choses de la nature. Lully a le sens du paysage. Éléments, climats, saisons, heures diverses du jour et de la nuit, jeux de l'atmosphère et de la lumière, ciels aux nuances changeantes, ne sont pas à ses yeux de pâles allégories, des prétextes à métaphores, les accessoires plus ou moins gracieux et pittoresques d'une toile de fond décorative. Lully, par toutes ses fibres, tient au monde extérieur. Avec la vivacité d'un Italien authentique, il en goûte les parfums, les couleurs, les sonorités. Un concert de roseaux plaintifs, un bruissement de jeunes feuilles sous la brise, et le voilà tout de suite en extase, inspiré. Les eaux, inertes ou courantes, parlent chaque fois à son cœur. S'il lui faut en 1686 un doux murmure fluviatile pour

le monologue de son Renaud, Lully ne se contentera pas d'une touche passagère, comme Bossuet, qui, l'année suivante, évoquera d'une simple phrase le Grand Condé à Chantilly. « dans ces superbes allées, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit ». Non, le compositeur imaginera plutôt une ample symphonie dont les croches égales et balancées accompagneront en sourdine, jusqu'au bout, la rêverie de son héros.

De pareilles indications sont faciles à retenir. Toutefois, ces morceaux ne laissent pas qu'une impression favorable. Si expressif que soit leur langage, il a le tort, pour bien des modernes, de se limiter à une gamme de sentiments restreinte. Cet art ennemi de l'outrance, à plus forte raison des explosions tumultueuses, leur apparaît souvent captif du cercle harmonieux où il se complaît. Ces mélodies, écrites en un petit nombre de tonalités usuelles, évitent assurément les modulations abruptes ou multipliées, et l'on y respire un air fort agréable, léger, salubre, d'une transparence reposante. Mais cette mesure imperturbable finit peut-être par leur donner à la longue la nostalgie de l'excès, du paroxysme. On n'a plus aujourd'hui un tel culte pour la sagesse. Nos théâtres se soucieraient médiocrement d'un opéra bien tempéré. D'ailleurs, l'intellectualisme du XVIIe siècle visait au général, sans égard pour ce que les émotions peuvent avoir d'individuel, tandis que, nous autres, nous sommes surtout friands du particulier, du spécifique. Cette imprécision, ce vague, cette prédilection pour la demi-teinte que des élèves de Descartes pouvaient apprécier comme un noble effort vers l'abstrait, c'est-à-dire vers l'absolu, se retournent à présent contre Lully. On l'accuse de s'attarder sur les coteaux modérés; en un mot, d'être monotone...

Reproche d'autant plus grave que, dans ses plus beaux airs, Lully n'a point ménagé les répétitions textuelles. Sans cesse on y voit revenir des formules caractéristiques, essentielles, à la manière du refrain entre les couplets des rondeaux. Au prologue d'Alceste, la Nymphe de la Seine s'écrie jusqu'à cinq fois :

Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?

La pauvreté des harmonies et le retour fréquent de rythmes identiques soulignent cette insistance. De là une impression de maigreur, voire de nudité, singulièrement accrue par la typographie de ces pages où les rondes et les blanches ne consentent à frayer qu'avec des noires ou, tout au plus, des croches. Les doubles croches sont réservées aux fantômes, aux mauvais génies, aux songes funestes, aux démons, aux furies, aux monstres. Quant aux triples et quadruples croches, celles-là ne surgissent qu'en des occasions tout à fait extraordinaires.

L'art de Lully, à en juger par les florilèges, n'est donc pas exempt d'uniformité. Sa musique a l'apparence d'avoir vieilli plus vite que la poésie ou la prose de ses pairs. Aussi arrive-t-il aux profanes de la déclarer insipide, compassée, languissante ou même fastidieuse.

***

La plus cruelle injustice n'est souvent qu'une bévue par ignorance, et les musiciens avaient à cœur de réparer celle-ci pour le troisième centenaire de Lully. D'après ses anciens biographes, le musicien était né en 1633. Mais nous savons désormais avec certitude, grâce à MM. Lionel de La Laurencie et Henry Prunières, que Lully a vu le jour à Florence le 29 novembre 1632. Son anniversaire se trouve donc révolu depuis quelques mois. Néanmoins, plusieurs personnes s'attendent à le fêter en novembre prochain, parce que les dictionnaires et les encyclopédies n'ont pas encore enregistré la découverte des historiens.

A l'époque de ces commémorations, un grand musicien ne saurait être mieux honoré que par la réimpression de ses ouvrages. Voilà précisément ce que les pays germaniques avaient entrepris pour Joseph Haydn avant la guerre[1]. Et l'hommage que ses compatriotes voulaient rendre au père de la symphonie allemande, comment la France ne l'accorderait-elle pas à celui qui fut, quoique de naissance étrangère, le créateur de son théâtre lyrique? Il ne s'agit pas seulement d'une dette de gratitude. Nos critiques et nos érudits ne peuvent bien connaître le siècle de Louis XIV qu'à la condition de s'être familiarisés avec les ballets et les opéras de Lully. Le brillant tableau de

1. Cf. la *Revue de Paris*, 15 août 1932.

Voltaire lui-même est incomplet à cet égard. Pour commenter une époque, il ne faut point ignorer ses chefs-d'œuvre. Or, l'opéra de Lully appartient à la succession éblouissante de Louis XIV au moins autant que les tragédies de Racine, les comédies de Molière, les fables de La Fontaine, les maximes de La Rochefoucauld, les caractères de La Bruyère, les sermons de Bossuet, la correspondance de madame de Sévigné ou les mémoires de Saint-Simon. Et davantage même, car enfin un Lully a tenu au Roi de plus près. Non content de danser les ballets de « Baptiste » jusqu'en son âge mûr, Louis XIV s'intéressait activement à la genèse des opéras. Il en choisissait les sujets. Parfois même il en désignait le librettiste : c'est ainsi qu'en 1682 il prenait sur lui d'enlever le canevas de *Phaéton* à Racine et Boileau, qui y travaillaient, pour le rendre à Quinault dont les doléances l'avaient ému. Et Lully avait écrit au Roi en lui dédiant son *Triomphe de l'Amour* :

> C'est pour moi une joie bien sensible de connaître que Votre Majesté ne se lasse point de mes ouvrages.

En effet, la bienveillance auguste ne se démentit jamais. Une espèce de collaboration, dont l'histoire de l'art n'offre pas beaucoup d'exemples, se poursuivit jusqu'à la fin entre le Roi et le compositeur. Ainsi le double L couronné, que le théâtre lyrique français porte à son fronton, ne devrait pas seulement représenter à nos yeux le chiffre du souverain, mais aussi, en bonne justice, les initiales entrelacées de Louis et de Lully. Quelles que puissent être dans l'avenir les révolutions du goût, il est certain que la production entière de Lully, depuis ses ballets jusqu'aux opéras en passant par sa musique religieuse, comptera toujours parmi les richesses nationales de la France. Un gouvernement se serait donc fait grand honneur en la publiant à ses frais, vers l'approche du troisième centenaire. Mais peut-être est-il plus touchant encore que des particuliers aient eu l'abnégation de se substituer, par ces temps difficiles, à l'État défaillant.

Grâce à leur généreux concours, une collection des œuvres complètes de Jean-Baptiste Lully a pu faire paraître depuis trois ans, sous la direction aussi compétente que zélée de

M. Henry Prunières, sa livraison initiale : *Cadmus et Hermione*, tragédie en musique jouée à Paris en avril 1673[1]. Ce magnifique volume n'était pas moins remarquable par la beauté du papier et du format, des illustrations, de la gravure, par la mise en pages et le choix des caractères que par l'intérêt des préfaces et les sûres méthodes qui avaient présidé à l'établissement de son texte littéraire et musical. Le lecteur se trouvait à même, pour la première fois, de suivre l'instrumentation originale, tout en bénéficiant au clavier d'une réduction parfaitement jouable, due à M. Mattys Vermeulen. A vrai dire, les critiques n'ont pas manqué. On a reproché à M. Vermeulen d'avoir parfois négligé dans ses réalisations certaines lois harmoniques auxquelles Lully ne songeait nullement à se soustraire. Et peut-être sa réduction pour le clavier abusait-elle des redoublements de basses à l'octave. Mais ces vétilles ne compromettaient en rien la valeur du monument. Au surplus, tout défaut de ce genre a disparu dans les quatre livraisons suivantes : *Les Ballets*, tome Ier (1654-1657), *les Comédies-Ballets*, tome Ier (1664-1665), *Alceste* (1674) et ce *Miserere* de 1664 qui faisait dire à madame de Sévigné :

> Il y a eu un *Libera* où tous les yeux étaient pleins de larmes. Je ne crois pas qu'il y ait une autre musique dans le ciel.

Pour peu que l'on rapproche ces premiers échantillons des volumes publiés par l'ancienne Michaëlis, on découvre petit à petit un Lully absolument ignoré de nos anthologies classiques.

***

Nous n'avons plus affaire désormais à quelques mélodies touchantes ou majestueuses. Ce qui frappe, ce qui confond, c'est l'ampleur, c'est l'extraordinaire diversité d'une œuvre que l'on soupçonnait d'être monotone.

Le récitatif, en son évolution progressive, mériterait à lui seul une étude approfondie. Qu'il y a loin du syllabisme rigide et souvent machinal des premiers opéras à la notation merveilleusement souple du vers français que l'on admire dans *Roland, Armide, Acis et Galatée*! Quel rapide achemi-

1. Éditions de la *Revue musicale*, Paris, 1930.

nement vers une déclamation aisée et libre! Et comme on voudrait pouvoir retrouver aujourd'hui le secret de cette piquante vivacité que Lully exigeait de tous ses interprètes! La tradition avait dû s'en perdre de bonne heure, puisque, dès le début du XVIIIe siècle, les récitatifs étaient altérés, au grand chagrin des connaisseurs, par une allure excessivement guindée et solennelle.

Il n'en allait guère mieux pour les petits intermèdes dansés. Les menuets, par exemple, si animés du temps de Lully, se jouaient sous Louis XV trop lentement. D'autres danses encore avaient changé de caractère; quelques-unes étaient tombées en désuétude : sans l'opéra, on aurait oublié complètement la sarabande et la loure.

Restaient les symphonies chorégraphiques et descriptives, d'une beauté à peu près intacte. Aujourd'hui même, si l'on se décidait enfin à monter convenablement une tragédie lyrique de Lully, il est vraisemblable que les prédilections du public iraient d'abord à ces fresques immenses et somptueuses : sacrifices aux divinités mythologiques, comme dans *Cadmus*; cérémonies funèbres, comme dans *Alceste*; marches et cortèges héroïques, comme dans *Thésée*; pantomimes expressives, comme celles des Songes agréables et des Songes funestes dans *Atys*; longs colloques du chœur et des solistes avec l'orchestre, comme dans les imposantes chaconnes, les passacailles plus grandioses encore, qui se déroulent si noblement à travers *Psyché*, *Persée*, *Phaéton*, *Armide*, *Acis et Galatée*, le premier acte d'*Achille et Polyxène*. Et sans doute la séduction ne serait pas moindre des scènes de sommeil et des pastorales idylliques où Lully prête à ses instruments une délicatesse de touche, un coloris fluide et vaporeux, qui manquaient avant lui à la musique.

Les éditeurs des œuvres complètes ont eu raison de nous fournir après *Cadmus et Hermione*, non la série ininterrompue des opéras selon l'ordre chronologique, mais un aperçu de l'activité simultanée de Lully dans toutes les branches de la musique. On se rend mieux compte ainsi de la prodigieuse souplesse avec laquelle il s'est distingué pareillement dans le ballet, la comédie-ballet et le motet polyphonique. On suit d'autant mieux la démarche de cet étrange et puissant génie

qui partit de la bouffonnerie pour s'élever insensiblement jusqu'à la tragédie sublime. Car il ne faudrait pas oublier, sous le charme d'une symphonie éthérée comme le *Prélude pour la nuit* du *Triomphe de l'Amour*, quels furent les débuts de Lully.

Ses premiers essais de ballets et de comédies-ballets nous remémorent l'excellent parti que le jeune « Baptiste » sut tirer du sens comique dont l'avaient gratifié les Muses italiennes. Avant d'émouvoir, il commença par divertir. Le compositeur insigne fut d'abord joueur de guitare et baladin. Nos anthologies sont trop enclines à négliger cette phase de sa carrière. Et pourtant, Lully ne serait pas ce qu'il est, un des plus grands musiciens de théâtre, un dramaturge d'une variété et d'une verve intarissables, s'il n'avait écrit *M. de Pourceaugnac* et *le Bourgeois gentilhomme* aussi bien que les pages souveraines d'*Amadis*, de *Roland* et d'*Armide*. Son génie passait d'un genre à l'autre avec une extraordinaire facilité. Il portait les déguisements les plus divers, comme dans ces ballets où Lully se montrait tour à tour sous l'habit de Sosie, d'une grâce, d'un berger, d'un soldat, d'un gueux, d'un académiste, d'une sorcière, ou d'une Furie.

Personne n'eut plus que lui conscience de ses dons; et de là, sans doute, son orgueil, ses exigences infinies. Pourtant, Lully ne méprisait rien : il était de ces artistes qui savent mettre à profit les moindres acquisitions. On reconnaît sans peine dans son œuvre ce qu'il doit à ses prédécesseurs : en Italie, à des maîtres tels que Cavalli pour le théâtre et Carissimi pour la musique religieuse; en France, à l'air de cour, aux ballets, aux pastorales, aux organistes qui furent ses précepteurs et même aux humbles ponts-neufs du petit peuple de Paris. Façonné à tant d'écoles différentes, il accepta longtemps d'écrire des ouvertures, des intermèdes, des récits « crotesques » à l'italienne et des épilogues pour les ouvrages d'autrui, avant de devenir le musicien célèbre dont la collaboration était recherchée non seulement par Quinault, mais par les deux Corneille, Benserade, Molière, La Fontaine, Racine, Fontenelle ou même ce Campistron qui n'était pas alors un si petit personnage.

Quand il voulut devenir le maître absolu de l'opéra français, il exerça dignement cette royauté. Il sut enseigner aux

chanteurs et aux instrumentistes un art dont ils ignoraient les premiers rudiments. Il sut commander et se faire obéir. La tragédie en musique française est véritablement son œuvre. On ne saurait exagérer ce que l'art français doit à ce musicien de Florence. Pareil à ce maître d'école italien qu'il avait mis en scène autrefois dans un ballet de Benserade, les *Noces de village*, Lully pouvait s'écrir avec fierté en sa langue maternelle : *E per tutta conclusione, so sonar, so balar, so cantar, so imperar, so insegnar* »...

Il est permis de lui faire application de ces paroles, avec respect et reconnaissance, à l'occasion du troisième centenaire de sa naissance. Lully, tout en jouant, dansant, chantant, eut au suprême degré le mérite d'enseigner et de commander. Et pas seulement en France, mais dans l'Europe entière. Ce n'est point assez de rappeler que Rameau a beaucoup appris chez le maître d'école florentin. Purcell et Hændel se sont trouvés dans le même cas. Et Bach en personne s'inclinait avec vénération devant Jean-Baptiste Lully.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE THÉÂTRE

La grande misère des représentations classiques à la Comédie-Française : *Psyché, Polyeucte, le Cid.* — Pièces juives : *les Juifs,* par Tchirikoff, traduction de Madame Jean-Jacques Bernard et de M. Pitoëff; *la Maison d'Israël,* par MM. Mateï Roussou et Adolphe Orna; *Ezéchiel,* par M. Albert Cohen. — Deux reprises : Jules Renard : *Monsieur Vernet.* — G. de Porto-Riche : *la Chance de Françoise.*

Que nous parlions des spectacles classiques à la Comédie-Française en fin de saison, quand, les nouveautés venant à manquer, l'année théâtrale tire à sa fin, cela même est un signe. Non de notre propre désaffection à l'égard de l'ancien répertoire, mais du degré d'abaissement où l'entretien de celui-ci est descendu dans la maison qui a charge pourtant de le conserver — dont l'unique raison d'être est même de le conserver, puisque, dans le répertoire moderne, la faiblesse de ses créations, depuis des années, ne suffit point toujours à justifier une existence qui coûte cher à l'État.

Chaque année, sur la scène qui se dit la première de France, le mal s'aggrave, jusqu'à traîner dans la mort une sorte de survie fantômale plus triste que le néant. L'indignation, à le constater, s'épuise; la désolation, bientôt, la remplace, puis, à son tour, le cède à l'indifférence. On se fatigue à répéter en vain que la Comédie-Française doit être réformée de fond en comble. Puisque les ministres successifs considèrent ce cri d'alarme comme une rengaine, mieux vaudrait

supprimer l'institution, louer les bâtiments de la rue Richelieu à un cinéma.

Cependant, sauf quelques-uns que la vanité n'aveugle pas, tous les comédiens, chez Molière, sont fiers de la Maison, et d'eux-mêmes. Ils ont, pour la plupart, à tel point perdu le sens du style, qu'ils ne peuvent concevoir qu'on les critique sans prévention, sans quelque basse raison inavouée. En aucune autre compagnie d'acteurs, l'on ne rencontre une telle suffisance naïve, mêlée à tant d'insuffisance, une telle vieillesse, non verte, mais pétulante en sa décrépitude.

Il est vrai que, pour les encourager dans l'erreur, l'inconscience et le ravissement, les Comédiens français ont l'appui d'un étrange public, qui leur est particulier. Je ne parle pas des abonnés. Ceux-ci continuent, chaque saison, de souscrire un fauteuil ou une loge, par tradition, par routine, comme on envoie une cotisation à un cercle; je songe à ce moyen et petit public d'habitués qui paient leurs places au contrôle (souvent après avoir fait la queue durant plus d'une heure dans les courants d'air du péristyle) ou qui sollicitent humblement et tenacement des billets de faveur. Ceux-là sont les vrais dévots. De fait, ils ont un peu l'aspect de rats d'église. Beaucoup sont les invités des ouvreuses et du menu personnel.

A cette catégorie appartenaient sans doute les deux dames âgées qui, l'autre jour, à une matinée classique, étaient assises devant moi, à l'orchestre. Chignons gris, binocle retenu par une chaînette, un air décent de ventouseuses ou de concierges en retraite. D'un sac à main en cuir noir, tirant des bonbonnières de corne, échangeant des pastilles de réglisse. L'orchestre était aux trois quarts vide, mais, dans le fond de la salle, au parterre, s'apercevait un groupe attentif, serré coude à coude : le dernier noyau de la foi. C'étaient de modestes corsages blancs, les Œnone ou les Phèdre, les Elvire ou les Chimène de l'avenir, ou bien, sous le drap militaire, les Oreste ou les Rodrigue futurs, qui, avec l'intrépidité des néophytes, profitaient d'une permission pour venir respirer l'atmosphère confinée du Temple, saluer d'applaudissements les prêtres de saint lieu. Non loin de là, seul dans un désert de fauteuils inoccupés, comme Robinson dans son île, un jeune

Anglais candide et sage, quelque élève d'Eton en vacances, feuilletait, pour se préparer au spectacle, une édition classique des chefs-d'œuvre annoncés au programme. Dans une baignoire, une famille bourgeoise, trois enfants et leur papa, celui-ci (la maman s'était défilée)

A l'austère devoir pieusement fidèle,

mais qui, avant le lever du rideau, déjà bâillait.

La matinée commença (l'on fêtait le 327e anniversaire de la naissance de Corneille) par un pot pourri de *Psyché* : quelques morceaux des actes III, IV et V, tranchés et tant bien que mal accommodés ensemble. J'ignore qui était le cuisinier, mais le plat manquait de *liant*, entendez que les transitions, fatalement, faisaient défaut dans un tel assemblage. Il est vrai que c'est à Corneille qu'on en avait ce jour-là, et que, si le premier acte de *Psyché* est généralement attribué à Molière, la marque de Corneille est reconnaissable, à la souplesse poétique de son vieux langage galant, dans les fragments qu'on avait choisis.

Le décor, les costumes m'ont paru du style-opéra le plus désuet. En outre, fort défraîchis. La mise en scène, absolument nulle. De toute évidence, pas le moindre travail n'avait été entrepris pour tâcher, par la présentation, de rendre couleur et vie à l'ouvrage. Si celui-ci restait une chose ailée, c'est comme un de ces papillons sous vitrine, morts et écrasés de poussière, qu'on voit dans le cabinet d'un médecin de campagne. Les interprètes, à tour de rôle, s'avançaient à travers un immense espace jusqu'au trou du souffleur, et là débitaient leur texte avec les langueurs les plus artificielles ou les éclats les plus convenus.

J'ai parlé du souffleur, parce que, en vérité, le souffleur, au Français, lorsqu'on y joue du classique, est le maître invisible — et présent. Encore est-ce bien heureux qu'il soit là! Pas un acteur qui n'accroche! Le souffleur absent, il faudrait baisser le rideau dès le premier quart d'heure. Grâce au souffleur, la représentation va son petit train, cahin-caha, et ce *cahin-caha* est le rythme même de la Maison.

Donc mademoiselle Nizan poussait les aigres plaintes d'une vieille petite fille fâchée. Certes, dans l'ouvrage de Corneille

et de Molière, la profondeur du mythe antique est déjà bien voilée sous les ornements du langage précieux, mais elle transparaîtrait encore, si l'interprétation gardait au thème un style d'amour courtois, au lieu de ravaler l'aventure au niveau d'un épisode flatteur pour un bellâtre et désagréable pour une péronnelle.

M. Jean Weber jouait l'Amour. Un de nos confrères a dit ce qu'il pensait des jambes roses de M. Weber, dans *Britannicus*. Nous pouvons, nous, parler des cuisses. La tunique de l'Amour est si courte, et d'un biais si frisant, si rasant et, à un centimètre près, si juste, que les personnes assises aux premiers rangs de l'orchestre doivent, je suppose, être un peu gênées. Quand M. Weber est entré en scène, son allure onduleuse me le fit prendre d'abord pour une femme. Ses paroles, bientôt, m'avertirent de mon erreur. Mais je ne cessai point d'être émerveillé par le jeu des cuisses. M. Weber va parler. Il prélude harmonieusement par quelques notes plastiques, je veux dire quelques pas, s'arrête, fait porter le poids du corps sur l'une des hanches, avance légèrement le genou du côté de la hanche libre, et, la cuisse eurythmique ayant trouvé son profil, la voix de l'acteur s'élève. Au cours de la tirade, l'intonation n'a peut-être pas toutes les nuances désirables, mais la cuisse musicienne en a plus qu'on ne souhaiterait. Il y a là toute une gamme d'expressions subtiles, dont le moins qu'on puisse dire, c'est que leur sens n'est pas très cornélien. Encore que madame Vera Korène, en Vénus, ait beaucoup de vénusté, qu'Aphrodite me pardonne, elle paraît virile à côté de M. Jean Weber.

Devant cette parodie grotesque, personne pourtant ne s'indignait. Les chignons gris branlants approuvaient; le troupeau fervent du parterre déclenchait, par intervalles, des bravos spasmodiques; le jeune Anglais était perdu dans cette *Psyché* coupée en morceaux; les enfants ahuris demeuraient immobiles; le papa, dans l'ombre, dormait.

La représentation suivit son cours. La pièce de résistance était *Polyeucte*. Je pensais à notre cher Péguy, aux pages admirables qu'il a écrites sur ce chef-d'œuvre. Ah! fallait-il qu'il eût raison, pour que, sous les crasses et les bousillages d'une interprétation si piteuse, quelque chose de sublime fût encore

perceptible! De malheureux comédiens avaient beau se liguer pour étouffer cette lumière, des rayons, par instants, leur échappaient, dont j'étais ébloui. Mais qu'on juge aussi de ma fureur. Pendant un entr'acte, au foyer, je rencontrai un ami. Nous nous regardâmes, atterrés, comme si nous venions d'assister à un crime. Aujourd'hui, ma colère est tombée, mais il me reste un grand dégoût.

D'abord, la même absurdité que d'aucuns ont relevée à propos de *Britannicus*, se renouvelait ici dans la distribution de *Polyeucte*. M. Albert Lambert fils qui, dans le rôle de Néron adolescent, avait causé la stupeur de nos confrères, apportait, cette fois, dans le rôle de Polyeucte, toutes ces marques d'antique vaillance qui sont en contradiction avec l'âge que Corneille donne à son héros, et que, par contraste, la jeunesse réelle de M. Jean Hervé, dans le rôle de Sévère, accusait encore davantage. En vain, pour essayer de rétablir l'équilibre, M. Chambreuil, qui jouait Félix, s'était-il affublé d'une perruque blanche, et affectait-il l'allure cassée d'un vieillard cacochyme. Enfin, sans vouloir offenser madame Colonna Romano, nous dirons qu'il y a quelque disparate entre ses formes et l'image que nous nous faisons de Pauline.

Par ces substitutions de figures fausses, osons dire de masques, aux figures authentiques de la tragédie, la représentation ne demeure compréhensible que si l'on suppose l'ouvrage déjà connu. Sans doute, tel est bien ici le cas. Mais alors l'on se trouve contraint d'opter entre deux partis : ou bien l'on fera des efforts sanglants, pour tâcher de restaurer, à chaque minute, dans son esprit, la vérité renversée par le spectacle; ou bien, renonçant à s'infliger une pareille courbature mentale, on prendra le jeu comme une parodie. Mais, comme la parodie ici n'est pas franche, comme elle n'existe point dans le texte, lequel continue d'être imperturbablement sublime, l'équivoque subsiste entre les magnifiques paroles qu'on entend et la pantalonnade à laquelle on assiste. Il est vrai que les acteurs souvent jouent si mal que le texte lui-même est défiguré. La seule chance qu'on ait que cesse le désaccord, c'est donc que les acteurs jouent constamment mal. A la Comédie-Française, on atteint presque ce point de perfection où l'on voit un chef-d'œuvre tragique transposé tout

entier dans la farce. Peut-être les Comédiens français pensent-ils que c'est là encore une manière de fêter Corneille.

Par quel masochisme, quel goût extravagant d'autoflagellation, me retrouvé-je, de mon plein gré, le soir du même jour, au Théâtre-Français? Mais, plutôt que la rage de boire le calice jusqu'à la lie, n'était-ce pas une crise de scrupule professionnel, qui me ramenait là, dès huit heures et demie, tout échauffé encore de ce que j'avais vu dans l'après-midi? Je voulais, une fois de plus, mesurer le degré de la décadence, afin de le mieux dire ensuite, le dire pour le dire, par devoir et sans espoir.

On jouait *le Cid*. Soyons juste : la représentation fut, dans l'ensemble, un peu moins mauvaise, et même, si l'on s'en tient à certains rôles, beaucoup meilleure que celle de *Polyeucte*. Mais, à la réflexion, cela n'est guère plus consolant, car le spectacle de *Polyeucte*, tel que nous l'avons dépeint, avait été certainement un spectacle négligé, sacrifié, un spectacle ordinaire, selon le trantran commun, dans la Maison, au répertoire de Corneille et de Racine; tandis que la Comédie-Française, en représentant *le Cid* tel qu'elle nous l'offrait, entendait prendre le public à témoin d'un effort particulier; elle nous informait d'avance, par la voie du programme et une déclaration de M. Monteaux, qui était venu devant le rideau lire une notice, qu'il s'agissait, pour le coup, d'une mise en scène nouvelle. Donc, nous étions invités à apprécier ce que peut réaliser le Théâtre-Français, quand il s'applique à faire ce qu'il croit être du bon travail, et du neuf. Or, devant le résultat, d'aucuns penseront, peut-être, que l'incurie totale est moins triste qu'une insuffisance, une faiblesse, une incohérence appliquées.

Au lieu de remettre *le Cid* à l'étude, j'entends de soumettre les comédiens à une revision de leur jeu par rapport au texte lui-même, au lieu de reprendre la tâche à pied d'œuvre et du dedans, la Comédie a cru rajeunir l'ouvrage de l'extérieur, par le décor. Illusion enfantine. Etrange désinvolture aussi, à l'égard d'une œuvre classique. La coupe en cinq actes a disparu, remplacée par une suite de tableaux. Les trois premiers actes sont fondus en un seul, dont les scènes se succèdent

sans interruption, tantôt en des décors variés, tantôt devant le rideau, pendant les changements de décors. On dira que le principe de l'unité de lieu reste sauf, puisque les décors successifs ne font que représenter les aspects divers d'un lieu unique : Séville. On peut même prétendre que cette conception s'accorde avec le sentiment même de Corneille qui, dans l'examen de la pièce, ne laissa pas de marquer la gêne où la nécessité de sauvegarder apparemment les règles l'avait mis plusieurs fois : « ... Tout s'y passe donc dans Séville et garde quelque espèce d'unité de lieu en général, mais le lieu particulier change de scène... » N'empêche que l'action, telle qu'on la voit ici transportée en des endroits multiples, perd de sa cohésion.

Il y a plus. En admettant même que cette diversité exauce, après plusieurs siècles, le vœu secret de l'auteur, encore faudrait-il, ce parti adopté, pouvoir en exécuter le dessein convenablement. Or, il est clair que la vieille Maison est mal outillée pour les changements rapides; ou bien il ne règne pas sur le plateau la discipline indispensable à ces manœuvres. (Mais où, en quel service, la discipline règne-t-elle à la Comédie-Française?) Les scènes devant le rideau sont positivement sabotées par l'affreux branle-bas qu'on entend derrière la draperie. Ce sont des coups sourds, des pas précipités, des appels. On songe : le Cid a menti, les Maures sont entrés dans Séville.

Les réflexions que nous avons faites, à propos de *Polyeucte*, sur les non-sens auxquels aboutissent les privilèges des chefs d'emplois, gardent toute leur force pour *le Cid*. La folie, en ce dernier cas, est même aggravée, puisque M. Albert Lambert, qui joue Rodrigue, a pour vis-à-vis M. Jean Hervé dans le rôle du Comte. Mais Mademoiselle Ventura est belle en Chimène. Ici l'accord est parfait du physique de l'actrice, et de sa flamme, avec le personnage. Je louerai également M. Chambreuil (Don Diègue). Déjà, dans *Polyeucte*, j'avais noté la finesse avec laquelle cet acteur rendait, malgré le vieillissement excessif auquel il s'était contraint, les nuances du rôle de Félix, qui, seul, au milieu des autres rôles purement héroïques, a la diversité d'un rôle de comédie. M. Yonnel, dans *le Cid*, ne fait guère que paraître, puisqu'il interprète Don Sanche, mais l'apparition suffit à faire penser que c'est lui qui

devrait jouer Rodrigue. Faudra-t-il attendre qu'il ait soixante-dix ans?

***

La persécution des Juifs en Allemagne ayant réveillé ce qui reste encore dans le monde de conscience endormie, quelque chose de cet intérêt passionné qu'inspirera toujours le tragique destin d'Israël, ne pouvait manquer d'apparaître au théâtre.

La compagnie Pitoëff nous a donné, au Vieux Colombier, une pièce ancienne de Tchirikoff, *les Juifs*, dans une excellente traduction de Madame Jean-Jacques Bernard et de M. Pitoëff; et M. Mateï Roussou, en collaboration avec M. Adolphe Orna, nous a offert, à la Renaissance, *la Maison d'Israël*. Les deux ouvrages, dont l'action se déroule dans une communauté juive de Russie, au temps du tsarisme, ont pour thème central un *pogrome*; mais, alors que la pièce de Tchirikoff ne dépeint que l'approche du *pogrome*, et finit au moment où le massacre commence, l'œuvre de MM. Mateï Roussou et Adolphe Orna, nous montre, en un dernier acte qui se passe quelques jours après la tourmente, les ravages accomplis. Dramatiquement, Tchirikoff a été plus habile en limitant son dessein au *crescendo* de l'angoisse, et en terminant le spectacle à l'instant du paroxysme, dans la minute où, les portes défoncées, les cadavres, comme à la fin d'un drame de Shakespeare, s'entassent les uns sur les autres. Le dernier acte de *la Maison d'Israël* est bien long, bien languissant. Mais les auteurs ont sans doute pensé que le tableau de la race élue serait incomplet, s'il y manquait la lamentation sur les ruines et le chant de l'invincible espérance. Ce souci est respectable.

Cependant, même dans un public en majorité composé d'Israélites, l'impatience était sensible.

Le milieu, l'époque, le sujet étant, ici et là, identiques, certaines analogies entre les deux pièces étaient inévitables. Nous retrouvons, dans l'une comme dans l'autre, les étudiants marxistes, le sioniste, voire la juive amoureuse du *goï*. Mais la conduite du drame, chez Tchirikoff, est singulièrement plus serrée, et le dialogue, exempt de bavardage, infiniment plus aigu.

Néanmoins, il y a, dans *la Maison d'Israël*, un personnage dont la vérité sort de la convention, c'est Véniamine, le fils du vieil Israël, apathique jusqu'à l'indifférence absolue, distrait jusqu'à l'amnésie partielle. Ce type existe. En opposition avec le Juif fiévreux, perpétuellement révolté contre l'injustice, il représente la part écrasée de la Race, le grain qui renonce à réagir sous la meule. Les quelques paroles que profère, d'une voix éteinte, cet être brisé, font paraître assez factices les discours de son entourage : elles viennent d'infiniment loin, comme le soupir d'une fatigue millénaire. Le rôle est admirablement composé par M. Jean d'Yd.

La pièce de Tchirikoff présente cet exceptionnel attrait qu'elle a fourni à Madame Pitoëff l'occasion de reparaître devant nous dans toute la force de sa personnalité. Ce que Madame Pitoëff exprime le mieux, ce sont les sentiments complexes. Aussi peut-elle être supérieure dans certaines peintures de la ruse. Mais surtout dans la douleur, et singulièrement dans l'angoisse, elle est inimitable. Elle m'a rappelé, dans *les Juifs*, une des impressions les plus profondes que j'aie reçues au théâtre : le souvenir que j'ai gardé d'elle-même dans la belle pièce de M. H.-R. Lenormand qui a pour titre *Mixture*. Il est impossible de rendre avec une intensité plus poignante les tortures des âmes divisées, et pour mieux dire écartelées, tant les déchirements du cœur revêtent sur ce visage pâli, sur ces traits bouleversés, dans ces yeux agrandis par le supplice intérieur, une image physique. Et comprenez bien qu'il s'agit là positivement, d'une « extériorisation » de la souffrance : la souffrance remonte des profondeurs et se répand comme un frisson à la surface de l'être; tout, dans cette expansion, est naturel, vrai, physiologiquement ressenti. L'artiste ne combine pas une gesticulation ou une mimique empruntées au dehors; elle ne cherche pas ses références dans un formulaire appris, pour les raccorder approximativement au sentiment que, dans le drame, elle est supposée éprouver. Elle éprouve ce sentiment lui-même, et c'est lui qui, par sa propre irradiation, crée l'expression, l'image visible.

Que l'on compare à Madame Pitoëff dans *les Juifs* Mademoiselle Ghyslaine dans *la Maison d'Israël*, et l'on comprendra mieux ce que j'ai tâché d'analyser. Mademoiselle Ghyslaine a

de la beauté, du métier, voire du talent. Seulement tout est extérieur dans son interprétation, tout est attitude. Son jeu ne sonne pas précisément faux, car je crois l'artiste sincère, mais ses procédés, qu'elle tient de l'école, sa technique déclamatoire, sont une continuelle contrefaçon du vrai.

Le sioniste est joué, au Vieux Colombier, par M. Pitoëff; à la Renaissance, par M. Henri Rollan. Mais les personnages, dans les deux pièces, sont différents. Celui de M. Mateï Roussou est un tendre et un résigné, un poète; M. Rollan dessine avec un art sobre cette douce figure souffrante. Le sioniste de Tchirikoff est un exalté, un obsédé, malade d'indignation chronique, un apôtre. M. Pitoëff excelle dans ces rôles douloureux qui frisent la démence.

Les deux ouvrages demeurent des peintures assez étroites. La raison en est que l'un et l'autre se rattachent à l'esthétique naturaliste, qui répugne au ton épique. Ici et là, malgré le dramatique des situations, l'ampleur du sort qui se joue n'est guère apparente. Non que les personnages, dans leurs discours, s'abstiennent de généraliser leur cas; ils ne font que cela constamment. Ce qui manque pour élever le débat, ce n'est pas telle ou telle chose qu'il aurait fallu dire (tout est dit), c'est la manière de dire, c'est un certain accent.

Ezéchiel, que le Théâtre-Français a représenté, est un petit acte satirique d'assez mince valeur, d'une importance, à tout le moins, hors de proportions avec les tempêtes qu'il a soulevées, à son apparition. Beaucoup d'Israélites, qui se trouvaient dans la salle, le jour de la répétition générale, se sont émus et indignés des couleurs sous lesquelles leur race était représentée. Faut-il donc croire que l'auteur, M. Albert Cohen, dont le nom indique assez l'origine, est un renégat? Je ne le pense pas, et les Juifs, entre eux, lorsqu'ils raillent Israël, ont des traits bien autrement barbelés. *Ezéchiel*, naguère, dans un concours, avait obtenu le prix de la meilleure pièce en un acte. Le directeur de l'Odéon ayant obligeamment prêté la salle de son théâtre au comité de ce concours, l'ouvrage, à l'époque, fut représenté sans fracas. C'est alors que notre première scène nationale l'adopta, non par goût du grabuge, comme on peut croire, mais par tendresse pour l'insignifiance. Seulement la fée

maligne qui s'attache à ridiculiser les élans des Comédiens français, voulut que l'acte anodin, venant chez eux après les événements d'Allemagne, y prît figure de provocation. Il est hors de doute que le moindre tact — ou, à défaut de tact, le moindre sens de l'opportunité — eût conseillé d'ajourner un spectacle qui ne pouvait, dans le moment présent, que froisser des susceptibilités légitimes. Cependant, on passa outre. Une gaffe, et rien de plus. La Comédie-Française en a commis bien d'autres.

C'est un dialogue entre le Riche et le Pauvre, entre un banquier et un mendiant. M. Alexandre est le banquier, avec une solennité, une pompe, un sérieux, qui ne font pas du tout rire, réussite fâcheuse dans une farce. M. Denis d'Inès non plus n'est pas très drôle. Mais, outre qu'il faut reconnaître qu'il joue ici avec justesse, le pittoresque de ses haillons est si laborieux, si minutieux, et tout le mal qu'il se donne dans ce petit rôle est si méritoire, qu'on ne saurait trop louer la conscience dont il fait preuve dans une maison où le laisser-aller n'est que trop fréquent.

Grâce à des coupures tardives, opérées sous la pression des huées et des sifflets, la représentation de l'acte bénin, devenu de plus en plus pâle, se déroule désormais sans incident.

***

Nous n'avons jamais nié qu'il y eût d'excellents comédiens au Théâtre-Français. MM. Alexandre et Denis d'Inès, que je viens de nommer sans les couvrir de fleurs, ont eux-mêmes des qualités. Ils ne sont pas les seuls. C'est même là ce qui afflige. La Maison ne manque pas de talents, mais ces forces sont mal employées, mal dirigées. Comme néanmoins elles existent, il advient parfois qu'elles se manifestent, et, le hasard aidant, qu'elles se réunissent pour composer de bons spectacles. Dans le répertoire classique, cela n'arrive plus jamais, sauf, exceptionnellement, pour une ou deux pièces de Molière (et encore! disons plutôt simplement que Molière est tout de même un peu moins abandonné, dans sa maison, que Corneille et Racine). Mais, dans le moderne, l'heureuse rencontre d'un spectacle

réussi est moins rare. Tel est le cas pour *Monsieur Vernet* et *la Chance de Françoise*, deux reprises, qui, comme on dit, font affiche avec *Ezéchiel*.

Monsieur Vernet n'a point le mordant de *Poil de Carotte*. C'est du Jules Renard optimiste, une réhabilitation du bourgeois. Le bourgeois, depuis un siècle, avait reçu bien des horions. Les romantiques avaient légué aux naturalistes cette tête de Turc. Des générations de littérateurs sur elle avaient exercé leur poing. Voici pourtant que, au lieu d'un masque tuméfié, nous voyons surgir de la bagarre, avec M. Vernet, une face reposée et vermeille, et — là est le comble de la surprise — au milieu de cette ronde figure réjouie, brille un œil fin et bon. Oui, malgré les coups reçus, le bourgeois pourrait continuer de se bien porter et n'en sembler que plus ignoble. Mais non, M. Vernet se porte bien, et il a de la délicatesse, de la générosité, de la sensibilité, de la tendresse, voire de l'esprit (celui de Jules Renard lui-même). Cependant il n'est pas inutile de rappeler la date de cette apparition. M. Vernet s'est montré pour la première fois sur la scène en 1903, au Théâtre-Antoine. Mais le personnage, à cette époque, avait déjà douze ans de vie littéraire, puisqu'il était tiré d'une nouvelle publiée en 1891 : *l'Ecornifleur*. Ainsi, c'est en plein triomphe du Théâtre libre, quand le bourgeois, par ailleurs, encaissait tant de mornifles, qu'un jeune écrivain (Jules Renard avait alors vingt-sept ans) osait peindre un commerçant enrichi sous des couleurs autres qu'atroces. Ce n'est pas que l'auteur, en tant que moraliste, fût exempt d'amertume, et il devait bien le faire voir par la suite. Mais il était intelligent. L'excès en tout l'indisposait. Et n'est-ce pas pour réagir contre les outrances du naturalisme brutal que, l'année précédente, en 1890, il avait apporté son concours à Alfred Vallette et à Rémy de Gourmont, lors de la fondation d'une revue symboliste appelée *le Mercure de France*?

Je doute que le bourgeois trouverait actuellement, auprès d'un jeune auteur, les mêmes complaisances, disons la même justice et la même sympathie. *Monsieur Vernet* marque donc une trêve dans l'hostilité traditionnelle qui a toujours dressé

l'un contre l'autre, en France, l'artiste et M. Prudhomme. C'est pourquoi la Comédie a bien fait de représenter l'ouvrage en costumes. L'écornifleur lui-même appartient à des temps révolus, plus faciles, plus heureux que le nôtre. Ce jeune pique-assiette écrit des vers, et il n'est pas mufle. Les *moins-de-trente-ans* d'à présent ne peuvent se reconnaître en lui.

La pièce est jouée à la perfection par Mesdames Dussane et Catherine Fonteney, Mademoiselle Cavé, MM. Brunot et Bertin.

Je n'ai encore que des compliments à adresser à Mesdemoiselles Madeleine Renaud et Vera Korène, à MM. Guilhène et Monteaux, les interprètes de *la Chance de Françoise.*

L'intérêt de cet acte aujourd'hui est surtout historique. C'est par lui que Porto-Riche préluda, vers 1889, à ce théâtre d'analyse que les chefs-d'œuvre de l'écrivain ont consacré. On y voit poindre, en face du type de l'amoureuse adorante, ce type de fatuité masculine qui devait prendre, en d'autres ouvrages, un si grand développement. Cette vanité cruelle d'amant comblé, partout répandue dans l'œuvre de Porto-Riche, ne sera peut-être pas sans l'entacher un peu dans l'avenir. Ce n'est pas du point de vue moral que nous exprimons cette crainte. Nous voulons dire qu'il y a là, dans ce trait de caractère si appuyé, si souvent repris, une particularité personnelle qui enlève à la peinture de l'amour un peu de sa généralité.

Aimé des femmes, le héros de Porto-Riche est un escrimeur, et sa science de l'épée est passée dans son style, qui est précis, serré, aigu, scintillant. C'est un adversaire foudroyant à l'attaque, prompt à la riposte, habile à la parade, plein de dangereuses feintes. Par la place qu'y tient encore le duel dans ses rapports avec l'amour, on peut dire que ce théâtre représente l'extrême aboutissement des mœurs chevaleresques dans la société bourgeoise, le dernier soupir de la galanterie et du point d'honneur.

FRANÇOIS PORCHÉ

L'HISTOIRE

L'Empire romain de la belle époque. — Un collège sous l'ancien régime. — La troisième République et quelques-uns de ses hommes politiques : Thiers, Freppel, Challemel-Lacour, Raymond Poincaré.

L'Histoire romaine continue à s'enrichir de volumes substantiels et mûris qui en renouvellent sans cesse l'intérêt et la compréhension. Celui de M. Homo, le *Haut-Empire*, appartient à l'histoire générale de M. Glotz. Il va de la mort de César à la fin des Antonins. Ces deux siècles sont à la fois connus et éternellement nouveaux. Ils sont le plus durable exemple d'empire universel, étant bien entendu que l'univers d'alors est le monde méditerranéen au sens large du terme.

L'empire romain a fini dans la ruine, la dépopulation, l'invaaion. Mais il a donné au genre humain une belle éclaircie de civilisation et de sécurité pour les peuples et pour les individus Il a donné le spectacle émouvant de la « Paix romaine » qui est, à l'époque des Antonins, autre chose que l'égalité dans la servitude. Les vaincus ne se sentaient plus vaincus, ils avaient conscience d'être associés à une magnifique œuvre d'unification. Leurs élites, nourries de la gloire romaine, prenaient leur part de l'orgueil impérial. Les souvenirs de leur passé national confluaient dans la grandeur commune du présent. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre le mot du poète : l'Oronte se jette dans le Tibre.

M. Homo n'est pas un poète. S'il passionne ses lecteurs, c'est bien malgré lui. Il n'a pas recours au prestige de la litté-

rature, il la dédaigne plutôt par scrupule d'érudit. Il attache plus d'importance au fond qu'à la forme. Il lui est indifférent d'écrire qu'Agrippa « inflige une bataille décisive » à Sextus Pompée parce que le mot défaite ne s'est pas trouvé au bout de sa plume et qu'il n'a pas vingt fois sur le métier remis son ouvrage, au moins à ce point de vue. Il n'aime pas non plus à s'appesantir sur ce que chacun est censé connaître : la bataille d'Actium tient en une demi-ligne et la guerre finale entre Octave et Antoine n'en obtient pas dix, ce qui n'est pas beaucoup pour le nez de Cléopâtre. La liste des *errata* aurait besoin d'une rallonge, ne fût-ce que pour les fautes d'impression (par exemple, Julie imprimé pour Agrippa, p. 175).

Par contre, c'est un plaisir sans mélange que de suivre la ligne hachée des tâtonnements qui font peu à peu sortir de la République le Principat, gouvernement mixte où le Sénat joue un rôle, et du Principat le despotisme militaire intégral, qui apparaît de bonne heure aussi impossible à éviter qu'à faire fonctionner normalement. Dès le premier jour, les empereurs de haute classe ont vu le vice inhérent du régime impérial. L'Empire souffre d'un double péché originel. C'est un pouvoir dont la nature et la transmission restent dans le nuage. C'est une monarchie qui n'a jamais eu le courage de son opinion. Issue de la nécessité de mettre un terme à l'anarchie, elle n'y a jamais mis qu'un terme viager. Une monarchie à vie n'est qu'une dictature équivoque, qui sacrifie au respect de vaines apparences ce qui est sa raison d'être. Sylla peut-être, César à coup sûr, avaient vu ce qu'il aurait fallu pour faire du définitif, mais tous deux se sont brisés sur l'obstacle aristocratique et Auguste a préféré biaiser. C'est pourquoi il a réussi, mais d'une réussite toute personnelle.

L'Empire, grâce à ses précautions oratoires, est une monarchie qui garde le caractère extérieur d'un pouvoir électif et temporaire. C'est un décret du Sénat qui confère à chaque nouvel empereur une investiture spécifiquement individuelle, appelée à s'éteindre avec lui. Le pouvoir de l'Empereur était indéfini, en ce sens qu'il n'était pas défini, il était, a dit finement Gaston Boissier, « mal limité plutôt qu'illimité ». La mort de l'Empereur ouvrait nécessairement une vacance, souvent une crise. La succession est hasardeuse. Le Sénat

la légalise, mais n'en dispose pas, il consacre le choix du prince précédent ou des prétoriens ou de telle armée victorieuse. Si l'hérédité est le principal avantage de la monarchie, l'Empire romain n'en a jamais joui et c'est ce qui explique que la guerre civile devient, à partir du IIIe siècle, la base habituelle du recrutement des Césars.

Le volume de M. Homo s'arrête au seuil de cette nouvelle période. Avec Trajan, Adrien, Antonin et Marc Aurèle, l'Empire a connu son apogée. Le monde a été gouverné par une dynastie adoptive de sages qui a fini par une brute. C'est un grand malheur que Marc Aurèle ait eu un fils.

***

Une monographie bien faite, c'est un chapitre concret d'histoire générale. On parle beaucoup de l'enseignement secondaire. On rappelle avec raison qu'il a toujours été la base de notre culture générale. Depuis des siècles, la plupart des « bonnes villes » où se trouvent aujourd'hui des lycées ou collèges ont tout fait pour créer, conserver et perfectionner si possible leurs établissements d'instruction publique. M. Claude Faure qui publie aujourd'hui une thèse sur l'*Histoire du collège de Vienne en Dauphiné* (Picard), cite ses principaux devanciers. Il en est d'illustres, dont l'histoire du collège de Clermont et lycée Louis-le-Grand par M. Dupont-Ferrier, est le modèle. Il en est de plus modestes sur tel ou tel collège obscur. M. Claude Faure ne peut se flatter de connaître tous les bons travailleurs locaux qui ont tracé un sillon dans le vaste champ dont il vient de défricher un coin. Sa bibliographie est forcément incomplète. On n'y trouvera pas, par exemple, une monographie du collège de Semur parue dans la *Revue internationale de l'Enseignement*. Ce n'est pas une lacune pour son sujet, on ne la remarque que parce qu'il donne, par un luxe qui sied au doctorat, une bibliographie des « ouvrages et documents sur l'enseignement dans une province ou une ville ».

Vienne n'est pas une ville quelconque et surtout n'en était pas une dans le passé. Elle fut capitale d'une province romaine, siège d'un archevêché. Elle était réputée pour son goût dès le premier siècle, puisque Martial se flatte d'y être

lu par tout le monde. Nous y voyons, à la fin de l'Empire, un professeur connu qui enseigne la rhétorique, avec un grand éclat. Il en va encore de même à l'époque mérovingienne. L'école épiscopale fait une place aux arts libéraux comme aux sciences ecclésiastiques. Le pape Saint-Grégoire le Grand (590-604) trouve déplacé que l'évêque y enseigne lui-même la grammaire qui est matière profane.

A la cathédrale Saint-Maurice était annexée une école que les chanoines, au XVIe siècle, affirment avoir toujours existé. Ils entretiennent, outre un théologien chargé d'enseigner l'Écriture et de prêcher les dimanches et fêtes, un « précepteur » pour instruire non seulement les clercs, mais « tous aultres de la dicte ville de Vienne y voulants être instruicts ». Il y avait sans doute d'autres écoles et de bon renom, car les Syndics de Bourg-en-Bresse, voulant établir des écoles chez eux, demandent qu'elles soient organisées comme celles qui existent à Dijon, Vienne et autres lieux. Le personnel subalterne n'était pas très payé. Un rôle de la taille mentionne un « maître » taxé à deux gros, ce qui est la cote la plus basse, et encore figure-t-il parmi les cotes irrécouvrables.

La ville subventionne les écoles. Les consuls, on le voit dans leurs registres, votent des gratifications aux recteurs, paient le loyer des bâtiments et les entretiennent. En revanche, ils acquièrent le droit de présentation. Le doyen du chapitre conserve la nomination : encore ce droit lui est-il contesté et peu à peu enlevé. Le collège, sous ce nom, apparaît en 1540, il est dirigé par un principal, entouré de régents. Le chapitre est de plus en plus écarté de toute ingérence. Un règlement du 4 mai 1550 laïcise, si on peut dire, l'établissement, encore que le personnel reste éminemment ecclésiastique. Tout l'enseignement est donné en latin, on explique les « bons livres et auteurs » sans préciser lesquels. Les consuls sont vite débordés. Dès 1557, ils demandent au vicaire général de l'archevêque de les aider « à mettre quelque ordre » dans la maison. Le double problème est toujours le même, il est aussi difficile de trouver de bons régents que de trouver de l'argent pour les payer. C'est un défilé perpétuel qui n'est pas favorable à la discipline, ni aux études. Le nombre des élèves est trop restreint pour que la rétribution versée par eux soit appréciable :

trente pensionnaires étaient prévus, il n'y en a que trois en 1551.

Quand Henri IV, par l'édit de Rouen du 1er septembre 1603, confirme aux jésuites la possession des collèges qu'ils avaient en mains, les autorise à rouvrir ceux de Lyon et de Dijon, et même à en créer un à La Flèche, les consuls de Vienne, complètement dégoûtés du leur, sollicitent la permission de le confier à la célèbre Compagnie. Ils l'obtiennent l'année suivante. C'était le moyen d'assurer la stabilité du personnel. Les jésuites se font prier et imposent leurs conditions. Il faut qu'on leur construise un local, qu'on leur assure une subvention de 4 000 livres, sans parler d'une maison des champs et autres avantages comme la franchise de l'octroi. C'est seulement en 1622 que le nouveau collège fut inauguré. Le cours des études comprenait une année de rhétorique, une d'humanités et trois de grammaire, à quoi s'ajoutera bientôt une classe finale de philosophie. Les démêlés sont continuels entre les consuls qui veulent que leur collège soit, comme nous dirions maintenant, de plein exercice et les jésuites qui essayent d'économiser un des régents prévus et promis.

Il y avait trop de collèges. Chacun trouvait superflu celui du voisin. Un conseiller d'État écrivait à Colbert : « Il est aisé de croire que les collèges, qui sont en trop grand nombre, sont la pépinière des chicaneurs et qu'il faut en retrancher une partie; parce que quiconque a une fois appris à manier la plume trouve la charrue après trop pesante. » Déjà! Celui de Vienne fut maintenu. Il contenait de cinq à six cents élèves vers la moitié du XVIIe siècle; il en perdit plus de la moitié lors de la création d'un établissement rival à Grenoble, il en comptait encore plus de deux cent cinquante au moment de l'expulsion des jésuites.

Cette expulsion (1763), obligeait les consuls à se pourvoir autrement. Dès l'année suivante, un bureau d'administration était constitué où le corps municipal n'était représenté que par deux membres sur huit. Le nombre des élèves a diminué : on n'en compte que cent neuf en 1764 et le chiffre de cent n'est plus atteint par la suite. Les classes ne sont pas homogènes. Les dix élèves de philosophie en 1714 s'étagent de quatorze à vingt ans; on en cite un dans la classe de physique qui en a

vingt-cinq. Quelques innovations se produisent. On signale en 1781 que les leçons de physique et de mathématiques se donnent en français.

Avec la Révolution, c'est la grande crise. Les assemblées révolutionnaires ne sont pas hostiles aux établissements classiques où leurs membres ont été formés. Mais l'abolition des privilèges, la suppression des dîmes leur coupent les vivres. Le budget du collège de Vienne comme les autres est en déficit dès 1790. C'est la misère en 1791. En 92, on met en vente les biens du collège comme appartenant à une « congrégation séculière ». Les bâtiments étaient conservés et des mesures étaient promises pour le traitement des professeurs et du principal. En réalité, rien ne vint : pendant les années tragiques de 93 et 94, l'existence du collège, et encore plus celle du personnel, fut très précaire.

La réorganisation des collèges par la Convention sous le nom d'écoles centrales (1795) faillit bien porter le coup mortel à celui de Vienne. L'école centrale de l'Isère était à Grenoble. Vienne obtint une école centrale supplémentaire bien minime : il y restait trois professeurs quand Chaptal, ministre de l'Intérieur, procéda en 1801 à une enquête avant l'organisation de l'Université. Pourtant, la ville tenait à son collège, elle accorda une subvention de 10 000 livres pour le garder et il rouvrit en novembre 1809 avec quatre professeurs, y compris le principal qui est en même temps régent de rhétorique et aumônier. Deux ans plus tard, le plus dur était fait : le collège avait un principal et six régents. Depuis 1815, le collège de Vienne n'a plus d'histoire, ou du moins M. Faure laisse à d'autres le soin de l'écrire.

***

La troisième République entre peu à peu dans l'histoire. Elle y est même entrée tout à fait pour ce qui précède l'affaire Dreyfus. Les passions sont éteintes au bout d'un demi-siècle. Les cendres qu'on remue sont bien refroidies quand il s'agit du comte de Chambord et de l'Assemblée nationale. Il faut être septuagénaire pour vibrer avec les 363, pour comprendre la crise du 16 mai, pour s'expliquer que le duc de Broglie ait

été la bête noire de toute une génération. Même le boulangisme n'évoque plus que des souvenirs pittoresques ou sentimentaux, que localise bien vaguement dans le temps et l'espace, la mémoire indifférente des « moins de trente ans ».

Tout cela n'est pas une mauvaise condition pour l'historien. Le temps a déjà décanté la matière trouble et débordante qui décourage de l'histoire contemporaine. L'oubli opère un choix qui n'est pas nécessairement moins bon qu'un autre. Tout le fatras tombe au bout de deux générations. On peut alors, suivant un mot piquant de Daniel Halévy, ne plus « confondre l'histoire d'un pays avec l'histoire de ses paperasses ». Et on peut aussi étudier les figures caractéristiques avec l'impartialité cordiale qui en permet la compréhension.

L'histoire rapprochée est toujours celle qu'on ignore. On a cru longtemps qu'elle était ignorée faute d'être enseignée; on a doublé dans les programmes la part qui lui est faite. *Sancta simplicitas*! Elle n'en est pas mieux connue; elle y a gagné seulement la réputation d'être « assommante ». Il y a des tableaux qu'il faut voir de loin, simplifiés et coordonnés par le recul. L'histoire contemporaine traitée par un pointilliste, c'est du tatouage à dimensions de fresque. On n'y voit rien.

L'*Histoire de la troisième République* (librairie de France) doit comprendre deux gros volumes. Le premier, seul paru, est le récit des faits; le second sera le tableau de la vie publique et privée. Tous deux se caractérisent par une illustration documentaire d'une abondance sans exemple. Le texte est dû à une équipe de collaborateurs de valeur forcément inégale, mais dont aucun n'est sans raison d'être. L'ensemble est commode à consulter, intéressant à lire, très amusant à feuilleter. Le chef d'orchestre est M. Jean Héritier.

Le volume du marquis de Roux, *Origines et Fondation de la troisième République* (Grasset) est aussi un travail d'ensemble, mais qui s'arrête au vote de l'école laïque en 1882. C'est moins un récit suivi des événements qu'un essai pour les expliquer et les juger. C'est toujours une façon périlleuse de comprendre l'histoire. Elle a pour fonction de raconter, pour

levoir d'expliquer; il est difficile de lui refuser le droit de juger. Mais l'historien, dès qu'il assume ce troisième rôle, sait à quoi il s'expose. Il entre dans le ring et les professionnels ont tendance à le traiter en franc-tireur.

Il n'est pas probable que cette suspicion fasse tort au volume vivant et solide de M. de Roux. Et ce serait dommage, car il mérite mieux. Il serre de près les idées et les nuances. Ce n'est pas la République positivement qui était « belle sous l'Empire », c'est la liberté, car il y avait au total peu de républicains convaincus, tandis que presque tout le monde avait la mystique du régime parlementaire à base de suffrage universel. Les monarchistes eux-mêmes étaient pour une monarchie constitutionnelle, qui serait, suivant la formule célèbre, la meilleure des républiques. L'échec de la tentative de restauration d'Henri V n'a pas d'autre cause. La question du drapeau, c'est la forme concrète et matérielle d'un désaccord fondamental sur l'essence même de la royauté légitime. Le comte de Chambord n'a pas été un entêté vulgaire, il n'était probablement pas intransigeant de caractère, c'est son principe qui ne lui a pas permis de transiger. Il n'a pas accepté un point de départ qui ne lui permettait pas d'aboutir au point d'arrivée voulu. Il n'y a pas eu malentendu, il y avait mésentente.

***

De ces travaux d'ensemble, rapprochons quelques études particulières. Le *Thiers* de M. Georges Lecomte (Dunod) porte de l'eau à la rivière. On n'a jamais tant écrit sur le premier Président de la République. Thiers n'a plus guère d'obscurités. M. Georges Lecomte ne prétend pas le révéler, mais le populariser. Son volume fait partie de la collection « les Constructeurs » à côté du *Richelieu* de M. de Sainte-Aulaire et du *Washington* de M. Firmin Roz. Il y est bien à sa place, car Thiers a joué dans notre histoire un rôle de premier plan à une époque où la France était à refaire. Et quand on voit ce que nos hommes d'État actuels ont fait d'une France victorieuse, on est porté à admirer davantage ce que le « libérateur du territoire » a su faire d'une France vaincue.

On approuve M. Georges Lecomte d'avoir pris pour épi-

graphe un mot du petit homme qui ne manque pas d'allure : « Non, je ne crains pas pour ma mémoire, car je n'entends pas paraître au tribunal des partis. Devant eux, je fais défaut, mais je ne fais pas défaut devant l'histoire et je mérite de comparaître devant elle. » Thiers, historien lui-même, ne perd pas un pouce de sa petite taille devant ce qu'on appelait encore le tribunal de Clio.

Voici maintenant des personnages moins abondamment étudiés jusqu'ici. *Monseigneur Freppel* (Flammarion) a eu la bonne fortune de trouver pour biographe un historien qui est en même temps pour lui un sympathisant, M. Jean Guiraud. Freppel était un Alsacien, un Alsacien pratiquant. Il n'y a peut-être pas de croquis physique et moral plus poétique et plus réel à la fois que celui qu'il a tracé de son pays natal en une page mémorable. « Entre le Rhin et les Vosges, s'étend une vallée que Dieu s'est plu à enrichir des dons de la nature... Jetée là le long de la grande artère de l'Europe civilisée, entre deux nations qu'elle rapproche ou qu'elle divise, la race à qui Dieu destinait ce sol privilégié devait se ressentir d'une situation pareille. Ce qui domine dans son histoire par-dessus les rivalités des nations qui en ont fait, depuis dix siècles, l'enjeu de leurs luttes, c'est la constance d'une foi inébranlable... Et comme l'esprit militaire s'associe merveilleusement à l'esprit chrétien pour la défense des deux plus belles causes qu'il y ait ici-bas, l'un et l'autre devaient se rencontrer dans cette race fidèle en ses promesses, jalouse de ses libertés publiques et ne se donnant jamais qu'à ceux qui l'aiment et savent se faire aimer d'elle. »

Si on avait eu tout cela présent à l'esprit, bien des erreurs eussent été évitées. Freppel est comme ses compatriotes : un croyant et un militant. Il ne se laisse pas mener, il ne cède rien sur le domaine de la foi, il ne cède rien non plus sur le domaine du patriotisme. Il n'est pas de ceux dont l'ultramontanisme est suspect de tiédeur nationale. En deux graves circonstances, à propos des congrégations et à propos du « ralliement », il est plus intransigeant que le pape Léon XIII. Sa crosse n'est pas une badine.

Évêque d'Angers à la veille de la guerre de 1870, député du

Finistère de 1880 à 1891; il est resté constamment, dans le clergé comme à la Chambre, sur la brèche, entouré de la sympathie qui ne se refuse jamais aux hommes de conscience et de mérite. Il avait l'esprit moins large que le cœur. Il ne lâche pas pied, mais il tend la main. Il a la bonne humeur qui désarme la mauvaise humeur de l'adversaire; il a la répartie familière qui déconcerte sans froisser. Un jour qu'il criblait de traits la Chambre précédente : « Mais vous en faisiez partie, lui crie-t-on. — Oui, comme Daniel faisait partie de la fosse aux lions. » Goblet, alors ministre, ayant bu dans un banquet à la « future députation » du Finistère : « En buvant aussi officiellement à ma mort législative et à celle de mes honorables collègues, répond-il, vous m'avez donné le droit de dire que vous avez bu un coup de trop. » Il aimait la boutade primesautière, ne prenait pas la tribune pour une chaire, y oubliait sa calotte, y réclamait un verre de bière au lieu du verre d'eau traditionnel. Ses électeurs lui furent plus que fidèles : il n'avait plus de concurrent.

On ne se ressemble pas toujours entre contemporains. M. Édouard Krakowski étudie un des fondateurs de la troisième République, *Challemel-Lacour* (Victor Attinger), né la même année que Mgr Freppel. Ici nous sommes dans le camp des vainqueurs, mais des vainqueurs qui n'ont pas le sourire. Challemel-Lacour n'a jamais été une figure populaire. Il a occupé les plus hautes dignités officielles, il a été ministre, ambassadeur, président du Sénat, membre de l'Académie française, il a été un des inspirateurs du régime, il a été l'âme de *la République Française*, le journal créé par Gambetta pour servir de mentor aux couches nouvelles, il s'est montré à la hauteur de toutes les situations quelles qu'elles fussent, et pourtant il a vécu à l'écart, comme une sorte d'intellectuel pessimiste isolé dans une république insuffisamment athénienne. Ses origines en sont probablement cause. Toutes ses biographies sont remarquablement discrètes ou muettes sur sa famille. Il est maintenant permis et utile d'en parler.

Il sort de bonne race normande du Bocage, des environs de Domfront. Les Challemel étaient nombreux et portaient des surnoms pour se différencier. Il y avait les Lacour, les Lalande,

les Laforêt. Les Challemel-Lacour étaient de robe, de petite robe, les autres prospéraient dans les coutils ou treillis. Les familles de robe usurpent volontiers la noblesse, ce qui est à la fois flatteur et avantageux. En 1758, l'arrière-grand-père, notaire royal à la Ferté-Macé, commence à signer Challemel de La Cour. Lors de la Révolution, il est un notable mais, prudent, il renonce à sa jeune particule pour sauver le reste. Il meurt en 1797, écroulé sur une table d'auberge en traitant une affaire à la mode du pays.

Un de ses fils, Challemel-Rocour, s'établit huissier près d'Argentan, mange sa fortune et celle de sa femme, est forcé de vendre sa charge et vit d'expédients, « vaguement cultivateur et trafiquant suspect ». Il est condamné à vingt ans de travaux forcés par la Cour d'assises de l'Orne (21 avril 1815), pour un billet de 3 000 livres tournois reconnu faux à l'échéance. On ne badinait pas alors avec les faux en écriture de commerce. Le nouveau Jean Valjean mourra au bagne de Brest en 1819. Son fils, engagé à dix-huit ans, est blessé comme sergent à Waterloo, deux mois après la condamnation de son père. Il a quitté le nom déshonoré de Rocour pour reprendre celui de Lacour, fréquente le monde des demi-solde, se marie et s'établit fabricant de toiles à la Ferté-Macé. Des difficultés avec un voisin décident le jeune ménage à émigrer à Avranches et c'est là que naîtra (1827) le futur homme d'État. Le père n'est plus qu'épicier et courtier en vins. Les affaires vont mal, on pleure souvent à la maison. L'enfant va au collège, est un élève hors ligne, mais souffre d'être mal habillé, comme Jacques Vingtras. Le malheur s'acharne, le père est mis en faillite et échoue à Paris dans l'administration des Petites-Voitures. L'enfant, grâce à ses lauriers d'Avranches, obtient une bourse d'externe au collège Saint-Louis, et est accueilli comme interne par une institution voisine, une de ces institutions qui se disputaient les forts en thème.

Les sorties du dimanche sont tristes dans la famille gênée. Les vacances sont plus gaies et surtout plus salutaires pour la santé délicate du jeune Challemel chez son grand-père maternel à la Ferté-Macé. Il s'y lie avec son cousin Alphonse Feillet, voué à l'Université, et qui a laissé un ouvrage longtemps classique : *La Misère au temps de la Fronde.* Tous deux songent

à l'École normale et les succès de Challemel-Lacour au Concours général lui promettent le succès. Il y entre en bon rang en 1846, pas encore rue d'Ulm, mais dans les bâtiments vétustes de l'ancien collège du Plessis.

Il est évidemment très honorable de relever par son travail et son mérite une famille déchue, mais c'est une tâche pénible qui rend pointilleux et laisse susceptible. De ces origines familiales, on ne parlait jamais, ou on n'y faisait que des allusions encore plus cruelles par leur mystère. Le reste est plus éclatant et plus connu. Comme normalien, Challemel-Lacour fait de la politique, s'enthousiasme pour la République de 48, est garde national avec conviction, néglige le discours latin pour les réunions publiques, lutte contre la candidature à la présidence du prince Napoléon. L'administration de l'École qui défend malgré tout ses nourrissons — et celui-ci était de qualité — couvre ses imprudences. Il arrive à la sortie et est reçu agrégé de philosophie en 1849, bien qu'il eût été plus qu'irrévérencieux envers Cousin, président du jury et grand maître de la philosophie universitaire à cette époque. Cousin, si autoritaire qu'on l'accuse d'être, rend justice au talent. Son éclectisme, après tout, n'est pas intolérant.

Challemel-Lacour était professeur à Limoges lors du Coup d'État du 2 Décembre 1851. Il conspire sans autre résultat que de se faire arrêter et exiler. Il vit d'abord à Bruxelles de leçons particulières, puis est chargé d'un cours de littérature à l'Université de Louvain. Ses opinions anticléricales lui ferment bientôt cette chaire dans un milieu si profondément catholique. Une société de conférences qu'il fonde est dissoute, le cours d'histoire de la philosophie qu'il devait donner au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles est interdit et lui-même est relégué à Anvers. Un Cercle artistique fondé sur le modèle de celui de Bruxelles lui offre une chaire, mais tout cela lui pèse, la société des autres proscrits, grandiloquents et ergoteurs, lui est insupportable. En outre, sa liaison avec madame Fétis complique sa vie. Elle était la femme du critique musical Édouard Fétis, rédacteur apprécié à *l'Indépendance belge* et fille d'un général Schlimm, notabilité locale. Le ménage, malgré deux enfants, était désuni. Challemel, précepteur des enfants, conquit cette jeune femme de trente ans,

incomprise et désenchantée, par sa réserve aristocratique, son prestige de lettré et ses vingt-cinq ans. Ce ne fut pas le coup de foudre romantique, mais un entraînement profond, grave, éternel. C'était pour Challemel sans doute son premier amour, certainement le dernier. Lui et elle ne songeaient qu'au mariage, avec une égale horreur de l'irrégularité. Le mari se refuse au divorce (qui existait déjà en Belgique) et jouera aux deux coupables le mauvais tour de vivre plus longtemps qu'eux. Il mourra presque centenaire, ils ne purent jamais rentrer dans la légitimité. Ils en souffriront cruellement, et de plus en plus à mesure que montera l'étoile de Challemel-Lacour.

La Belgique lui devient inhospitalière. Le gouvernement français, à qui la guerre de Crimée permet de parler haut, appelle l'attention du gouvernement belge sur la présence et l'attitude des proscrits français en Belgique. Challemel n'attend pas qu'on le mette à la porte. Il sollicite et obtient — au rabais, 2 400 francs — la chaire de littérature française au Polytechnicum de Zurich. Challemel aurait dû réussir très bien dans ce milieu international, libéral et cultivé. Il n'y est même pas dépaysé, il est un germanisant de valeur. Mais une suite de malentendus lui fait tort. Il commence son cours en retard; la présence de madame Fétis isole le faux ménage car la société zurichoise, surtout alors, était rigoriste. Zurich n'est pas seulement la cité de Zwingle; elle a une aristocratie calviniste de réfugiés de la Révocation qui ont encore leur pasteur et leur temple de langue française. Un Français mal vu d'eux ne sera bien vu de personne.

Les vacances sont longues au Polytechnicum, surtout pour les cours libres, ceux de culture générale non obligatoires, comme celui de littérature française. Challemel-Lacour fait en Italie et en Allemagne une longue randonnée, au milieu de laquelle il est réduit à solliciter du Polytechnicum une avance que lui refuse le Conseil d'administration. On voit que les rapports sont tendus. Aussi quand *le Moniteur* du 16 août 1859 publie le décret d'amnistie pour les proscrits du 2 Décembre Challemel-Lacour rentre en France sans même avertir le Polytechnicum de sa résolution. Cette désinvolture n'était pas oubliée quand la tradition des professeurs français fut reprise (1887). Au bout de trente ans, on la rappela à son

successeur, et pourtant Challemel-Lacour était à ce moment un personnage consulaire, dont le nom n'était pas d'un médiocre ornement sur les annuaires de l'École. « Rassurez-vous, répondit l'autre, je ne suis pas un grand homme. »

Le rôle politique de Challemel-Lacour est trop connu pour qu'il y ait lieu d'y insister. Il s'y montre toujours avec les mêmes qualités d'intelligence, d'indépendance, mais aussi avec la même raideur, le même dédain de ménager même ses amis politiques. Dans une lettre à Georges Herwegh, poète allemand qui est le correspondant de *la République Française*, il s'exprime sur Spuller, alors chef de la politique étrangère dans ce même journal, en termes d'une sévérité heureusement rare entre collaborateurs intimes. C'est, dit-il « un homme qui pèse beaucoup à la plupart d'entre nous, il est maladroit, sot, peu au courant de son affaire et cependant jaloux de son domaine... J'espère que le moment n'est pas éloigné où nous en serons débarrassés... Dans le journal le plus soigné, tout le monde n'est pas intelligent. » S'il parle ainsi de Spuller, un familier de Gambetta, un futur ministre, que devait-il dire de la foule des médiocres qui vivent de la politique, mais sans lesquels la politique, surtout parlementaire, ne saurait vivre?

***

Voici enfin un volume sur *Raymond Poincaré* (Les Œuvres représentatives), écrit par un de ces étrangers cultivés qui maintiennent chez nous une aimable tradition, celle de se servir de notre langue comme si elle était la leur depuis le berceau. La liste est longue des grands écrivains français qui nous sont venus du dehors, comme Commines, Hamilton, Leibnitz, le grand Frédéric, la comtesse de Ségur (née Rostopchine), Mæterlinck, le comte Sforza et tant d'autres qui ont enrichi notre littérature de pages célèbres ou populaires. Le docteur Samné est un Syrien. La Syrie, notamment le Liban, est un des centres de culture française les plus anciens et les plus jeunes.

Ce n'est pas une biographie de M. Poincaré qu'a voulu écrire le docteur Samné : on ne découvre pas M. Poincaré. C'est une étude sur la politique et le personnel de la troi-

sième République. La carrière de M. Poincaré a commencé de bonne heure. Il est chef de cabinet de Develle à l'Agriculture en 1886, à vingt-cinq ans. Il est député en 1887, ministre de l'Instruction publique en 1893. Son portrait à cette date explique qu'on l'ait pris à son arrivée rue de Grenelle pour le président d'une association d'étudiants. Il a vu de près, pour ses débuts, les coulisses du boulangisme, l'affaire du Panama et depuis il a vécu, on peut le dire, toute l'histoire de France pendant quarante ans. Suivre son rôle, c'est prendre un fil conducteur à travers toute l'histoire de la troisième République. Comme l'écrit à l'auteur M. Herriot dans sa lettre-préface : « Autour d'une personnalité de cette importance, vous retracez toute une époque de notre histoire. » Et quelle époque!

Il y a cent quatre photographies hors texte dans le volume. Chacun de ces portraits physiques est accompagné d'un portrait psychologique. Quand l'auteur ne le trace pas lui-même, il nous en fournit les éléments. De Thiers à M. Albert Lebrun, de Gambetta à Clemenceau, on peut dire que le personnel de la troisième République est au complet. M. Herriot, M. Tardieu, M. Léon Blum, M. Daladier ferment la liste. Parmi les publicistes, Léon Daudet fait le pendant de Rochefort, Arthur Meyer voisine avec Drumont.

Au total, le volume de M. Samné est une mine d'informations plutôt qu'une œuvre définitive. Il n'en peut être autrement quand il s'agit de faits contemporains et de personnages dont beaucoup sont encore vivants. L'auteur est le premier à le proclamer en termes parfaitement justes. Son ouvrage est en partie un témoignage, il a — et c'est le maximum qu'on puisse lui demander — un « caractère à la fois personnel et objectif », autrement dit, il est exact dans le récit, vivant dans les impressions. Le public aime assez cela; c'est, appliqué à l'histoire, ce qu'il y a de meilleur dans la presse d'information.

A. ALBERT-PETIT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La Bourse surveille, avec une vigilante attention, les remous de la Conférence de Londres. Elle en a reçu, jusqu'ici, des impulsions contradictoires qui ne sont pas dénuées d'une certaine apparence paradoxale.

On admet, par une sorte d'accord tacite, qu'il est souhaitable que l'entente s'établisse, dans le plus bref délai possible, pour la stabilisation des monnaies erratiques et que c'est la condition préalable de la restauration économique mondiale, c'est-à-dire, en somme, de la fin de la crise, du retour vers une prospérité normale. Cette perspective devrait donc être logiquement, semble-t-il, un motif de fermeté pour les marchés des valeurs mobilières.

Cependant, c'est l'hésitation jusqu'ici manifestée par les États-Unis à entrer franchement, sans arrière-pensée, dans cette voie, et la perspective d'inflation qui en est la conséquence, qui provoque la hausse en Bourse.

Ainsi — et c'est là le paradoxe — la baisse, quand elle se produit sur le marché, paraît se rattacher à des motifs de confiance tandis que la hausse des cours des valeurs industrielles est une sorte d'émanation de la défiance.

On comprend que ce sont là, pour l'instant, jeux de la spéculation. Si le capitaliste qui cherche à faire un placement satisfaisant et productif de ses capitaux ne doit pas les tenir pour complètement négligeables, il lui faut, cependant, s'appuyer sur des considérations moins fugitives.

Par exemple, il doit retenir avant tout, les symptômes d'amélioration d'activité que l'on constate, chez nous, dans diverses branches industrielles : légère diminution du chômage, petit accroissement du volume des commandes et, parfois, relèvement des bénéfices commerciaux. Dans cet ordre d'idées, l'industrie métallurgique qui joue un rôle de tout premier plan dans notre

économie nationale est l'une des plus intéressantes à suivre. Elle commence à donner à nouveau des symptômes assez encourageants pour que l'on puisse songer à s'y intéresser. Tout au sommet voici le Creusot, affaire puissante universellement connue qui n'est point limitée comme on le croit généralement dans des productions pour la guerre, mais qui consacre la plus grande part de son activité en temps de paix à de grands travaux publics à l'étranger comme en France.

Le dernier dividende de l'action a été fixé, malgré la crise, à 100 *francs par action comme précédemment. Il est très probable que le prochain dividende sera également de* 100 *francs. L'action Creusot qui a détaché le* 21 *juin un coupon semestriel de* 50 *francs s'est traitée à* 1 464 *francs. A ce cours son revenu est de* 5 1/2 *p.* 100 *net en chiffre rond. C'est un rendement attrayant pour un titre de pareille qualité, quand tant d'autres qui ne sont certes pas plus solides ne donnent que du* 2 *ou du* 2 1/2 *p.* 100. *Ainsi aux environs de* 1 500 *à* 1 550, *l'action Creusot paraît franchement recommandable. C'est aussi le cas, dans le même groupe, de divers titres d'un prix moins élevé tels que Decauville, Levallois-Perret, Sultzer, qui ne vaut encore que* 175 *francs pour un dividende dont on annonce l'augmentation, cette année, de* 7 *p.* 100 (*intérêt statutaire à* 10 *p.* 100). *Ces valeurs sont de qualité satisfaisante; elles n'ont, contre elles, que d'être peu connues. On pourrait citer maints autres exemples du même ordre.*

A Londres, comme à Paris, la Bourse a été mouvementée durant cette dernière quinzaine. Il y a lieu, toutefois, de noter une sensible amélioration du groupe des Mines d'Or qui a été très largement dégagé à la suite des polémiques auxquelles ont donné lieu les projets fiscaux du gouvernement sud-africain. Les valeurs commerciales, parmi lesquelles nous notons la ferme orientation de « Symons », sont également bien achalandées.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).